L'ESPRIT MODERNE

EN

ALLEMAGNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANIEL VLADY. Histoire d'un Musicien. 1 vol. in-12, chez Charpentier.

L'ESPRIT DES FEMMES DE NOTRE TEMPS. 1 vol. in-12, chez Charpentier.

LA MUSIQUE EN ALLEMAGNE, MENDELSSOHN. 1 vol. in-18 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), chez Germer-Baillière.

PARIS. — IMPRIMERIE P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT FILS ET Cᵉ,
rue des Poitevins, 6.

L'ESPRIT MODERNE

EN

ALLEMAGNE

PAR

CAMILLE SELDEN

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35
—
1869

INTRODUCTION

C'était une soirée orageuse, un temps humide et lourd. Je suivais, solitaire et pensif, le chemin de la montagne, et dans les ombres du crépuscule, je songeais à mon passé, à tout ce qui m'attendait encore.

Nul souffle d'air. L'obscure vallée reposait dans une immobilité sombre. Les objets les plus éloignés se rapprochaient de moi comme par enchantement, et la noire forêt, dressant ses pins gigantesques, m'apparaissait comme un garant de l'avenir, un gage d'espérance.

Une paysanne passa. « Loué soit Jésus-Christ, » me dit-elle. « En toute éternité, » répondis-je. C'est le meilleur salut sur des sentiers ténébreux.

L'enfant qui la suivait s'arrêta interdite. Je lui tendis la main. La sienne tenait un morceau de pain avec lequel elle s'efforçait d'attirer un veau effarouché.

« Viens, viens, petit. » Ainsi la petite fille appelait l'animal. La douceur enfantine de ces accents avait un charme irrésistible, et le timbre familier de l'innocence ne sortit plus de mon cœur.

Longtemps mes regards suivirent l'enfant et la femme. Perdu dans la montagne, je comprenais qu'il n'est point de salut pour l'homme s'il ne s'appuie sur Dieu et sur la nature.

NICOLAS LÉNAU. *Poésies.*

L'épigraphe que j'ai choisie pourra surprendre. Sans doute, une idylle, et une pareille idylle, semble peu faite pour se trouver

paradoxal. Il a passé un an à Rome et ne cesse de vanter les bienfaits du gouvernement pontifical. L'Allemagne subit des jugements semblables de notre part. Ceux-ci la considèrent comme le berceau du radicalisme moderne, ceux-là comme le refuge des dernières croyances; les uns tiennent leurs regards attachés sur les ruines des châteaux forts, les autres sur les steppes qui avoisinent Berlin. Mais le plus grand nombre en est encore, sur l'Allemagne, aux idées qu'exprime madame de Staël. On n'y voit que jeunes filles rougissantes, couples qui filent le parfait amour. Les hommes, à les entendre, y vivraient enfouis dans les livres, les femmes plongées dans les soins de la maternité, ou dans la préparation des tartines de beurre. De là des méprises grotesques et de singuliers malentendus. Dernièrement un Parisien, homme d'esprit, descend dans un hôtel de Cologne, demande à manger et à boire. Le garçon lui présente la carte des vins, et notre touriste, probablement affriandé par le titre, désigne un cru fort renommé et proche parent d'un fameux vin ita-

lien. Assurément le *Lait de la Vierge* est de même famille que le *Lacryma-Christi*. Tous deux portent un nom bizarre et qui en dit long sur le moyen âge catholique. Un poëte, un artiste y découvrirait immédiatement un monde de légendes, d'histoires merveilleuses. Mais un homme pratique, un progressiste, dédaigne ces sortes d'enfantillages. Celui-ci, qui par surcroît est Parisien, et de là sans doute croit savoir l'allemand, ne prend point la peine d'ouvrir le dictionnaire. *Notre chère Dame* est le terme consacré par les Allemands à la Vierge, patronne du vigneron et par conséquent du fameux vignoble; mais notre Parisien aime la couleur locale. En fait de Vierges, il voit partout des Gretchen, et n'hésite pas à transformer la *Madone* en *bien-aimée*, et l'image en caricature.

Précieuse source de plaisanterie à exploiter. Par malheur, le trait a cessé d'être juste. Les Allemands d'aujourd'hui, fort différents en cela des Allemands d'autrefois, tiennent à paraître bronzés contre les émotions tendres. Leurs jeunes gens devenus sages s'étudient,

non sans peine, à régler les mouvements de leur cœur sur le chiffre des dots, et leurs jeunes filles, empressées de suivre cet exemple, s'efforcent, sans toujours y réussir, de perfectionner leur éducation par la lecture des romans de M. Ernest Feydeau.

Est-ce à dire que l'Allemagne ne possède plus de philistins vertueux, ni de jeunes filles sentimentales? Dieu m'en garde. Le type du *Philistin* tel qu'il a été dépeint par Henri Heine y subsistera autant que chez nous celui du voyageur de commerce, décrit par Balzac. Mais de ce qu'on trouve ici des *Gaudissarts*, et là-bas des *Philistins*, il n'en faut point conclure qu'ils forment la majorité de la nation, et servent de modèle aux gens bien élevés. De même il faut se garder de juger des physionomies vraies d'après des caricatures, d'accepter la grimace pour le sourire.

Un exemple entre mille. Il est à peu près convenu, chez nous, que toute Allemande est une façon de cuisinière sentimentale, une bonne pâte de femme destinée à aimer son mari et à pétrir des gâteaux. Cette supposition

contient du vrai et du faux. Ce qui est vrai, c'est que les Allemandes, d'ailleurs libres de se débarrasser de leur mari par le divorce, se croient généralement tenues de l'aimer. Ce qui est encore vrai, c'est que l'usage comme la disposition des maisons permet aux Allemandes les mieux nées de veiller sans s'avilir aux soins du ménage. La cuisine, d'ordinaire à Paris sombre et petite, là-bas est spacieuse et éclairée. C'est l'une des plus belles pièces de la maison et on a du plaisir à y mettre le pied. Nulle trace de graisse; tout autour des murs soigneusement blanchis, la batterie reluisante et les pots de grès bleus et blancs, les brocs en bois avec les cercles de cuivre resplendissants comme de l'or, sur les dalles du plancher un sable fin comme du sucre en poudre, et que certaines maîtresses de maison font renouveler tous les jours. A côté, le bel et spacieux office où la dame, en vraie matrone grecque ou romaine, sans prodigalité comme sans parcimonie, garde la haute main sur le sucre, sur les conserves, sur le sac aux épices, les distribue selon le nombre des convives, pèse le beurre nécessaire

pour l'entremets, dit à la cuisinière ce qu'elle devra mettre d'œufs dans le soufflé, si celle-ci n'est pas entendue; bref, veille à ce que tout se passe avec calme et sans désordre. Sans doute vous-voilà bien loin de ces établissements parisiens où les femmes ne se font ménagères qu'à la condition de se faire cuisinières et font consister la science du ménage dans le besoin de régenter leurs domestiques. La femme française commande dans sa maison, la femme allemande y règne.

D'ailleurs n'oublions pas qu'une nation ne se compose pas d'un type unique, mais d'une collection de types. Quelle variété dans ceux que présente l'Allemagne moderne! Le philosophe et le docteur, l'argumentateur et le rêveur, le théoricien et le poëte : le savant qui médite sur des théories nuageuses, celui qui s'instruit à l'éternelle école des choses vivantes; l'homme qui cherche la vérité dans la sagesse des temps passés, celui qui la cherche en interrogeant l'univers. Auprès d'eux le professeur et l'étudiant, le musicien et le peintre, des gens qui chantent appuyés sur un dra-

peau, d'autres qui raillent en regardant une prison, des théoriciens qui voudraient reléguer l'art au fond d'un sanctuaire, d'autres encore qui voudraient le rendre accessible à tous. Parmi toutes ces figures originales et énergiques, d'audacieuses physionomies d'Israélites, de Slaves; les nobles fils de la Hongrie, les enfants opprimés de la Bohême. Puis-le groupe des femmes, des mères. Des visages calmes comme celui des madones, inquiétants comme celui des anciennes divinités germaniques, des jeunes filles resplendissantes de beauté chaste, ou touchantes sous le poids de leurs fautes, aimantes comme Marguerite, rêveuses comme Bettine.

Ce qui les distingue tous, c'est l'amour des choses abstraites, c'est le don de l'enthousiasme, c'est le pouvoir de s'annuler au profit d'un autre. Les Allemands ne se contentent pas, comme nous, d'analyser un principe, ils ont besoin de croire à ce principe. Ils ne connaissent point l'indifférence, et dernièrement un étudiant a provoqué en duel un de ses camarades, parce que celui-ci soutenait qu'il y a

un Dieu. Ce simple trait peut faire juger de l'âpreté avec laquelle ils défendent leurs doctrines, et aussi de la violence de ces doctrines.

L'esprit religieux, comme le remarque fort judicieusement Henri Heine, est peu développé en Allemagne, et le christianisme simplement affaire de sensibilité ou de morale. On s'en aperçoit au sans-façon extrême avec lequel certains gouvernements protestants, en première ligne la Prusse, traitent aujourd'hui le protestantisme[1]; on s'en aperçoit encore mieux aux formes sous lesquelles le mysticisme, inné chez les Allemands, se déguise. En somme, ce que nous entendons par *religion* est fort différent de ce qu'ils désignent par ce terme. Voici comment l'explique le célèbre théologien Schleiermacher : « L'univers, dit-il « dans son *Essence de la religion*, se révèle « incessamment à nous dans son activité créa« trice. Toute forme qu'il produit, toute créa« ture qu'il anime, tout événement qu'il prépare

1. *L'Eglise nationale de Prusse, et l'Union*. Voir un article de M. le pasteur A. Weber, dans le *Témoignage*. N° du 29 juin 1867.

« est une façon indirecte de nous rattacher à « lui. C'est ce mode d'action et ce qui en dé- « rive, je veux dire la nécessité d'envisager « l'ensemble dans le détail, le besoin d'em- « brasser l'infini par la vue du fini, et de nous « sentir remués par ce spectacle, qui produit « la piété et constitue ce que nous nommons « *religion.* » J'ignore si cela peut s'appeler *religion*, mais je trouve que cela se rapproche fort de ce qu'un poëte libre-penseur appelle *révélation*[1]. « — A ces heures mystérieuses, — où la pensée se replie sur elle-même, noyée dans un monde de pressentiments douloureux, — n'as-tu jamais senti, — pareil à un trait enflammé, — descendre en toi l'émanation subtile du grand principe générateur? — Pour compléter l'homme par un instinct capable d'embrasser l'infini, — il n'a pas dédaigné, l'immortel, de venir visiter la créature mortelle. — Celle-ci tressaille, et son regard, — perçant l'obscurité profonde, plonge par delà les fentes lumineuses — sur l'univers resplen-

1. *Contemplations.* Frédéric Hebbel.

dissant, — en rapporte la glorieuse image dans ses ténèbres. — L'homme, dorénavant, ne se désaltère plus à la goutte d'eau parcimonieusement mesurée, mais à la source inépuisable, — et ne redoute point le moment où il devra retourner se perdre en ce qui l'a fait vivre. — »

Évidemment ce n'est qu'une question de mots, et le philosophe, ici, parle exactement le même langage que le théologien, à cela près, toutefois, que le premier s'exprime en philosophe, et le second en poëte. Les deux ne font qu'un en Allemagne. Ou plutôt les philosophes là-bas sont généralement des poëtes dévoyés comme les poëtes sont des philosophes revenus à leur vocation première. Voici un autre poëme plus propre encore à prouver cette vérité[1] : « — Deux verres, tendus l'un vers l'autre, — veulent se rapprocher par un accord ; — mais le cristal sonore — n'a pas encore uni sa double note, — que déjà le verre éclate, — brisé par la violence du choc. — Cependant le

1. *Poésies.* Frédéric Hebbel.

maître, — réunissant les fragments, — les porte silencieusement à la verrerie, pour les faire refondre. — D'emblée, la réconciliation s'opère; — une noble coupe renaît à la place des verres brisés et résonne seule. — »

Tout d'abord cela paraît dépourvu de sens, et l'on se demande si l'auteur a voulu vous proposer une énigme. A force de chercher, on devine sa pensée, on découvre une allégorie aussi profonde que noble. Cette allégorie si voilée a non-seulement une signification touchante, mais une portée sublime. Elle atteste à la fois la fragilité des choses passagères et la durée des choses éternelles : elle est à la fois un enseignement et un symbole. Mais elle n'en est pas moins une énigme. Il paraissait si simple d'expliquer sa pensée par une image vulgaire, de la traduire par des faits positifs. Pourquoi ne pas nous raconter un trait appréciable par tous; par exemple, quelque chose d'analogue à ceci : « Deux amis se « croyaient inséparables et se jurèrent une foi « mutuelle. Serment imprudent. Le démon, « soucieux de les diviser, sema entre eux des

« germes d'envie. Leur tendresse ne sut pas « résister à leur amour-propre, et ils mouru- « rent brouillés. Cette discorde ne fut pas « éternelle. Un hasard devait réunir leurs res- « tes dans la même tombe et les faire renaître « sous la forme d'un rosier. »

Assurément le lecteur comprendrait mieux. Néanmoins, l'apologue ainsi traduit offre un inconvénient d'un autre genre. Il cesse d'être allemand sans pour cela devenir français. C'est tout simple : nous n'exprimons bien que les sentiments qui nous sont familiers. Ceux-ci ne signifient rien pour nous. La tendresse n'a pas, en France, des racines aussi fortes qu'en Allemagne, la réflexion ne s'y pose point sur des sujets aussi graves. Un ami, pour nous, est un camarade aimable; un mort, un souvenir qu'on enterre. Si nous perdons l'un, nous essayons de le remplacer; si l'autre nous quitte, nous ne nous préoccupons guère de ce qu'il peut devenir.

N'ayant pas la chose, nous n'avons pas l'expression. Les Allemands, au contraire, voient une âme où nous ne voyons qu'un homme, une

force vivante où nous ne voyons qu'une dépouille. Non pas, sans doute, une âme individuelle et préoccupée par des considérations égoïstes, mais une portion de l'âme universelle, un spécimen de ce qui ne saurait finir. Comment s'étonner si le philosophe égaré sur la hauteur ébauche un poëme, si le poëte surpris par le crépuscule compose une énigme ? L'excuse de ces énigmes et l'intérêt de ces poëmes est dans la grandeur du sentiment qui les dicte, et dans la vivacité du mouvement qui les inspire. Ils prennent leur source dans le culte fanatique des choses créées, dans l'ardente adoration des grandes puissances primordiales. C'est ce culte, visible à travers la plupart de leurs mythes populaires, consacré par leurs poésies nationales, qui les fait tour à tour esthéticiens ou théoriciens, philosophes ou poëtes. C'est encore lui qui, selon les lois du climat et la différence des cultures, les fait tantôt catholiques, tantôt païens, les pousse tour à tour à se prosterner devant des images et devant des symboles. « Le panthéisme est « la religion occulte de l'Allemagne, » écrivait

Heine, il y a tantôt trente ans. Aujourd'hui comme alors rien n'est plus vrai, et je demande la permission de citer les pages où l'illustre écrivain, croyant traduire sa propre pensée, traduit en définitive celle de l'Allemagne entière[1]:
« Le but le plus immédiat de nos efforts mo-
« dernes est la réhabilitation de la matière; sa
« réintégration dans sa dignité, sa reconnais-
« sance religieuse, sa sanctification morale, sa
« réconciliation avec l'esprit. Pourousa est
« unie de nouveau avec Pakriti; c'est de leur
« violente séparation, comme le démontre si
« ingénieusement le mythe indien, qu'est venu
« le grand déchirement du monde, le mal.

« Savez-vous à présent ce qu'est le mal
« dans le monde? Les spiritualistes nous ont
« toujours reproché que, dans les idées pan-
« théistiques, toute distinction cessait entre le
« bien et le mal; mais le mal, d'une part,
« n'existe que dans leur fausse manière d'en-
« visager le monde, et, de l'autre, il n'est réel-
« lement qu'un produit de leur propre arrange-

1. *De l'Allemagne*, tome Ier.

« ment des choses d'ici-bas. D'après leur point « de vue la matière est mauvaise par elle-même « et en elle-même, ce qui est en vérité une « calomnie, un affreux blasphème contre Dieu. « La matière ne devient mauvaise que lors- « qu'elle est obligée de conspirer en secret « contre l'usurpation de l'esprit, quand l'es- « prit l'a flétrie et qu'elle s'est prostituée par « mépris d'elle-même, ou bien encore quand, « avec la haine du désespoir, elle se venge « sournoisement de l'esprit; et ainsi le mal « n'est qu'un résultat de l'arrangement du « monde par les spiritualistes.

« Dieu est identique avec le monde : il se « manifeste dans les plantes qui, sans con- « science d'elles-mêmes, vivent d'une vie cos- « momagnétique; il se manifeste dans les ani- « maux qui, dans le rêve de leur vie sensuelle, « éprouvent une existence plus ou moins « sourde; mais c'est dans l'homme qu'il se ma- « nifeste de la manière la plus admirable, dans « l'homme qui sent et pense en même temps, « qui sait distinguer sa propre individualité de « la nature objective, et porte déjà dans sa

« raison les idées qui se font aussi reconnaître
« à lui dans le monde des faits. Dans l'homme,
« la divinité arrive à la conscience d'elle-même,
« et cette conscience, elle la révèle de nouveau
« par l'homme; mais cela n'arrive point dans
« et par les hommes isolés, mais par l'exem-
« ple de l'humanité; de telle sorte qu'un
« homme ne comprend et ne représente qu'une
« parcelle du Dieu-monde, mais que tous les
« hommes ensemble comprennent et repré-
« senteront dans l'idée et dans la réalité tout
« le Dieu-monde. Chaque peuple a peut-être
« la mission de reconnaître et de manifester
« une partie de ce Dieu-monde, de reconnaître
« une certaine série de faits et de réaliser une
« certaine série d'idées, et de transmettre le ré-
« sultat aux peuples suivants, auxquels une
« mission semblable est imposée. Dieu, par
« conséquent, est le véritable héros de l'his-
« toire universelle. L'histoire n'est autre que
« sa pensée éternelle, son éternelle action, sa
« parole, ses faits, ses gestes, et l'on peut dire
« avec raison de l'humanité entière qu'elle
« est une incarnation de Dieu.

« C'est une erreur de croire que cette reli-
« gion du panthéisme conduise les hommes à
« l'indifférence. Au contraire, le sentiment de
« sa divinité excitera l'homme à la révéler, et
« c'est de ce moment que les véritables hauts
« faits et le véritable héroïsme viendront glo-
« rifier cette terre. La révolution politique,
« qui s'appuie sur les principes du matéria-
« lisme français, ne trouvera pas des adver-
« saires parmi les panthéistes allemands, mais
« bien des auxiliaires qui ont puisé leurs con-
« victions à une source plus profonde, à une
« synthèse religieuse. Nous poursuivons le
« bien-être de la matière, le bonheur matériel
« des peuples, non que nous méprisions l'es-
« prit, comme font les matérialistes, mais
« parce que nous savons que la divinité de
« l'homme se révèle également dans sa forme
« corporelle, que la misère détruit ou avilit le
« corps, image de Dieu, et que l'esprit est en-
« traîné dans sa chute. Le mot du révolution-
« naire Saint-Just : *le pain est le droit du peu-*
« *ple*, se traduit chez nous par : le pain *est le*
« *droit divin de l'homme*. Nous ne combat-

« tons pas pour les droits humains des peu-
« ples, mais pour les droits divins de l'huma-
« nité. C'est en cela, ainsi que sur maint autre
« point, que nous nous séparons des gens de
« la révolution. Nous ne voulons ni sans-
« culottes, ni bourgeoisie frugale, ni prési-
« dents modestes; nous fondons une démo-
« cratie de dieux terrestres, égaux en béati-
« tude et en sainteté. Vous demandez des cos-
« tumes simples, des mœurs austères, et des
« jouissances à bon marché; et nous, au con-
« traire, nous voulons le nectar et l'ambroi-
« sie, des manteaux de pourpre, la volupté des
« parfums, des danses de nymphes, de la mu-
« sique et des comédies....

« Point de courroux, vertueux républicains!
« Au blâme de votre censure nous répon-
« drons, comme le fit jadis un fou de Shak-
« speare : « Crois-tu donc, parce que tu es
« vertueux qu'il ne doit plus y avoir sur cette
« terre ni gâteaux dorés, ni vins des Cana-
« ries? »

« Les Saints-Simoniens ont compris et
« voulu quelque chose d'analogue; mais ils

« étaient placés sur un terrain défavorable, et « le matérialisme qui les entourait les a écra- « sés. On les a mieux appréciés en Allemagne, « car l'Allemagne est aujourd'hui la terre fer- « tile du panthéisme. Cette religion est celle « de nos plus grands penseurs et de nos meil- « leurs artistes. Le déisme, religion bonne « pour les esclaves et pour les enfants, pour « les Génevois et pour les horlogers, y est dé- « truit en théorie. On ne le dit pas, mais « personne ne l'ignore : le panthéisme est le « secret public de l'Allemagne. »

Ces paroles sont demeurées vraies, et, de nos jours comme alors, les tentatives littéraires des Allemands et leurs essais philosophiques témoignent de leur respect pour la nature et de leur dédain pour toute forme extérieure de culte. J'excepte naturellement les populations catholiques qui pour adorer des images n'en adorent pas moins les mêmes dieux, ceux-là même que révéraient leurs ancêtres barbares. Elles n'ignorent point les noms de ces divinités, et le paysan de la Lusace comme le bûcheron de la Forêt-Noire ne prononce pas sans ter-

reur celui de l'idole redoutable dont l'image domine le sommet de cette montagne, ou s'élève auprès de ce précipice. De même telle jeune fille estimée chrétienne et pieuse épiera le lever de la lune pour prononcer des formules magiques, accomplir l'innocent sortilége qui devra guérir les blessures de son doigt ou de son cœur.

Protestants et catholiques, Allemands du Nord et du Midi, tous s'entendent pour sacrifier aux mêmes dieux. Seulement ils ne s'entendent ni sur les noms de ces dieux, ni sur la forme du culte, et la différence entre les noms des divinités amène la division parmi les fidèles. Ainsi le Tyrolien, ardent adorateur de la Madone, l'homme qui prie agenouillé devant un soulier représentant la forme du pied virginal, traite naturellement de rustre le Prussien qui passe sans se découvrir devant le gracieux simulacre; par contre, le Prussien plus éclairé que galant plaint l'aveuglement du Tyrolien, et méprise cordialement le montagnard assez superstitieux pour faire ses dévotions aux pieds d'une Vierge et devant un morceau de

cuir. Les divergences de sentiment et de race expliquent l'antipathie violente qui règne entre gens parlant la même langue, et professant après tout les mêmes principes. Elle dégénère fréquemment en animosité, et les murs des cabarets prussiens, comme ceux des cabarets autrichiens sont à peine assez vastes pour contenir les aménités que s'adressent réciproquement les deux peuples. Voici ce que dit à ce sujet Gottfried Keller, le spirituel auteur du *Vert Henri*. Il cite les impressions de trois jeunes gens, appelés pour leurs affaires à Munich. L'un est Suisse, l'autre Danois, un troisième Hollandais. Mais je laisse parler l'auteur : « Brusquement transportés des confins « vers le centre, de l'Allemagne du dehors au « cœur de l'Allemagne, ils furent péniblement « surpris de ce qu'ils y virent. Tout d'abord « ils ne comprirent rien aux termes en usage, « ni surtout aux formes si bizarres que la po- « litesse y affecte. L'humilité presque servile « de ces formules les faisait rougir; ils se sen- « taient comme oppressés par le susurrement « incessant de ces exclamations insignifiantes,

« et purement machinales. Ainsi l'Allemand « se confondait dix fois en excuses, tandis que « le Français disait : « Pardon, monsieur, » « et ce simple « pardon, monsieur, » proféré « d'un ton mesuré et poli, leur semblait infi- « niment de meilleur goût et plus fier que les « excuses qui, chez les Allemands, se renou- « vellent à tout propos et se traduisent par « des mots comme : « un million de pardons, « daignez me permettre, s'il m'est permis « de vous demander, veuillez m'absoudre! » « C'était d'autant mieux leur avis, que sous « cette affectation d'urbanité et la politesse « exagérée de ces formules, on sentait sou- « vent poindre des marques de grossièreté na- « tive, un manque d'indulgence et de tact. « Ainsi ces gens si prodigues de salamalecs « n'hésitaient pas, dans le cours de l'entretien, « à s'adresser des mots vifs, parfois de bles- « sants démentis. Les politesses qu'on vient « de voir aboutissaient souvent à des phrases « telles que : « Qu'en savez-vous, monsieur? « vous n'y entendez rien; » ou bien à de brus- « ques apostrophes, comme : « Cela n'est pas

« vrai, comment oser soutenir ce qu'on ignore ; » « toutes phrases fort usitées et n'en tendant « pas moins à faire passer son interlocuteur « ou pour un ignorant, ou pour un menteur. « Ces Allemands des frontières n'étaient pas « moins choqués par l'esprit agressif et do- « minateur qui distingue ceux de l'Allemagne « proprement dite, et forme un contraste si « frappant avec leurs façons humbles et leur « incapacité de résistance. Généralement l'en- « tretien dégénérait en querelle. Le mieux « placé des deux, abusant de cet avantage, ré- « clamait le respect pour ses idées en faveur de « sa supériorité sociale, et soutenait son opi- « nion de toute la force de ses poumons, inti- « mement convaincu qu'un capitaine ne peut « jamais avoir raison contre son colonel, ni « un simple employé contre son chef de bu- « reau. Une chose affectait plus péniblement « encore nos voyageurs : je veux parler du « mépris réciproque qui perce entre Alle- « mands de nationalité différente, principale- « ment entre ceux du Nord et du Midi. Ce « mépris, le plus souvent gratuit, leur parais-

« sait aussi da ngereux que puéril. Sans doute,
« on ne saurait proscrire dés plaisanteries
« innocentes, des épigrammes qui roulent sur
« de petits ridicules. Loin de nuire à leur ac-
« cord mutuel, ces jeux d'esprit, entre peuples
« de même famille, peuvent servir à resserrer
« leurs liens; mais ils ne doivent pas dépasser
« les bornes de la gaieté, ni se proposer un au-
« tre but que celui de faire ressortir des con-
« trastes. Malheureusement les choses ne se
« passent point ainsi entre les Allemands du
« Nord et leurs compatriotes du Sud. Ce ne
« sont point là des combats à armes courtoises,
« mais des luttes à coups d'assommoir; non
« point des duels, mais des rixes. Le plus
« grave c'est que ces accusations, gratuites
« aux yeux de tout spectateur impartial, ont
« trait à des défauts qui transforment ces mê-
« mes accusations en injures mortelles. Où
« trouver l'homme assez pacifique pour s'en-
« tendre tranquillement reprocher un manque
« d'esprit, ou de cœur? Naturellement les Au-
« trichiens haïssent les Prussiens qui les accu-
« sent de sottise; les Prussiens détestent les

« Autrichiens qui les représentent comme « égoïstes. Ce préjugé, par malheur, est gé« néral, et les gens les plus distingués des « deux nations le partagent. Pourtant, la vé« ritable bonté présuppose aussi l'intelligence, « comme la véritable intelligence présuppose « la bonté. L'un, à tout prendre, est l'effet « inévitable de l'autre, et l'on trouve rarement « des gens vraiment sensés qui soient mé« chants, ou des imbéciles qui soient vraiment « bons. Quand les gens du Nord ont de l'es« prit, ils ont généralement du cœur; quand « les gens du Midi ont du cœur, ils ont géné« ralement de l'esprit. Mais, sans doute, bon « nombre de ceux qui, dans le Nord, passent « pour des esprits cultivés sont des cerveaux « vides, comme bon nombre de ceux qui, « dans le Midi, passent pour rustiques sont « des intrigants et des spéculateurs. »

Une distance plus grande encore sépare le Slave de l'Allemand proprement dit, le Germain naturellement droit, mais un peu rude, de l'aristocratique descendant des peuplades asiatiques. La violence des dissentiments politi-

ques, l'aigreur engendrée par la fausseté des situations viennent encore envenimer ces haines, ajouter à la violence des protestations, protestations qui, pour varier dans leur forme, n'en partent pas moins d'un même principe. Le mouvement qui soulève actuellement les esprits en Allemagne ressemble fort à celui qui, ici même, arme les idéalistes contre les réalistes, et les rêveurs chimériques contre les esprits pratiques. Il procède, comme ceux qui l'ont précédé, d'un besoin de rajeunissement; en d'autres termes, les hommes comprennent la nécessité de mettre l'expression d'accord avec les sentiments, d'introduire les mêmes progrès dans la pensée et dans la forme. Sans doute les particularités de race subsistent, mais un même courant d'idées générales traverse, à un moment donné, la plupart des peuples civilisés. Frédéric II est le contemporain de Voltaire, Schiller celui de Rousseau. Ce n'est point l'effet du hasard. « La philosophie, disait Hégel, est l'art de concentrer son temps en idées. » On pourrait en dire autant de toute littérature, mais surtout de la littéra-

ture allemande. Celle d'aujourd'hui reproduit à merveille les tendances un peu confuses d'un peuple encore jeune et qui sur bien des points s'ignore lui-même. Comme la nation qui l'a produite, elle abonde en contrastes, en contradictions de tout genre. Le grand élan patriotique de 1815 l'avait dotée d'une série de poëtes patriotiques, les circonstances actuelles l'enrichissent d'une série de prosateurs et de critiques. Les Allemands de nos jours, comme les Français de nos jours, ne se contentent plus d'à peu près, et l'examen des grandes questions scientifiques ou sociales, la substitution des connaissances précises aux notions vagues forment la préoccupation commune de leurs savants et de leurs littérateurs. Là-bas, comme ici, une troupe active d'esprits militants et énergiques, courageux et sincères, se charge de détruire les préjugés consacrés par les siècles, d'abattre les barrières maintenues par l'égoïsme. Toutefois leurs pionniers, moins prudents que les nôtres, vont à l'œuvre avec plus de franchise, et se distinguent par l'absence complète de toute habileté diplomatique.

Là, point de compromis entre l'intérêt et le devoir. La vieille Allemagne, candide jusque dans ses audaces, ne sait point ménager les amours-propres. Ses écrivains ignorent l'art de faire servir l'intérêt général à leurs intérêts particuliers, d'arriver à la faveur par le scandale. Mais leur brusquerie même trahit le sérieux de leurs efforts et la profondeur pour ainsi dire religieuse de leurs convictions les plus téméraires. Point de spéculations sur la curiosité publique, mais des protestations effrayantes à force d'être candides; point de piéges tendus aux sens sous un prétexte honorable, mais d'éloquents réquisitoires contre les doctrines qui tendent à nous dépouiller de nous-mêmes. Sans doute bon nombre de ces tentatives sont maladroites et portent des traces de barbarie native. En revanche elles témoignent d'un désintéressement rare, et, ce qui revient au même, d'un vrai courage. Nous accusons les Allemands de mollesse, nous ne manquons jamais de leur reprocher leur résignation moutonnière et la bassesse de leurs saluts. Cependant nous oublions que ces mêmes hommes

qui saluent si bas sont prompts à redresser la tête lorsqu'on menace leur liberté intellectuelle, et que ce même régime qu'il nous plaît d'envisager comme oppressif, n'est jamais parvenu à comprimer l'essor de leur pensée. Quel est le pays où, comme dans la patrie de Luther, chacun peut, sans inconvénient, risquer des opinions semblables à celles-ci : « La « civilisation introduite par la religion se ré- « duit à peu de chose. Elle parvient tout au « plus à dégrossir l'homme. Arrivé à un cer- « tain degré de culture, l'homme ne devient « ni meilleur ni pire pour chercher son sou- « tien en lui ou hors de lui ? » Où rencontrer le romancier célèbre qui, dans le cours d'un entretien paisible et sans se préoccuper s'il scandalisera le lecteur, osera risquer ce programme :

« Quant au bon Dieu, mon très-cher, que « vous l'admettiez ou non, cela m'est bien « égal. Tout homme suffisamment doué doit, « sans que cela dérange en rien l'économie « de son être et son équilibre intellectuel, « pouvoir placer le mobile de ses actes dans

« sa volonté ou dans une volonté étrangère,
« en Dieu ou en lui-même. Je n'aurais plus,
« je l'avoue, pour vous ni estime ni confiance
« si je pouvais supposer que l'idée de Dieu
« changeât la moindre chose à vos principes,
« bref, que vous fussiez autre avec ou sans
« lui. La pleine garantie des droits de l'homme,
« le droit de croire ce qu'il nous plaît sans
« pour cela baisser dans l'opinion privée ou
« publique, voilà, en somme, le véritable
« progrès à accomplir, celui que nous avons
« à attendre du temps et des choses. Et notez
« bien que je n'entends pas seulement par ces
« mots indépendance devant la loi, mais in-
« dépendance dans la famille, tolérance de la
« part de l'autorité, mais tolérance dans les
« relations intimes. Le temps n'est plus, Dieu
« merci, où les esprits bornés ou oisifs se
« nourrissaient de subtilités intitulées tantôt
« athéisme et tantôt scepticisme, se dispu-
« taient à propos de mots comme « maladie
« du siècle, frivolité, doute, indifférence. » Il
« ne s'agit plus, aujourd'hui, de trouver des
« noms insuffisants pour des choses puériles,

« mais d'acquérir un juste équilibre; il ne s'a-
« git plus d'inventer des titres pompeux pour
« nos faiblesses, mais de trouver l'emploi de
« nos forces. Avant tout il s'agit de trancher
« la grande question de la liberté morale, d'as-
« surer à chacun le droit de suivre des che-
« mins différents, et de parvenir au même but
« en nourrissant des convictions opposées.
« Qu'est-ce après tout que la vie sinon la
« grande école ouverte à tous? Et quel est
« l'homme partant pour cette école, en état
« de prédire le matin ce qu'il pensera le soir!
« Comment exiger des croyances immuables
« quand rien ne dure, et des principes stables
« quand tout varie! Je me résume : le progrès
« n'est point dans le raffinement de la civili-
« sation, ni même dans les découvertes de la
« science. Mais il méritera ce nom le jour où
« la grande famille humaine, enfin sortie de
« nourrice, ne redoutera plus de vains fan-
« tômes, où les hommes, dépouillés de leurs
« anciens préjugés, assisteront avec un calme
« égal à la découverte d'une nouvelle loi scien-
« tifique et à celle d'une nouvelle loi morale,

« bref où l'humanité sereine devant l'écroule-
« ment des systèmes et la réédification des
« croyances, forte en présence de l'éternel
« changement et sûre d'elle-même au sein de
« l'éternel travail, soutiendra orgueilleuse-
« ment les regards du soleil et pourra s'écrier :
« Me voilà telle que je dois être[1]. »

La théorie ne varie point, si la forme diffère, et les principes les plus opposés en apparence se rejoignent pour aboutir au même but. C'est cette conformité dans le but et cette solidarité dans l'effort dont j'essaye aujourd'hui de donner un exemple. J'ai tour à tour choisi mes preuves dans l'Allemagne du Nord et dans celle du Sud, parmi des écrivains protestants et parmi des écrivains catholiques. Ce n'est pas tout : il fallait que la diversité des positions sociales mît en lumière l'uniformité des tendances, et que l'opposition des principes fît ressortir l'unité du but. J'ai cru satisfaire à ces exigences variées en examinant tour à tour les œuvres d'un poëte juif et celles d'un poëte ca-

1. *Vie et aventures du Vert Henri.* Gottfried Keller.

tholique, les écrits d'un républicain et ceux d'un prince. Ainsi le lecteur ne verra pas sans surprise le nom de Keller auprès du nom d'Auersperg, l'aristocratique figure de Maximilien auprès de l'aristocratique figure de Henri Heine. Cependant l'insouciant Heine comme le capricieux archiduc, le violent Keller comme le fanatique Hebbel, le poëte patriote comme le poëte par grâce divine se retrouvent dans un trait commun, l'amour de leur pays et le sentiment de son génie.

Chacun d'eux, à un degré différent, et avec un talent inégal, représente une portion de la grande famille allemande et une partie de ses forces intellectuelles. Ce n'est pas tout : leurs écrits témoignent non-seulement des tendances qui soulèvent leur patrie, mais des malentendus qui divisent leurs compatriotes et les mœurs qu'ils dépeignent, comme les efforts qu'ils retracent, permettent de juger tout ensemble de l'importance du mal et de la grandeur des ressources.

Sans doute l'ingénuité proverbiale des Allemands s'efface à mesure que leur goût s'épure,

et que leur intelligence s'éclaire. Sans doute encore si la civilisation exclut la bonhomie, et si le progrès des lumières est lié à l'affaiblissement des croyances, l'Autriche est en retard sur la Prusse, et l'Allemagne catholique sur l'Allemagne protestante. Le lecteur verra s'il y a de quoi le regretter. Ce livre ne prétend point résoudre la question, mais seulement l'éclairer.

Novembre 1868.

HENRI HEINE

J'ai connu Heine, sur la fin de sa vie, et je le connaissais depuis longtemps comme écrivain et comme poëte, quand, pour la première fois, je vis sa figure. Je revenais d'Allemagne, chargé d'un envoi pour lui, quelques feuillets de musique qu'un de ses admirateurs lui adressait. Pour plus de sûreté, j'allai moi-même les remettre à domicile, et, la commission faite, je m'en revenais lorsqu'un coup de sonnette assez brusque résonna dans l'autre chambre. La servante rentra, je fus frappé par le timbre un peu impérieux d'une voix qui défendait de me laisser partir. La porte alors se rouvrit, et je pénétrai dans une chambre fort sombre, où je trébuchai contre un paravent recouvert de papier peint, imitant la laque. Derrière ce paravent, étendu sur une couche assez basse, gisait un homme malade, et à demi-aveugle. Il paraissait encore jeune, bien

qu'il fût loin de l'être, et il avait dû être très-beau. Imaginez le sourire de Méphistophélès passant sur la figure du Christ, un Christ achevant de boire son calice. Il se souleva sur ses oreillers, et me tendit la main, ajoutant qu'il était bien aise de parler à quelqu'un qui revenait de *là-bas*. Un soupir accompagnait ce *là-bas*, parole touchante et qui expira sur ses lèvres comme l'écho d'une mélodie lointaine et bien connue. On va vite en amitié lorsque les sympathies s'échangent devant une couche de malade, et dans le voisinage de la mort. Il me conta son isolement, ses souffrances; de mon côté je lui parlai de notre pays; j'essayai de le faire sourire en engageant je ne sais quelle petite querelle à propos de ses méchancetés contre mes arrière-grands-oncles, deux critiques contemporains de Gœthe, et amis de madame de Staël. Il fallait bien briller par quelque chose, en présence d'un pareil homme, et la rencontre l'amusa. Une demi-heure s'écoula en plaisanteries et en soupirs.

Comme je partais, il me donna un livre et me pria de revenir. Je pensai que c'était là une formule de politesse, et je restai chez moi, craignant d'importuner un malade. Il m'écrivit et me gronda. Le reproche me flatta autant qu'il

m'émut, et mes visites, dès lors, ne cessèrent plus qu'avec le jour où, par une sombre matinée de février, nous le menâmes à sa dernière demeure. Elles avaient duré un peu plus d'un an.

I

A le considérer d'ensemble, quels contrastes dans son talent, et quels contrastes dans sa vie ! L'esprit le plus rêveusement délicat, le plus sentimental et le plus allemand, et en même temps l'esprit le plus ironique, le plus malicieusement sensuel, le plus parisien; un style parfois simple comme celui d'une vieille ballade populaire, et parfois raffiné, excessif et composite comme celui du plus capricieux feuilleton moderne ; un génie païen qui sculpte des déesses grecques si parfaites qu'on les dirait taillées dans le plus pur marbre de Paros; une imagination chrétienne qui peint des Vierges douloureuses comme celles qu'un rigide manteau de tristesse confine à l'ombre des vieux cloîtres; une incessante aspiration vers la belle Grèce et vers la libre vie corporelle, épa-

nouie, heureuse qu'ont représentée Platon et Phidias; un retour incessant vers les rigides figures mystiques qu'Albert Durer et Wilhelm de Cologne ont pieusement répétées sur leur cuivre. Par-dessus tout cela, des échappées vers toutes les civilisations, l'Espagne, la Perse, l'Italie, surtout vers l'Inde brahmanique et les fleuves divins pleins de lotus en fleur, où le soleil dévorateur et la végétation pullulante semblent seuls capables d'égaler la violence et la fécondité de ses rêves. Si, de ce monde éclatant qui s'est agité dans son esprit, on descend vers les actions et les sentiments de sa vie, on n'y trouve pas des oppositions moindres. Il est Juif, et il a été élevé par une mère libre penseuse; il naît en pays protestant et va au collége chez les jésuites. Il est fier, actif, altéré d'indépendance, et son origine israélite l'expose aux mépris, pendant que sa pauvreté le maintient en cage et le réduit à une maigre pitance que sa famille lui donne parcimonieusement. Il est Allemand de cœur, et vit avili loin de son pays. Il adore la liberté, et l'entraînement de la controverse l'érige en panégyriste de Napoléon. Il est secoué par l'orageuse véhémence des désirs les plus effrénés et des images les plus intenses, et passe dix ans dans son lit, paralytique, obligé,

pour ouvrir l'œil, de relever la paupière avec son doigt. Sa vie n'est qu'un excès, comme celle de Gœthe n'est qu'un équilibre, et son œuvre ressemble à un flacon oriental de parfums, trop exquis et trop forts, qui conduisent nos sensations à l'extrême et nos sens à l'épuisement.

II

Son enfance ne fut guère heureuse ; il la décrivait en quelques mots dans la notice latine que, selon l'usage adopté dans les universités allemandes, il dut rédiger à son arrivée à Gœttingue. « Je suis né en 1799, en décembre, à Dusseldorf « sur le Rhin, l'aîné de trois frères, dont l'un se « destine à l'agriculture, et l'autre à la profession « de médecin. Mon père, autrefois militaire, puis « commerçant, avait, en des temps plus heureux, « épousé Élisabeth de Geldern, ma mère, qui « est aujourd'hui sa garde-malade, la compagne « dévouée de sa mauvaise fortune, l'affectueuse « et noble consolatrice de sa vieillesse. J'ai reçu « mon instruction première au cloître des Fran-

« ciscains, à Dusseldorf. Feu le très-révérend « Schallmeyer, prêtre catholique et recteur au « gymnase de cette ville, fut mon premier insti- « teur et l'homme à qui je dois les principes de « tout savoir. Ami et ancien condisciple de mon « grand-père, un célèbre médecin qui lui sauva, « dit-on, la vie, il reporta sur moi sa reconnais- « sance et me donna des leçons particulières « tout le temps que je demeurai là. » Par d'autres détails on entrevoit les tristesses d'un intérieur assombri par la maladie et par la gêne, mais relevé par une dignité patriarcale, et aussi par une culture d'esprit supérieure. Un grand romancier moderne a essayé de donner l'explication de lui-même en initiant le public à l'histoire intime des siens, et il a pleinement réussi. Avant George Sand, Chateaubriand, Victor Hugo et Lamartine avaient donné l'exemple. Heine, qui contait si bien les légendes du foyer, aurait pu faire de même; il m'a souvent conté son enfance, et certes, s'il eût voulu l'écrire, il en eût tiré dix portraits de famille les plus vivants, les plus touchants, les plus intimes. Mais il avait sa pudeur, et jamais il n'eût consenti à produire les siens en public. Cet homme tant vilipendé était d'une délicatesse rare, et il aimait, avec un respect sans limite, ceux qui

lui avaient fait du bien. Malade, à demi-aveugle, presque à la veille de mourir, il imaginait, par la plus sainte des ruses, des lettres gaies, afin d'épargner des larmes à sa mère. Il n'eût jamais voulu la donner en spectacle, et ne prononçait que rarement son nom vénéré. Il aurait pu cependant montrer, sans scrupule, ce qu'elle avait été pour lui. Elle lui avait donné sa première nourriture intellectuelle, et il avait puisé dans ses conversations, aussi bien que dans son sang, l'originalité et la force. Madame Betty Heine, née de Geldern, et fille d'un médecin israélite fort distingué, avait reçu l'une de ces grandes éducations littéraires et scientifiques que certaines familles du dix-huitième siècle donnaient aux jeunes filles. C'était une véritable logicienne, et, en ceci du moins, elle n'était rien moins qu'Allemande. Elle attachait un grand prix à la justesse des termes, et représentait l'emphase comme le moyen le plus sûr de se rendre ridicule et désagréable. Elle ne donnait point dans la sensiblerie du temps; par la rectitude naturelle de son esprit, elle était Française, et n'était Française que par là. Juive, et d'une haute famille, elle aimait le peuple; les israélites, toujours étrangers dans les nations chrétiennes, deviennent volontiers cosmopolites

et libéraux. Après avoir aimé la France dans ses grands écrivains, Voltaire et Rousseau, elle l'aima, ou du moins l'accepta, quand elle la vit en armes et souveraine dans son pays. A vrai dire, pourquoi eût-elle été Prussienne? Quel patriotisme pouvait-on raisonnablement attendre d'une femme dont la religion et la race étaient opprimées par le gouvernement qui tombait? Sa race et sa religion étaient sa patrie, et trouvaient un meilleur abri sous l'égalité française que sous le pédantisme allemand. L'Empereur Napoléon Ier avait porté la France jusque sur les bords du Rhin; les maisons, transformées en auberges, s'ouvraient devant les gais et brillants soldats qui prétendaient faire à la fois la conquête des pays et celle des cœurs. Madame Heine leur ouvrit sa maison : ils trouvèrent chez elle une hospitalité aimable; la maîtresse du logis ne leur demandait en retour que de vouloir bien parler français à ses enfants. On devine s'ils se firent prier. Un abbé émigré, un joyeux tambour des premières guerres du Directoire, se chargèrent d'apprendre le français au poëte futur. Le moyen était bon, si l'on en juge par les progrès qu'il fit avec eux. Non-seulement il sut notre langue comme peu de Français la savent, mais il la goûta, il en sentit l'esprit, il comprit le

caractère des hommes qui la parlaient; il vit par contre une chose que peu d'Allemands osent soupçonner, je veux dire quelle distance sépare le style pesant du style piquant, combien l'ennui est ennuyeux, combien l'agrément est agréable. Ses professeurs français lui enseignaient l'histoire du même coup; mais là, surtout dans l'histoire romaine, il n'eut pas le moindre succès : ses bévues étaient continuelles; toujours il confondait l'histoire de Rome avec l'histoire de France, surtout à l'endroit des Césars, et cela dura; erreur bien naturelle si l'on considère la langue dans laquelle on l'obligeait à réciter sa leçon. De César aux autres divinités de l'Olympe il n'y a pas loin; pour l'enfant, tous ces gens-là étaient également dorés, et lançaient également la foudre. Il montait déjà de grand cœur dans cet Olympe, s'arrêtait de préférence à dame Vénus, et maintes fois, s'il faut l'en croire, il négligea son thème pour réfléchir aux aventures de la belle déesse, et la regarder de profil et de face. « Je connaissais, » dit-il, « son catéchisme comme pas un écolier de l'an- « cienne Rome. » Ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, d'implorer d'un regard ironiquement suppliant une image de Christ livré aux fouets des bourreaux. Elle était placée sous les arcades

du vieux cloître, et semblait prédire aux écoliers paresseux un sort semblable. « Je crois encore « la voir me regarder de ses yeux sanglants et « fixes ; moi je lui disais : « O toi, pauvre Dieu, éga- « lement tourmenté, fais donc, si cela t'est possi- « ble, que je retienne les verbes irréguliers, ceux- « là même qui se distinguent des réguliers en ce « qu'ils nous attirent plus de coups. »

III

D'autres confidences le montrent plus complétement, quoique sous un masque. A l'exemple des grands peintres, il se prend volontiers pour sujet d'étude : il a tracé de nombreuses esquisses où il emprunte un costume de fantaisie, celui qui répond le mieux à l'état présent de son esprit, à la nuance plus ou moins excentrique de son humeur. Malheureusement, il ne procède que par fragments, il brouille les divers âges, on n'entrevoit l'enfant qu'à travers l'homme fait, et comme dans un dédale de visions flottantes parmi des demi-ténèbres. Rêves bizarres, où l'ironie déjà

recouvre l'attendrissement ; nuage rosé, où de blondes têtes d'anges apparaissent entre des visages malicieux de démons ; brouillards diaphanes dorés par un soleil imaginaire ; paysages mouvants et pleins de contrastes : tantôt un jardin de cloître, et tout à côté, les ondes bleues d'un fleuve grec ; tantôt des débris gothiques, et près de là, le cactus indien, étalant ses pourpres sanglantes. Au milieu de toutes ces féeries, un écolier pensif ou distrait, un étudiant mystique ou cynique, dont vous retrouverez l'original dans le livre du Tambour Le Grand ou dans les Mémoires de Schnabelewops, à travers les pages des *Nuits florentines* et quelques-uns des chapitres les plus émouvants des *Reisebilder*. Le futur Heine perce déjà dans l'expression de cette physionomie mobile et dans le trop-plein de cette imagination désordonnée et puissante, maladive et fougueuse. L'ironie plisse déjà la lèvre, le front a des sillons précoces, l'âme a des curiosités étranges, tantôt superbes, tantôt bizarres, souvent funèbres. Ce que volontiers il représente, ce sont des formes splendides, accouplées en groupes monstrueux : ici, un enfant collé au sein d'une déesse ; là, un adolescent pâmé et sanglant qui étreint un sphinx ; là-bas, un homme pressant entre ses bras un ca-

davre. Belles ou sinistres, ces figures saisissent et retiennent le regard; derrière elles, on aperçoit une physionomie plus étrange encore, celle du poëte : un visage pâle, à l'œil ardent, au sourire froid, une tête ravagée par le travail des curiosités et des anxiétés intérieures, affinée par les tendances d'une pensée qui ne reconnaît aucun frein. L'esprit qui l'habite est aussi naturellement révolté qu'original; dès le début, il a dédaigné l'opinion commune, il a secoué le joug de la loi. Mais il est de trop haute race pour tomber dans les sophismes philosophiques qui, au temps de Schiller, transformaient un fils de famille aigri en chef de brigands, ou pour accepter les sophismes positivistes qui, de notre temps, transforment un jeune homme mécontent en un ambitieux malhonnête ou en un faiseur indélicat. En revanche, il vous surprendra par les hauteurs précoces de son amertume et de son dédain, par l'énormité de ses convoitises idéales, par sa répugnance pour toute image saine, par sa recherche instinctive des sensations excessives et délirantes. En artiste, en raffiné, il saura tout à la fois garder son sang-froid et vous donner le frisson. « Madame, » dit-il, en rappelant l'un de ses plus poignants souvenirs d'enfance, « vous n'imaginez point comme

« Véronique paraissait jolie dans son petit cer-
« cueil. Les cierges allumés qui étaient dressés
« autour d'elle jetaient leurs clartés sur son petit
« visage pâle et souriant, sur les rosettes de soie
« rouge et sur les feuilles de clinquant dont sa
« petite tête et sa petite chemise mortuaire étaient
« ornées. La nourrice, la pieuse Ursule, m'avait
« conduit le soir dans cette chambre tranquille,
« et en voyant ce petit cercueil, les fleurs et les
« cierges déposés sur la table, je crus d'abord
« voir une belle image de sainte en cire ; mais
« bientôt je reconnus cette figure chérie, et de-
« mandai en riant pourquoi la petite Véronique
« était si tranquille. Et Ursule me répondit :
« C'est la mort qui a fait cela. »

Chose bizarre ! la nature vivante et florissante lui répugne comme un spectacle usé, et, par là même, désagréable. « Sa figure, » dit-il d'une belle jeune femme, « avait cette fraîcheur physique, « cette fleur de carnation, cette couleur rose qui « me fait une impression pénible, à moi, qui pré- « fère la couleur de mort ou du marbre. » Ce qu'il aime, et ce qui le fascine dans ses chères figures de mourantes et de mortes, c'est la froideur immobile de l'être enlevé au temps et à la vie réelle. Telle est Johanna, l'ardente adoratrice

de la Madone, celle à qui Loreley, la belle fée du Rhin, apparaît le soir ; telle encore est Sophie, la pâle fille qui aime tant Novalis, et meurt de trop le lire. Telle est l'énigmatique héroïne des *Nuits florentines*, cette *Maria la morte*, dont le fantôme offensé reparaît à travers la plupart de ses ouvrages et ne cesse de le poursuivre. Les femmes qui reviennent dans ses visions sont d'une nature trop fine et trop haute pour avoir longtemps subi la vie ; elles ne sont point femmes, le sang véritable et grossier n'a point coulé dans leurs veines. Il me disait lui-même un jour : « Je n'ai jamais « vraiment aimé que des statues ou des mortes. » Ici comme ailleurs, il ne s'est courbé que devant ses songes, devant l'indéfinissable majesté de la mort ou devant la pâle sublimité du marbre, devant les lointaines et tragiques apparitions de la fantaisie ou de l'histoire, devant le spectre royal de l'impérieuse juive Hérodiade, devant ces créatures magiques, pétries de boue et d'or, qu'il appelle tantôt Laurence, tantôt Verry, et qui tiennent à la fois de la fée et du vampire, de la goule et de l'ange.

IV

Cette maladie foncière et cette supériorité innée n'altéraient point un certain fond de bonté tendre bien visible dans ses lettres. L'Allemagne ne lui avait pas vainement servi de nourrice ni révélé les cachettes où dorment ses gnomes familiers. Les chères affections domestiques, le souvenir du foyer ou de la famille n'ont jamais failli ou fléchi dans son cœur. Il aime les siens, tous les siens, entre autres l'oncle trente fois millionnaire qui, tout en le rudoyant sans cesse, lui a fourni le moyen de devenir un artiste et un écrivain. Il se défend contre lui avec amitié, et, tout en le taquinant, il le respecte. Il est avec lui ce qu'il était par nature, railleur et bon, sans que la raillerie nuise à la bonté, ni la bonté à la raillerie. Un jour, cet oncle, prévenu contre lui par de méchants bavardages, l'avait accablé de réprimandes et de reproches injustes. Il lui répond : « Cette lettre, « mon oncle, va vers vous du haut des Appenins, « où votre neveu se repose. Ici la nature est belle,

« et les hommes paraissent aimables. Dans l'air « épuré de ces hauteurs, tout souci mesquin s'ef- « face et l'âme se dilate. J'ai si particulièrement « songé à vous en ces derniers temps, et avec un « désir si vif de vous revoir, qu'il me paraît tout « naturel de vous écrire..Et puis, en remettant, « je courrais peut être risque de redevenir amer, « de me laisser aller à des récriminations dou- « loureuses. Je n'en veux rien faire... En retour, « faites-moi la grâce de vous départir un peu de « vos plaintes contre moi, plaintes, au surplus, « peu fondées, et qui, si elles se laissaient ré- « duire en monnaie courante, ne formeraient « qu'une somme bien minime, et dont la perte « ne saurait gêner un millionnaire... Vous seriez, « je l'accorde, en droit de me punir, si, par un « regard, par un simple geste, je m'étais jamais « permis d'insulter au respect que votre foyer « mérite... Mais, hélas! je ne l'ai que trop aimé, « ce foyer. Encore une fois, mon oncle, vos « plaintes fussent-elles toutes énumérées et ré- « duites en monnaie, il n'y aurait pas de quoi « remplir le plus mince de vos sacs d'écus. Ad- « mettons cependant le contraire; établissons « que le fameux sac, trop petit pour contenir « tous vos griefs, en vînt à crever : eh bien!

« après, le grand malheur! Préférez-vous voir « éclater un cœur tendre, respectueux? Ne pen- « sez-vous point qu'il faille y regarder à deux « fois avant de l'accabler et de lui faire subir les « affronts les plus durs? — Mais assez là-dessus; « le soleil luit magnifiquement, et de ma fenêtre « ouverte, mes yeux se portent sur un horizon de « forêts et de vignobles. Aussi bien, je ne veux « pas entonner le mode plaintif aujourd'hui, ni « gémir, mais seulement me laisser aller au plai- « sir de vous aimer, comme cela m'est naturel, « et comme le mérite votre belle âme, ô le plus « généreux, le plus pingre, et, somme toute, le « mieux aimé des oncles... »

Quoi qu'on ait dit, il n'a été égoïste avec personne; les noms de ses frères reviennent souvent sous sa plume, et il cite avec un plaisir visible celui de sa sœur Charlotte, « une aimable enfant,» comme il l'appelle, et celle de la famille qui le comprend le mieux. « Je ne vis plus, » dit-il un jour, « ma sœur est sur le point d'accoucher. » L'avenir de ses frères le préoccupe aussi beaucoup, et lui fait entreprendre mainte démarche. Il ne ménage ni son temps, ni sa peine, quand il s'agit de servir un ami. Sa conduite avec Immermann a été vraiment noble. C'était un poëte de grand talent, que

rien ne l'empêchait de traiter en rival : il ne lui marchande ni son appui, ni ses conseils. S'il s'est fait des adversaires, il a gagné et gardé des amis fidèles. Il en est un qu'il a conservé toute sa vie, et il lui écrivait un jour dans ce style ému et moqueur qui lui est propre, une phrase que je détache, et qui les honore tous les deux : « Puisque « me voici en train de te recommander mon « frère, permets-moi, cher ami, de profiter de « l'occasion pour me recommander moi-même « derechef à toi. Garde-moi, ami, car vraisem- « blablement tu ne retrouveras jamais personne « avec qui tu puisses, comme avec moi, exercer « tous les devoirs que l'amitié impose. Ceci, cher « *marquis Posa*, est l'expression de ma convic- « tion la plus intime et la plus sérieuse. » On ne peut louer son ami et se railler soi-même avec une grâce plus piquante. Un homme capable de penser ainsi est aussi capable d'aimer que d'être aimé. Je reviendrai plus tard sur l'ami qui, par ses soins aussi dévoués qu'intelligents, méritait si bien ce beau surnom que lui donnait Heine. Certainement, à travers les épines du tempérament ironique, il avait aperçu la noble plante en qui pouvaient fleurir toutes les émotions généreuses et douces. Quand on veut comprendre Heine, il

faut faire de même, laisser petiller l'esprit, le sarcasme, l'imagination, la folie, s'en amuser, les admirer, les tolérer, les oublier, si l'on veut, puis voir l'attendrissement intime et profond que cachent tous ces dehors. Telle est cette phrase sur la patrie, la vieille mère Allemagne et son cher Dusseldorf; elle finit par une raillerie, et renferme plus de sentiment que vingt pages de patriotisme sentimental. « Un beau pays, » dit-il, « plein de « grâce, et réchauffé par un brillant soleil. Les « montagnes se mirent dans des flots étincelants « et bleus, avec leurs vieilles ruines de châteaux, « leurs forêts et leurs cités gothiques. Là, les « bons bourgeois se tiennent sur le seuil de leurs « portes, au déclin d'un jour d'été; ils boivent « dans d'énormes vidercomes et causent familiè- « rement entre eux, devisant du vin qui viendra « bien, des tribunaux, dont les audiences doivent « rester publiques, de la décapitation de Marie- « Antoinette, de la cherté du tabac, des exactions « de la régie, se disant que tous les hommes sont « égaux, et que Gœrres le Teutomane est un fa- « meux compère. »

V

Ces derniers mots sont un écho, l'écho du grand tumulte de 1793 et de 1815. Sous leur bonhomie apparente percent des bruits d'alarme et le retentissement de la tempête au milieu de laquelle Heine est né : tempête formidable, effroyable mêlée, violents coups de tonnerre traversés de sifflements étranges et de glapissements rauques. Pour nous, spectateurs placés à distance, ces dissonances partielles viennent se fondre dans l'héroïque ensemble d'un ouragan immense, et d'ordinaire nous ne les remarquons pas. Heine ne les remarqua que trop, et l'enthousiasme allemand de 1815 ne l'a point entraîné dans son harmonie. En railleur précoce, en israélite, il entendit les notes forcées avant d'entendre les notes justes, il regarda les comparses du patriotisme, avant d'en remarquer les héros. Ses yeux, attirés par le spectacle mélodramatiquement grotesque que les soi-disant Teutomanes étalaient jusque sur le champ de bataille, n'en aperçurent que le ridi-

cule, et demeurèrent fermés à la grandeur de l'effort. Mais comme il avait l'esprit militant et paradoxal, il s'exalta pour le parti contraire, et sa voix, comme une bombe qui ricoche, éclata contre les libérateurs du sol allemand. A travers les souvenirs de l'enfance et les fumées de l'imagination poétique, les grandeurs de l'Empire français s'agrandissaient encore à ses yeux ; elles se transformèrent en légendes, et prirent les proportions colossales, véritablement surhumaines qui frappent dans le poëme des *Deux grenadiers*, ou bien encore dans ce grandiose dessein de statue équestre qu'il trace de mémoire, au souvenir de l'Empereur venant pour la première fois visiter Dusseldorf. « Je le vois toujours, sur « son haut coursier, ses yeux éternels dans cette « impériale face de marbre, regardant, calme « comme le destin, ses gardes qui défilaient au-« dessous de lui. Il les envoyait en Russie, et les « vieux grenadiers élevaient leurs regards vers « lui avec un sombre dévouement, un sérieux « d'initiés et un orgueil de mourants : *Te, Cæsar,* « *morituri salutant.* » Un poëte ne pouvait demeurer froid en présence d'une telle image ; ici encore, il devait se laisser fasciner par le suprême prestige de l'orgueil, subir l'empire de la toute-

puissante allégorie qui le rend indifférent au reste, et résistera même chez lui à travers les déceptions de la captivité et du malheur. « Que « m'importent femme et enfant, » — s'écrie l'un des soldats qu'il met en scène dans le poëme des *Deux grenadiers*, — « que m'importent « femme et enfant! J'ai bien d'autres soucis! « Qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim! l'Em- « pereur est prisonnier. »

La date de ce chef-d'œuvre, qui le montre poëte accompli avant seize ans, marque celle de son départ pour Hambourg. Il allait y rejoindre son oncle Salomon Heine, le grand capitaliste, le Rothschild de la fameuse cité marchande où le marc banquo règne en souverain. Une bienfaisance inépuisable, une entente grandiose des affaires étaient les moindres qualités de l'homme honorable sous qui Heine devait apprendre l'art de faire fortune. Malheureusement, l'oncle et le neveu ne s'entendaient pas sur le moyen, et ils furent obligés de se séparer. La séparation se fit sans aigreur apparente ; néanmoins, le jeune Heine perdait les bonnes grâces de son puissant protecteur. Joignez à ce malheur d'ambition et de fortune une déception personnelle et profonde : on devine qu'il s'agit d'amour. Un désappoin-

tement aussi vif et aussi précoce n'était pas fait pour diminuer son penchant au sarcasme. D'ailleurs, rien de plus simple que cette histoire, ni même de plus vulgaire : imaginez Roméo et Juliette libres de s'aimer et de s'épouser. Roméo, futur associé d'une grande maison de banque, est un parti fort sortable, et Juliette, en personne bien apprise, donne volontiers son cœur, avec l'autorisation et sous la surveillance de ses parents. Il y a vraiment un grand fonds de sagesse dans ces petites têtes qui d'abord nous paraissent si écervelées, et c'est bien à tort que nous les traitons d'imprévoyantes et de folles. Les tendresses s'échangent ; les parents n'ont rien à reprendre à une affection aussi convenablement placée, et garantie par la raison sociale Salomon Heine et Compagnie. Les Allemands ne sont pas si romanesques qu'on veut bien le dire, et la sagesse qui calcule et qui compte n'est pas beaucoup plus rare dans la patrie de Werther qu'à Londres et à Paris. Tout s'arrange à souhait, et chacun de crier merveille sur ce plus assorti des couples, quand un beau matin, à la suite d'une erreur de bordereau ou de grand-livre, le jeune homme, grondé, déclare qu'il ne veut plus être banquier, mais rester poëte, et n'échangera

point ce titre contre tout l'or du Pérou. Sur cette déclaration insensée, les parents se regardent; ils retirent leur parole, donnée à un futur banquier, mais non à un fou. Il s'agit maintenant pour eux de ramener la jeune fille à leurs idées, des idées saines. Celle-ci, bien élevée et raisonnable, se rend assez vite à leurs discours si sages, et comprend qu'elle ne saurait aimer un fou. Cependant elle pleure un peu; mais elle a une belle âme, la délicatesse est son fort, elle se charge elle-même de l'exécution. En toute douceur, et comme il convient à un bourreau bien appris, elle l'assure *qu'ils n'étaient point faits l'un pour l'autre*, et, sa main sur la sienne, ajoute qu'elle veut son bien et demeurera toujours son amie. Sur quoi elle lui fait la révérence la plus polie du monde, et s'en retourne jouer au volant ou mettre du beurre sur les tartines pour le souper; « car vous resterez bien à souper avec nous, » lui a-t-elle dit en sortant. De son côté, le jeune homme, très-pâle, lui adresse ses humbles remercîments, et s'en va.

L'histoire, pour être vieille comme les rues, n'en est pas plus gaie, et fit d'irréparables ravages dans ce cœur altier. Il aimait sans doute; mais il faut dire aussi qu'il envisageait l'amour comme

un tribut naturel dû au génie. Il oubliait qu'en vertu d'un autre usage, également consacré, la beauté va trouver la célébrité ou la richesse, et qu'un simple poëte est trop pauvre pour pouvoir se donner le luxe d'une femme belle.

VI

Même en Allemagne, la poésie ne suffit pas pour nourrir un poëte. Heine le savait, et songeait à un métier. Déjà, il avait passé quelque temps à Bonn à étudier le droit. Après réflexion, il résolut d'être jurisconsulte; un juif ne peut guère choisir, et le droit est, par quelques points, chose historique et même littéraire. Le voilà donc enfoncé dans le Code et les légistes, point trop enfoncé, cependant, car son esprit court ailleurs. Blessé par la beauté, il se mit naturellement à la blesser à son tour, et, dès son installation à Gœttingue, en 1820, on le trouve en correspondance active avec différents éditeurs, et très-préoccupé par la publication prochaine d'un recueil de vers intitulé : *Premiers chagrins*, et

destiné à servir d'épitaphe à son premier amour. Il achevait également une tragédie intitulée : *Almanzor*, ouvrage sur lequel il fondait de grandes espérances, et qui tomba dès le premier soir. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Il avait fait sa tragédie en raisonneur, en rhétoricien ; elle n'est qu'une thèse emphatique sur la liberté et les droits de l'homme. Mais tout jeune homme commence par une tragédie de cette espèce, et outre l'excuse de son âge, Heine a celle de son état. Sa tragédie est un plaidoyer personnel, rempli d'allusions à la situation opprimée des juifs, et je l'aimerais, s'il n'était pas arrangé en tragédie. Quoi qu'il en soit, il est bien propre à faire juger de son état d'esprit, et jette une vive lumière sur la souffrance secrète qui dès lors le persécutait. Impossible de se le dissimuler ; il souffre vivement de l'espèce d'opprobre attaché en Prusse au nom de juif, et fera tout pour s'en affranchir. Par malheur, il connaît ses coreligionnaires, et ne peut donner complétement tort à leurs adversaires. « Les juifs, » écrit-il dans une lettre datée de Lunebourg, « sont ici, comme ailleurs, une bande « d'usuriers et de prêteurs à gages, avec l'appa- « rence sordide et malpropre d'un paquet de « vieilles loques. Quant aux chrétiens de la classe

« moyenne, ils se montrent excessivement dédai-
« gneux envers nous, et d'ailleurs aussi bornés
« que possible. Vous devinez comment nous
« traitent ceux de la classe supérieure, les soi-
« disant *gens du monde*. Il n'est pas jusqu'à
« leurs chiens qui ne se montrent arrogants
« envers les nôtres, et le chien de chrétien a une
« manière particulièrement insolente de flairer et
« de maltraiter le chien de juif quand, par hasard,
« ils se rencontrent derrière une borne... » —
« Non, vraiment, » dit-il encore ailleurs, « je n'ai
« pas l'héroïsme de me laisser pousser la barbe
« à la façon de nos frères de Pologne, je ne me
« sens pas assez fort pour supporter l'insolence
« de quelques misérables gamins qui me pour-
« suivent aux invectives de « Fils de Jacob, » ni
« l'estomac assez bon pour me nourrir de poisson
« à l'ail, et de pain sans levain... » Ce cri dou-
loureux peut se passer de commentaire. En sui-
vant le progrès et la végétation involontaire des
idées dans une tête ainsi faite, on y voit poindre
d'avance une abjuration à laquelle il ne songeait
point encore, et que, plus tard, il devait regretter.
Il s'y laissa pourtant entraîner par dépit, par un
mouvement irréfléchi de vengeance contre les ca-
lomniateurs de sa bonne foi. Cependant il s'effor-

çait d'oublier ses peines, en s'enfonçant, tête baissée, dans la double besogne qu'il s'était imposée en s'installant à Gœttingue. Par malheur, sa santé, toujours frêle, se ressentait des secousses récentes, et des douleurs de tête opiniâtres contribuaient encore à assombrir son humeur : « Les « anciennes misères, » écrit-il, « reprennent déjà « leur route vers leur ancien cabaret, qui n'est « autre que ma poitrine, et se joignent à l'odieux « remue-ménage qu'y fait la famille Chagrin. « Avant tout, j'y distingue les trottinements de « l'affreuse vieille appelée Douleur, puis les va- « gissements encore confus d'une nouvelle-née : « son nom est Regret, et à travers ses agaçantes « pleurnicheries, je crois l'entendre me dire : « Il « fallait rester. » C'est le lendemain même de son arrivée à Gœttingue qu'il lançait cette amère boutade, que l'on pourrait croire écrite trente ans plus tard, à la veille de sa fin, et dans l'un de ces accès de désespoir où il lui arrivait de dire : « Vrai, le bon Dieu me maltraite au delà de toute « permission, et j'ai envie de porter plainte auprès « de la Société protectrice des animaux. » En somme, il est le même à vingt ans qu'à cinquante, et l'on rencontrerait difficilement un caractère qui ait moins dévié de lui-même, et se soit redressé

plus continûment contre les enseignements de la vie. Il a souvent crié, mais toujours lutté. En ce moment, seul, et pénétré par le souvenir d'un amour trompé, il s'aigrit en silence, et prend en haine la sagesse vulgaire, à laquelle tout son cœur vient d'être sacrifié. Il la traite comme il ferait d'un vieux Philistin radoteur, il voudrait la fouler aux pieds comme un cadavre méprisé. « Une « sombre colère, » dit-il, « pèse comme une cou- « che de plomb sur mon âme. J'ai soif de néant, » et d'anéantir, pouvait-il ajouter. Il rongeait son frein, et l'on comprend d'autant mieux sa rancune si l'on songe qu'avec la conscience de son génie futur, il sentait l'insuffisance de sa culture incomplète, et subissait le tourment de la haine, sans être encore porté par l'entrain du combat.

D'autres misères venaient encore ajouter à l'état d'irritation fiévreuse où son chagrin le plongeait. Il était pauvre, incapable, quoique célèbre, de se suffire, obligé de recourir à l'aide des siens, personnes excellentes sans doute, mais à vue courte, qui commettaient l'erreur de le mesurer à leur taille, et s'étonnaient qu'il étouffât là où ils respiraient à l'aise. Mais ces excellents parents ne se bornaient pas à le tenir en laisse, et à lui marchander leurs libéralités sou pour sou; leur solli-

citude l'entourait d'espions familiers et choisis parmi ceux de ses prétendus amis qui montraient le plus de zèle à enregistrer ses écarts. On ne s'élève point impunément au-dessus des hommes vulgaires ; et quand une intelligence est visiblement royale, elle ameute fatalement autour d'elle une populace de jalousies et de soupçons. Heine, fils de famille, et Heine, auteur de l'*Intermezzo* ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, manquer de détracteurs, et il en trouva tout près de lui, parmi des personnes d'autant plus puissantes sur l'esprit des siens, qu'elles feignaient de s'intéresser à lui, et de l'aimer.

VII

On sait quelle puissance ce genre de duplicité peut prêter aux menées de la malveillance et de l'envie. Il priva Heine de l'appui des siens, juste au moment où un nouveau malheur lui rendait cet appui presque indispensable. Insulté par un étudiant, il l'avait provoqué en duel. Le tribunal académique, instruit à temps, empêcha le com-

bat, mais n'en condamna pas moins le poëte à quitter sur-le-champ la ville, avec défense d'y reparaître avant six mois. L'arrêt parut sévère, et on l'attribua en partie à la rancune d'un pédant offensé, qui croyait devoir répondre par des coups de verge à des coups de langue. Les cours universitaires d'Allemagne ne sont point gratuits, et il lui fallait perdre ses frais d'installation à Gœttingue. D'autre part, il ne pouvait consentir à interrompre ses études à peine commencées, et sur lesquelles il fondait ses espérances d'avenir. Il se décida pour Berlin, où, avec les professeurs Savigny et Gans, il retrouvait son ami Moser, profond savant israélite, et celui à qui il se plaisait à donner le surnom de *marquis Posa*. Certes, Moser méritait ce titre par la beauté de son âme; néanmoins, à la manière dont le représente Heine, on songe moins au héros préféré de Schiller qu'à celui de Lessing : il rappelle non l'ami de Don Carlos, mais ce Nathan le Sage, à la fois commerçant et patriarche, et qui se montre tout ensemble si habile et si noble. Cette habileté et cette noblesse frappent bien visiblement à travers les réponses de Heine, et le langage d'enfant gâté qu'il oppose aux reproches trop souvent mérités d'inconsistance que lui adresse son ami.

Voici une lettre, qui, outre l'avantage de les peindre l'un et l'autre, marque nettement la nature de leurs relations mutuelles : » Oui, grand ami, « il est fort petit, ton Henri Heine, et je m'em- « presse de te l'apprendre, si toutefois tu l'igno- « rais. Cette vérité, je ne saurais même assez te « l'inculquer, afin que par une erreur, d'ailleurs « excusable, il ne te prenne un jour fantaisie de me « mesurer à la mesure de ta propre grande âme, et « de te montrer exigeant à proportion. La mien- « ne, hélas ! est de gomme élastique, se dilatant « parfois jusqu'à l'infini, et à d'autres heures se « ratatinant et se recroquevillant jusqu'à l'infi- « niment petit. Cela n'en demeure pas moins une « âme, quoi qu'en disent certaines gens. *I am* « *positive, I have a soul*, une âme qui m'appar- « tient en toute propriété, tout comme il est « arrivé à Sterne et à d'autres. Que cela te suffise. « Aime-moi, non pour mes qualités absentes ; « mais pour la bizarre espèce d'humeur qui se « révèle en moi par la folie et par la raison, par « la *mauvaiseté* et par la bonté. Aime-moi sur- « tout pour l'amour de toi-même, parce que cela « te plaît ainsi, non parce que tu m'en crois « digne. Moi non plus, ma parole d'honneur, je « ne t'aime pas, parce que tu es la sagesse en

« personne, et un vrai magasin de vertus ; je ne « t'aime pas, parce que tu me prêtes ton argent « et ton manteau, ni même parce que tu sais à « fond l'hébreu, le grec, le syriaque, le calcuttais, « voire même la langue dans laquelle Hegel « s'exprime, et je ne sais quoi encore ; je ne « t'aime même pas, parce que tu t'es cassé la tête « en mon honneur quand la mienne me faisait « mal, et travaillé pour moi quand j'avais envie « de flaner, mais simplement sans doute pour « telle drôlerie, pour telle façon de dire originale, « et qui me revient à l'esprit les jours où je me « sens en fonds et de bonne humeur. » C'est presque le langage d'une femme, d'une femme qui se sait assez séduisante pour pouvoir tout dire et tout oser. En effet, Heine était et se sentait femme ; il l'était par l'exquise délicatesse de ses nerfs, par son énergie pour souffrir, par ses facultés excessives et insuffisantes, par ses inégalités, ses gentillesses, ses insouciances ; il ne connaissait que trop bien ses priviléges d'enfant gracieux et gâté, le jour où, pressé par son ami de lui expliquer les motifs de sa conversion, il se borne à répondre : « Que veux-tu, cher Moser ? « S'il existait une loi qui autorisât l'homme à « voler des cuillers d'argent, je te promets bien

« que je ne me serais point fait baptiser. » Paradoxe et folie ; de peur d'être hypocrite, il se fait arlequin ; c'est abuser de la logique, que de se barbouiller ainsi de noir à plaisir. Mais souvent il oublie de plaisanter, et l'on ne peut lire sans émotion les lignes dans lesquelles il se juge sévèrement lui-même, en remerciant son ami d'un nouveau service : « J'ai le malheur, cher ami, de me voir « toujours contraint de recourir à ton aide, sans « pouvoir t'offrir en retour autre chose que mon « attachement fraternel. Cet attachement, néan- « moins, je ne veux pas non plus trop le dépré- « cier. Mainte pierre peu précieuse acquiert quel- « que valeur, par cela même qu'elle est extraor- « dinairement curieuse et rare... »

L'estime de soi n'a point un langage plus aimable, et devant tant de naturel et de grâce féminine, on comprend comment il sut plaire à tant de personnes différentes de caractère et d'esprit, écrivains, professeurs, gens du monde. C'est ce qui arriva à Berlin, où il rencontra de véritables protecteurs dans des hommes comme Hegel, Savigny, dans le critique Varnhagen, et dans sa femme Rahel, la plus intelligente des femmes spirituelles, au dire de Heine. Il ne pouvait, sans doute, entrer dans ce monde à un moment plus

favorable à ses succès littéraires et même personnels. On commençait à s'y ennuyer. Hommes et choses s'usent vite, là où le bel esprit domine, et le bel esprit avait longtemps dominé à Berlin. Là, une Rahel spirituelle et mondaine avait pu, sans ridicule, introduire l'esthétique dans sa correspondance intime, et composer six pages de réflexions sérieuses à propos du profil de sa belle-sœur. Mais les beaux jours de l'école appelée *romantique* allaient finir. Le jargon philosophique commençait à détrôner le jargon littéraire, et les frères Schlegel, distancés par Gœthe, repartaient pour Rome, chargés de la défroque poudreuse avec laquelle ils avaient voulu ressusciter le moyen âge oublié et défunt. Leur place ne pouvait demeurer vide, et la raison, représentée par Hegel, Gans et d'autres, ne tarda pas à faire valoir ses droits naturels sur le peuple qu'on disait le plus cultivé du monde, ou qui, du moins, se disait tel.

On vit s'évanouir les insipides produits de la poésie vaporeuse, les Ondines, les Betly, créatures tissues de brouillard et d'air. On voulut les remplacer, et on mit sur le trône, à la place de la fantaisie gothique, la dissertation grave. L'amour-propre s'en mêlait; un peuple qui a l'avantage de compter

un philosophe parmi ses rois ne saurait descendre au ton de la causerie ordinaire, comme on la pratique à Paris ou à Vienne. Berlin voulut encore une fois justifier sa réputation de *capitale de l'intelligence*. Hegel et le bruit qui se faisait autour de la nouvelle école philosophique fournirent une ample matière à la conversation nouvelle. Des coteries se formèrent ; tout fauteuil devint une succursale de la chaire académique ; on ne put faire un pas sans entendre prononcer le mot d'*idées*, ce qui dispensait quelquefois d'en avoir. Les entretiens prirent un tour abstrait et profond, si profond que les maux de tête commencèrent, et que les dames, discrètement, se mirent à bâiller. « L'hom- « me ne vit pas uniquement de pain, » a dit un Sage immortel. On peut répondre que l'homme ne vit pas uniquement d'idées, surtout d'idées creuses. Les raisonneurs finirent par regarder autour d'eux, et virent que des dames étaient là. Ils quittèrent leurs doctes fauteuils et s'approchèrent. Ils oublièrent un peu l'être et le non-être, et cherchèrent dans leur métaphysique un sujet qui, en prêtant à la logique, pût prêter aussi au sentiment. Par reconnaissance, ces dames se chargèrent du soin de fournir de l'eau bouillante, et c'est ainsi que naquirent ces fameux thés esthé-

tiques dont voici le croquis tracé par Heine : « Assis autour d'une table à thé, ils parlaient « beaucoup d'amour. Les hommes faisaient de « l'esthétique ; les dames faisaient du senti- « ment. — « L'amour doit être platonique, » « dit le maigre conseiller. Madame la conseillère « sourit ironiquement, et cependant elle soupire « tout bas : Hélas ! — Le chanoine ouvre sa large « bouche : « L'amour ne doit pas être sensuel, au- « trement il nuit à la santé. » La jeune demoiselle « le regarde et murmure : « Pourquoi donc ? » La « comtesse dit d'un air dolent : « L'amour est « une passion, » et présente poliment une tasse à « M. le baron. » Le sarcasme est mérité, et montre la nuance de grossièreté qui accompagne à Berlin toute prétention au raffinement. Évidemment l'amour devait faire sotte figure, ainsi déguisé en professeur de Sorbonne, et l'on imagine de quel sourire lès femmes le saluèrent, quand, reprenant tout à coup avec Heine son visage naturel, il leur parla ainsi : « Crois-moi, laisse Ber- « lin et ses sables ; dis adieu à ses thés fades, « prends un congé définitif de ses habitants éclai- « rés, esprits perfectionnés et superhabiles qui, « grâce à la supériorité de leur raison hégélienne, « se connaissent depuis longtemps à fond, et sa-

« vent notamment à quoi s'en tenir sur Dieu, sur « l'univers et autres matières savantes. — Laisse « tout cela, crois-moi, et fuyons ensemble vers « le pays du soleil, vers ces espaces traversés « de parfums d'ambre où les pèlerins en robes « blanches s'acheminent d'un pas recueilli vers « le fleuve saint. Viens, viens vers la rive heu- « reuse où l'air agité par le souffle du palmier « répand une fraîcheur éternelle, où l'onde scin- « tille dans un silence béni, où de gigantesques « lotus élèvent leur calice vers l'azur sombre qui « sert de voûte au temple du Dieu Indra. — « Viens ; là, je veux me prosterner, et, les mains « tendues vers toi comme un croyant vers une « divinité, baiser tes pieds et murmurer : « Vous « êtes la plus belle des femmes, madame. »

Ce ton parut hardi, et les Allemands qui, par nature, n'entendent point la plaisanterie, ne surent tout d'abord s'il fallait se fâcher ou rire. Bien des gens eurent envie de rire; mais d'autres, plus timorés, frémissaient d'indignation. Il y avait entre autres un poëme où l'auteur, rêvant qu'il était le bon Dieu, se montrait bon prince envers les Berlinois, et les noyait dans les ivresses d'un festin pantagruélique. D'autres fantaisies effarouchèrent encore davantage, notamment ses

plaisanteries sur l'amour, sujet fort solennel et sur lequel les Allemands ne badinent point. Heine haïssait et méprisait la sensiblerie creuse, et, fort de sa témérité juvénile, il avouait lestement son culte pour la beauté visible; il ajoutait que, pourvu d'âme lui-même au delà du nécessaire, il en possédait assez pour deux et ne saurait que faire du superflu. Ce blasphème offensa les laides, tribu fort nombreuse, souleva l'indignation des poétereaux, alors fort multipliés qui se chargeaient d'affadir le goût du public, alarma les maris qui, subitement arrachés à leur sécurité conjugale, entrevirent la dure nécessité de se montrer attentifs et de modérer leurs ronflements nocturnes. Quoi qu'il en fût, on s'arrachait ce dangereux et charmant *Livre des chants;* trois éditions s'enlevèrent en moins de six mois, et l'Allemagne entière répétait les vers de Heine.

VIII

Ils révélaient un poëte de premier ordre, un artiste aussi puissant qu'original; la passion y

prenait un corps, un corps palpable, frémissant, palpitant au delà de tout ce qu'on a jamais vu. A mon sens, la source première et profonde de ce talent et de ce style, c'est la sensation intense, énorme, disproportionnée, accablante et destructive pour l'âme qui l'éprouve et la porte, voisine de la folie, trop délicieuse ou trop horrible pour que des nerfs d'homme puissent la soutenir longtemps : l'extase de l'*Intermezzo*, les visions du *Romancero*, l'ironie forcenée et saccadée des *Reisebilder*, le style « tatoué, » dévergondé de la prose, le décousu de la conduite, les excès de plaisirs, les vengeances de sauvage, à la fin, la maladie définitive et le *Livre de Lazare*. Bornons-nous, pour le présent, à l'ouvrage par lequel il débute et dans lequel il est déjà presque tout entier. La passion la plus effrénée y côtoie les élégances les plus exquises; les contrastes les plus violents s'y accouplent et s'y heurtent; le style, parfois simple comme une chanson de nourrice, y devient parfois étrange jusqu'à paraître insensé. Dans la *Mer du Nord*, l'intensité, la netteté, l'éclat des images rappellent les hallucinations de l'Apocalypse ; dans l'*Intermezzo*, les inventions de la fantaisie la plus débridée atteignent le plus magnifique lyrisme, révèlent les innombrables

subtilités de la poésie persane, empruntent le langage des mystiques italiens du moyen âge, arrivent à ce degré d'égarement où les symboles, les révélations, les singularités maladives, les disparates, les *concetti* roulent ensemble, éblouissants et transfigurés. N'oublions pas les audaces de page, les témérités d'étudiant allemand, les voluptueux rêves de fumeur d'opium, les ballades de conquistador espagnol. Notez encore des brutalités de satrape, des effusions de tendresses irréfléchies et de haines insensées qui débordent, à tout moment, à travers des caprices de femme affolée et nerveuse, et des dédains de grand seigneur. Au-dessus de tout, le vrai génie allemand, c'est-à-dire l'intuition métaphysique, le sentiment spontané et continu des choses universelles, les coups d'œil pénétrants jetés, en passant, sur la nature et sur la vie, mais tout cela dans un esprit de poëte, c'est-à-dire vivifié, incorporé, figuré par des formes précises, en sorte que sous sa main, les vagues fumées que les philosophes de profession évaporent en système, se changent en un olympe de dieux.

Tout cela s'explique par un seul mot : il est doublement artiste par le talent et par l'esprit, par l'intensité de l'émotion et par la lucidité de la

vision, artiste à la façon de Shakspeare et à celle de Raphaël. Je dis Raphaël comme je dirais le Pérugin, ou tout autre. Car il se fait, tour à tour, le représentant de chaque époque, comme de chaque école ; et selon le siècle auquel il se transporte ou la situation qu'il dépeint, on croit retrouver en lui Rembrandt ou Paul Véronèse, Lucas Kranach ou Holbein. Par la métamorphose la plus merveilleuse et la plus rare, toute idée et tout événement se transforment aussitôt dans son imagination en un tableau, tout se colore, se précise et se complète jusqu'à prendre un relief palpable, s'entoure de figures visibles que chacun peut apprécier ou connaître. Voici un de ces motifs usés et ordinaires ; il en tire un véritable tableau flamand, quelque délicieux Van de Welde :
« Sur le sommet de la vieille Bastide, le dos « tourné contre un tilleul, je m'arrête pour re« garder la contrée revêtue des opulences de mai. « — Dans le fossé d'enceinte, derrière le mur, « coule paisiblement une eau bleuâtre ; un jeune « homme, debout dans une barque, siffle et tend « l'hameçon. Par delà la rivière, et comme dans « une miniature animée, apparaissent des mai« sons coquettes, de riants jardinets ; puis sur « des prés, des bois, de mouvantes silhouettes

« d'homme et de bétail. — Plus près et dans un « joyeux pêle-mêle, des servantes affairées étendent du linge sur l'herbe. Active dans un flot « de lumière, la roue du moulin se saupoudre « d'une poussière diamantée, et l'on entend un « susurrement lointain. Plus haut, contre la « sombre muraille, une guérite s'adosse au vieux « donjon, et la sentinelle, en uniforme rouge, « va et vient au soleil. — L'homme va et vient, « tout guilleret, maniant la crosse de son fusil, « d'où jaillissent des éclairs. Puis, se croyant « seul, il essaye la manœuvre, porte l'arme, — « ah ! s'il pouvait faire feu et m'atteindre ! » — L'émotion moderne, le cruel et douloureux retour sur soi fait ressortir, par un contraste violent, la douceur tranquille du bien-être rustique. Une autre peinture me semble encore supérieure ; on dirait un Metzu éclairé par un Rembrandt. « Un « mauvais temps : il pleut, il vente, il neige ; « seul au logis, je rêve les yeux attachés sur les « ténèbres du dehors et les obscurités de la rue. « — Là-bas, cependant, une faible lumière s'avance avec lenteur ; une vieille maman, munie « d'une lanterne, traverse le pavé humide. — « Elle va, je crois, acheter des œufs, de la farine « et du beurre, le tout pour faire plaisir à sa

« grande fillette qui a envie de manger un gâ-
« teau. — Celle-ci est demeurée au logis, pares-
« seusement plongée dans le fauteuil. Le regard
« attaché sur la mèche flamboyante, elle cligne
« de l'œil, et les ondes soyeuses de ses cheveux
« déroulés répandent des lueurs dorées sur ses
« traits suaves. » Impossible de faire plus avec moins. Parcourez tout au long la merveilleuse galerie qui s'ouvre devant vous et vous verrez un Titien auprès d'un Holbein, une courtisane du Giorgione étalant ses épaules opulentes auprès du front baissé d'une Vierge d'Albert Durer; ailleurs, une suite d'images capricieusement folles, ou voluptueusement tendres, des scènes comme les peignent Watteau ou l'Albane, un groupe de nymphes renversées sur l'herbe, des ondines qui s'ébattent au clair de lune, couronnées de roseaux, et viennent folâtrer autour d'un chevalier endormi. Plus loin encore, de mignonnes aquarelles: un rendez-vous dans le jardin d'un alcade, des chatoiements de satin sous les arbres, des groupes bariolés de masques derrière les vitres illuminées d'un palais, ou bien de splendides tapisseries de la Renaissance et des images maigres, souffreteuses, comme le moyen âge en étale dans l'obscurité caverneuse des vieilles églises. C'est

un Panthéon universel de toutes les formes idéales, où le délire de je ne sais quelle orgie mythologique assemble tous les dieux, toutes les fantaisies et tous les âges, fait vaciller les torches aux mains des faunes avinés, allume le regard des satyres lubriques, tandis que tout près de là une lugubre procession, un roide défilé de personnages vêtus de bure gravissent, un cierge à la main, le chemin escarpé qui mène à la chapelle ou au sabbat.

Non-seulement il habite à volonté toute époque, mais il y remonte sans effort. Pour de si grands effets, il lui suffit de quelques mots simples, exempts d'emphase, à la portée de chacun : un jeune homme malade d'amour pour sa fiancée morte, la mère qui recommande Marie à son fils, la psalmodie monotone des chantres, enfin la guérison par la mort, la résignation par la foi; tout le moyen âge est là, visible en quelques mots, et c'est le sujet du pèlerinage à Kevlaar.

Remarquez qu'à l'opposé de Schiller, il ne cherche point à émouvoir par la beauté des événements ni par l'éloquence des termes, mais par la seule vérité des détails et par l'intensité même de la sensation. Une sensation pareille mérite d'être notée partout où on la rencontre, fût-ce dans

l'âme d'un malfaiteur. « Ils s'aimaient tous deux « tendrement ; elle était voleuse et lui filou. Lors« qu'il commettait quelque coup de main, elle se « jetait sur le lit et riait. — Le jour se passait en « joies et en bombances, la nuit, elle reposait sur « sa poitrine. Lorsqu'on le mena en prison, elle « se mit à la fenêtre et riait. — Il lui écrivit : « Oh ! reviens à moi, je soupire après ta présence, « je t'appelle du fond du cœur, et je languis. » « Lorsqu'elle reçut la lettre, elle secoua la tête et « riait. — Vers six heures du matin il fut pendu ; « à sept heures on le jetait dans la fosse ; mais « elle, une heure après, buvait du vin rouge, et « riait. » La scène peut paraître risquée. Songeons qu'un artiste ne recouvre pas nécessairement un moraliste et pardonnons-lui de n'être pas très-scrupuleux sur le choix de ses personnages féminins. A part la naïve et sotte beauté de l'*Intermezzo*, Heine choisit presque tous les siens dans cette condition équivoque qui peuple les bals publics et les ateliers. On sait quel prix il affecte d'attacher à l'innocence ; un Oriental ne ferait pas autrement. Il ne s'inquiète pas de l'âme, et, l'âme absente, il reste de beaux modèles, un assortiment convenable de beaux visages et de beaux bras. A son dire, il n'en fallait pas davan-

tage à un artiste, à un poëte capable d'anoblir tout ce qu'il touche, et qui transformerait au besoin une marchande d'oranges en une Hébé. Avec de tels principes une femme est suffisamment vertueuse quand elle a les lèvres vermeilles, et assez grande dame quand son cou blanc pare les diamants qu'on lui a donnés. Bref il fait profession d'aimer par les yeux avant d'aimer par le cœur ; et bien insensé, à son dire, est celui qui chez une femme regarde au delà de l'enveloppe. « Le monde est stupide, le monde est aveugle ; « il devient tous les jours plus absurde ; il dit de « toi, ma belle petite, que tu n'as pas un bon ca- « ractère. — Le monde est stupide, le monde est « aveugle, et il te méconnaîtra toujours : il ne sait « pas combien je tressaille sous tes étreintes, et « combien tes baisers brûlent. »

IX

C'est la morale d'un Oriental, plutôt que celle d'un Européen, et Heine ici ressemble à ces voluptueux souverains asiatiques qui vivent ac-

croupis sur des étoffes splendides, et, dans l'ivresse de leur rêve magnifique, n'aperçoivent autour d'eux que des visages d'esclaves. Par maint endroit, il est bien de leur race, et, ce qui est plus risqué, il l'avoue. Dans une capricieuse boutade, il se déclare Persan, et décline orgueilleusement toute parenté avec les poëtes de l'Allemagne. « Tout bien considéré, » dit-il, « je ne suis point « Allemand, et même, je m'empresse de dire « que, si je l'étais, je n'en tirerais point vanité. « En somme, ce sont des Barbares, et il n'y a « que trois peuples civilisés au monde, les Fran- « çais, les Chinois et les Persans. Je suis fier « d'être Persan. Quant à l'origine de mes poésies « allemandes, c'est toute une histoire. Je ne sais « quel pédant ratatiné, conversant un jour avec « la belle Gulnare, lui fit croire que l'allemand « ressemblait à sa langue maternelle. L'aimable « fille, désirant étendre ses connaissances, n'eut « rien de plus pressé que de se mettre à l'étude « de cette langue; en guise de thèmes, elle se « sert de mes poésies que j'ai trouvé moyen d'in- « troduire dans son harem, et s'occupe, à cette « heure, à les transcrire dans le limpide idiome « rosé de sa suave langue de Bulbul! Ah! com- « bien je soupire vers Ispahan! Et dire qu'il

« me faut végéter à l'étranger, éloigné de ces « jardins de roses et de ces resplendissants mina- « rets ! Horrible destinée, on peut m'en croire, « que celle qui oblige un poëte persan à plier « ses vers au rhythme saccadé et rauque de votre « infernal idiome prussien, qui le condamne à « subir les cahots de vos diligences, à croupir « parmi vos brouillards infects, sans compter « l'aspect impatientant de vos sottes figures « moisies dans la fumée de tabac, vos pandectes « romains, votre amphigouri philosophique et « autres fadaises de deux liards. O Firdusi ! Is- « chami ! Saadi ! combien misérable est votre « frère ! et combien je soupire après vous, Roses « de Shiras ! Ce n'est pas que je veuille déprécier « l'Allemagne, qui a aussi ses grands poëtes, « par exemple : Muchler, Clauren, Gubitz, Mi- « chel Beer, Auffenberg, Théodor Hell, Laun, « Houwald, Rückert, Immermann, Uhland, « Gœthe. »

Encore une boutade, un accès de nerfs, une flèche lancée contre le Jupiter weimarien ; l'on est quelque peu surpris de le voir paraître en compagnie aussi mélangée, mais l'on excuse cette malice quand on songe que de ces deux hommes, le premier était un véritable Oriental transplanté

en Allemagne, et l'autre un Allemand proclamé dieu et Grec par ses compatriotes. Il l'était, je le veux bien, mais en Allemagne et pour des Allemands. On ne peut se le dissimuler; le dieu tant encensé se ressentait parfois de son origine docte et bourgeoise, et c'est probablement à l'une de ces heures qu'il écrivait ses *Élégies romaines*, ouvrage daté de Rome, et qui, parmi des beautés sans nombre, renferme des balourdises fort propres à exciter le rire mordant de Heine. Les tons y sont mêlés, Heine y devait voir une frise antique où le bas d'une redingote de Philistin figurait parmi des jambes de héros nus, des draperies de triclinium employées à recouvrir le bord d'un meuble moins noble de forme, et dont on ne trouve point vestige dans les anciennes sculptures. Voilà ce qu'on éprouve en lisant les indécences froides des *Élégies romaines*, et tant d'autres pièces trop vantées, où la perfection incomparable du rhythme poétique ne parvient pas toujours à déguiser la pauvreté du fond et la mesquinerie bourgeoise de la pensée. A tout prendre, le grand homme manquait parfois de grandeur : son impassibilité tant vantée mériterait bien souvent un autre nom ; ce calme apparent déguise la froideur d'une âme incomplète, et le

divin équilibre dont il est admis de parler aussitôt que l'on nomme Gœthe, pourrait bien n'être qu'un prétexte commode pour l'admirer sur parole et se dispenser de tout examen à son égard.

Chez Heine, au contraire, comme chaque mot respire et palpite! L'âme ardente lance ses éclairs à travers le tumulte des sens émus, et sous les sauvages tressaillements de la chair, parmi les violentes explosions du sarcasme, on sent courir un flot rénovateur, éclater les forces généreuses. Il se livre tout entier; si sec que soit le sujet, il l'anime, il en fait un chant et une ode. Quoi de plus froid qu'une philosophie? Quoi de plus roide parmi les philosophies que les abstractions hérissées et méthodiquement divisées de Hegel? Et cependant entre les mains de son disciple, dans le livre *de l'Allemagne*, ces abstractions vivent, la poésie surabonde et couvre le système; on s'attendait à voir un fagot épineux de distinctions scolastiques; le fagot a pris racine, la sève y monte, c'est un buisson épanoui d'aubépine en fleurs.

C'est bien pourquoi il touche et émeut. Devant cette fougue intarissable et ces éclats de passion indomptée, l'auteur d'*Hermann et Dorothée*

semble apprêté et froid; on sent qu'il calcule un peu trop ses effets, qu'il veut trop faire une œuvre supérieure et morale, qu'il applique une théorie et une esthétique, qu'à force de se tenir sur son olympe, il laisse échapper une portion de la sympathie du lecteur. Loin d'attirer, son inébranlable sérénité, parfois, impatiente et fatigue; on admire sans tressaillement ni chaleur les proportions compassées et les belles lignes régulières qu'il se plaît à étaler devant nous. Bref, le sentiment d'harmonie sereine avec lequel il ordonne ses beaux personnages pacifiques, finit par lasser; malgré soi, on se prend à leur souhaiter une expression plus humaine, et surtout quelque chose de cette délicatesse subtile qui trahit les mouvements d'une âme et en fait deviner la véhémence. Celle de Heine, quoi qu'on ait dit, ou qu'il dise lui-même, est de la plus noble espèce. La violence même de son amertume montre la hauteur de ses désirs. Il faut avoir monté sur les sommets pour s'être brisé d'une telle chute. Il ne faut pas l'en croire, quand il affecte des dehors de Méphistophélès, quand il déborde en railleries sur la vertu et sur l'amour. Cet esprit, que l'on se plaît à représenter comme dépravé, a des délicatesses de sentiment inconnues aux poëtes ré-

putés vertueux, et je doute que Schiller lui-même ait jamais écrit des vers aussi profondément émus que les dix lignes que voici : « Tu ressembles à « une fleur, tant tu es gracieuse, et belle, et pure ; « je te regarde en silence, et tandis que je te re- « garde, un indicible sentiment de tristesse me « pénètre, j'éprouve quelque chose comme si je « devais étendre les mains sur toi, et te bénir, « priant le ciel de te conserver aussi gracieuse, « aussi pure, aussi belle. »

On reconnaît à cet accent l'homme qui, pour rassurer sa mère âgée et infirme, et tandis qu'il criait de douleur, inventait des lettres gaies ; ou bien encore celui qui, voisin de l'agonie, suppliait les anges de « veiller sur la femme qu'il avait « aimée à l'égal d'un enfant, et que sa mort « allait laisser tout ensemble orpheline et « veuve. » J'appuie à dessein sur ces traits d'une délicatesse presque virginale, et dont, ce me semble, on ne tient pas assez compte chez Heine. Où trouver, par exemple, un sentiment analogue à celui qui se révèle à travers le petit poëme intitulé *l'Évocation ?* Dans le silence du cloître, à l'heure des tentations mauvaises, un pauvre bénédictin, assailli par les suggestions du démon, évoque la plus belle des femmes mortes. La morte,

docile à la formule magique, arrive, enveloppée de voiles blancs. Elle attend, laisse tomber son linceul : douloureux spectacle ! Le moine, devant ces beautés glacées, demeure immobile. Une immense pitié gonfle son cœur, ils soupirent l'un et l'autre, et se taisent.

Un autre poëme, peut-être plus touchant encore, et surtout plus propre à faire ressortir son admirable finesse nerveuse, retrace un de ces épisodes qui, le plus souvent, passent inaperçus de la foule, l'histoire la plus douloureuse et la plus amère, celle de deux créatures trop supérieures pour ne point se deviner, et qui, par là même, s'évitent et se craignent. Le voici, cet étrange poëme, simple comme une chanson de mai, inquiétant comme un mauvais rêve.

« La musique retentit sous les tilleuls, c'est là « que dansent les garçons et les filles du village ; « il y a aussi là deux personnages que nul ne « connaît ; ils sont sveltes et élégants.

« Leur danse a des balancements étranges ; ils « se regardent en riant, ils secouent la tête ; la « belle femme murmure à l'oreille de son cava- « lier :

« — Mon beau sire, à votre chapeau vert pen- « dille certain lis qui ne croît qu'au fond de

« l'Océan. Vous ne descendez pas, à coup sûr, de « la côte d'Adam.

« Vous êtes un ondin, un fils de la mer ; vous « venez pour séduire les petites villageoises. Je « vous ai reconnu du premier coup d'œil à vos « dents d'arêtes de poisson.

« Ils se livrent tous deux de nouveau aux ba- « lancements étranges de leur danse ; ils se « regardent en riant, ils secouent la tête ; le ca- « valier murmure à l'oreille de sa danseuse :

« — Ma belle demoiselle, dites-moi un peu « pourquoi votre main est aussi froide que de la « glace ? Dites-moi un peu pourquoi l'ourlet de « votre robe est trempé d'eau ? Je vous ai reconnue « et du premier coup d'œil à vos révérences mo- « queuses. A coup sûr, tu n'es point une fille « d'Ève, tu es un enfant des eaux, ma petite cou- « sine l'ondine. »

« Les violons se taisent, la danse est finie, le « beau couple se sépare fort civilement. » . .

. . . .

Ils ne tiennent pas à se revoir.

X

J'ai montré quel abîme sépare les deux plus grands poëtes modernes. Ils se rejoignent par deux points, l'ardent amour de la beauté plastique, et le mépris des doctrines qui prêchent la mortification des sens. On sait comment Gœthe, dans la *Fiancée de Corinthe*, s'y prend pour combattre le christianisme, et relever l'hellénisme. Chez lui, point de discussion blessante, point de traits satiriques, un simple récit antique, une histoire pour ainsi dire toute nue, châque strophe formant un groupe ciselé de main de maître, et qui rassemble toutes les perfections de l'art grec. Heine plaide la même thèse dans le magnifique morceau des *Dieux en exil*, et ses déesses, pour être sœurs bâtardes des déesses de Gœthe, ne leur cèdent nullement en beauté. Un morceau moins connu, peut-être, fait encore mieux ressortir la nuance particulière de raillerie qui sépare le romantique du classique. Ce sont les mésaventures littéraires de M. Henri Kitzler, ba-

chelier ès lettres à Gœttingue. Le brave garçon, docte comme on l'est en Allemagne, et consciencieux comme on le devient à fréquenter chaque soir la même brasserie, vient de terminer un grand ouvrage, fruit du labeur le plus pénible et des plus minutieuses recherches. Le livre s'appelle : *Les Magnificences du Christianisme.* Il y travaille depuis plusieurs années, si bien que, sauf la gravité du sujet, il pourrait dire avec Musset : « Ce livre est toute ma jeunesse. » Le fait est que le malheureux auteur des « *Magnificences du Christianisme* » a sué sang et eau pour compiler son livre, et qu'un pareil trait de courage méritait bien sa récompense. Hélas! sur quoi compter en ce monde? Le brave Kitzler, consciencieux et loyal comme un vrai savant, a la manie de l'exactitude, la passion de ne rien avouer sans preuves solides et sans contre-épreuves rigoureuses. C'est pourquoi, « après avoir épuisé toutes les preuves en faveur de sa thèse, il se croit obligé de développer également toutes les objections que pourrait faire valoir son adversaire. Il recherche alors les arguments les plus subtils sous un point de vue opposé, et, comme ceux-ci prennent à son insu racine dans son esprit, il advient que, son ouvrage achevé, ses idées se

sont modifiées, et, chose remarquable, à tel point qu'elles forment un ensemble de convictions diamétralement opposées à ses convictions antérieures... » Vous devinez la désolation du malheureux auteur, victime de son érudition et de sa bonne foi. « J'ai, » dit-il en gémissant, « fait des « extraits des Pères de l'Église à en remplir vingt « paniers. J'ai passé des nuits entières accoudé « sur une table à lire les Actes des Apôtres, pen« dant que dans la chambre voisine on buvait du « punch et qu'on chantait le *Gaudeamus igitur*. « J'ai payé à la librairie *Van der Hoeck*, au prix « de trente-huit écus durement gagnés, des bro« chures théologiques, dont j'avais besoin pour « mon ouvrage, quand, avec cet argent, j'aurais « pu acheter une belle pipe d'écume de mer. J'ai « travaillé péniblement pendant des années, des « années précieuses, et tout cela pour me rendre « ridicule, et baisser les yeux comme un menteur « pris sur le fait, lorsque Madame la conseillère « aulique me demandera : « Où en est donc votre « *Magnificence du Christianisme?* » — En vérité, cela est navrant, et le pauvre homme fait peine. Mais le pire, c'est qu'en faisant plus ample connaissance avec les apôtres, il a aussi fait connaissance avec les images divines et charmantes que

ceux-ci voulaient effacer. Pour être théologien on n'en est pas moins homme, et même galant homme; le manque d'urbanité qui distingue les apôtres ébranle singulièrement la solidité de sa foi. En conscience, il ne peut approuver des hommes qui ont détrôné Diane et déclarent la guerre à Vénus. Que faire cependant? Mentir, publier son livre quand même? Jamais! mille fois plutôt le brûler, « l'offrir en holocauste aux divi-
« nités charmantes qu'il a pu méconnaître. O
« vous, statues de la beauté! statues brisées, et
« vous, mânes des dieux morts, ombres bien-
« aimées qui peuplez le ciel de poésie, c'est vous
« que j'invoque! Acceptez cette offrande expia-
« toire, c'est à vous que je sacrifie ce livre. » Sur quoi Henri Kitzler jette au feu son manuscrit, et de la *Magnificence du Christianisme* il ne reste bientôt plus qu'un tas de cendres.

Ce passage montre suffisamment en quoi Heine est païen, et pourquoi il est païen. Préférer la beauté à la laideur, le plaisir à la tristesse, l'agrément à l'ennui, voilà, en somme, à quoi se réduit son impiété. On veut absolument voir en lui un blasphémateur; on oublie que, seul entre tous les poëtes, il a parfaitement compris la divine figure du Christ, que seul il lui a rendu sa noblesse na-

tive, que seul il a réussi à la peindre sans sensiblerie ni fadeur. On oublie également que l'époque à laquelle il écrivait n'avait point de sympathie pour le christianisme, que les gens les plus modérés eux-mêmes ne voyaient dans l'antique édifice qu'une bâtisse prête à s'écrouler, une maison branlante, et dont les pierres pouvaient servir à une construction neuve. C'était du moins l'avis d'un Fichte, d'un Hegel; Gœthe lui-même ne pensa pas autrement, et l'on ne doit pas s'étonner si Heine, juif de naissance et naturellement hostile à tout principe de soumission, manqua parfois de respect envers un culte qu'il jugeait ennemi du bonheur humain et prêt à disparaître. Il ne faut donc pas le juger impie sur la foi de quelques tirades ironiques dispersées dans les *Reisebilder* ou ailleurs. Ces jeux d'esprit, *concetti* aujourd'hui passés de mode, avaient fini par lui sembler de mauvais goût autant qu'absurdes; il haussait les épaules en les relisant, et se proposait d'en retrancher la meilleure partie dans l'édition française qu'il préparait. « J'avais la rage destructive, » me disait-il un jour, « j'ai été impie comme j'ai « été républicain, par caprice et pour faire enra- « ger le prochain. » Il disait vrai. Au fond, il n'est ni athée, ni protestant, ni catholique, ni

même païen, mais à l'occasion il est tout cela, et par-dessus tout panthéiste, c'est-à-dire doué du puissant sentiment qui explique ces différents cultes, et les résume tous en un seul. Artistes et savants, philosophes et poëtes, tous, à son sens, tendent et aboutissent en Allemagne à cette doctrine, la seule qui lui paraisse d'accord avec les exigences du sentiment national; et cette conviction, chez lui, est si arrêtée, qu'il en retrouve les preuves jusque dans la tentative rétrograde des frères Schlegel[1].

1. « Dans le fait, nos premiers romantiques agirent par un « instinct panthéistique qu'eux-mêmes ne comprirent pas. Le « sentiment qu'ils crurent une tendresse renaissante pour le bon « temps du catholicisme, avait une origine plus profonde qu'ils « ne soupçonnaient. Leur respect, leur prédilection pour les « traditions du moyen âge, pour les croyances populaires, pour « la diablerie, la magie et la sorcellerie, tout cela ne fut qu'un « amour réveillé subitement, et à son insu, pour le panthéisme « des vieux Germains; et dans ces figures indignement bar- « bouillées et méchamment mutilées, ils n'aimaient vraiment « que la religion antichrétienne de leurs pères. J'ai dit com- « ment le christianisme avait absorbé les éléments de la vieille « religion germanique; comment, après une outrageante trans- « formation, ces éléments s'étaient conservés dans les croyances « populaires du moyen âge, de sorte que le vieux culte de la « nature fut considéré comme impure et méchante magie, que les « vieux dieux ne furent plus que de vilains diables, et les chastes « prêtresses d'infâmes sorcières... Nos romantiques voulurent « restaurer le moyen âge catholique, parce qu'ils sentaient qu'il « y avait là beaucoup de souvenirs sacrés de leurs premiers « ancêtres et de leur nationalité primitive conservés sous d'au- « tres formes. Ce furent ces reliques souillées et mutilées qui

En voulant expliquer les autres il s'explique lui-même, et fait comprendre comment il fut tour à tour croyant et païen, philosophe épicurien et disciple de Spinoza. Les visionnaires sont sujets aux erreurs; celui-ci confond parfois le ciel avec l'Olympe, et ne distingue pas toujours la divine mère du Christ de la divine mère de l'Amour. L'égale perfection de leur beauté seule le frappe; et reine dans le ciel ou déesse sur l'Olympe, elles ont l'une et l'autre le don de personnifier à ses yeux la grâce divine. Selon lui, qui adore l'une est bien près d'adorer l'autre, et lui-même le prouve quand, agenouillé devant la Vénus de Milo, il l'invoque du nom touchant de Notre-Dame-de-Beauté, ou bien quand, prosterné devant la pure image de Marie, il salue en elle la « Vénus immaculée du Ciel catholique. » Cette confusion est, chez lui, moins affectée qu'on ne suppose. Il a vu, vu de ses yeux la déesse antique, non pas celle qu'adore Gœthe, une statue ou un mythe, mais l'autre, éternellement vivante, éternellement jeune, celle que tous les âges, tour à

« éveillèrent dans leur âme une si vive sympathie, et ils détestèrent le protestantisme et le libéralisme qui s'efforçaient de « détruire les restes sacrés du germanisme avec tout l'ancien « passé catholique. » — H. Heine, *De l'Allemagne*, t. I, p. 128.

tour, ont proclamée reine, et que lui-même, au moyen âge, se plaît à nous montrer retenant dans ses filets Tannhauser, le chevalier, le serviteur attitré de Notre-Dame. « Dame Vénus est une belle « femme, pleine de grâces et de charmes ; sa « voix est suave comme le parfum des fleurs. « Ainsi qu'un papillon qui voltige autour d'une « fleur pour en aspirer le doux parfum, mon âme « voltige autour de ses lèvres roses. Les boucles « de ses cheveux noirs et sauvages tombent sur « sa douce figure, et quand ses grands yeux me « regardent, ma respiration s'arrête. »

XI

Autant Heine et Gœthe diffèrent par leurs poésies, autant ils diffèrent par leur vie. A la façon dont Gœthe, tout jeune, gouverne la sienne, on devine un esprit éminemment calculateur, incapable d'imprudence, capable de maîtriser les événements, et de s'accommoder aux choses, destiné d'avance aux prospérités et aux faveurs.

J'ai montré comment Heine, plus passionné et

moins habile, réussit à gâter sa vie dès le début. La suite répond aux commencements. Le lendemain même de son triomphe, au milieu du succès le plus éclatant, il trouve moyen de soulever contre lui l'opinion publique, et, par ses imprudences et ses audaces, y tombe si bas, qu'un jour, désespéré, il s'écrie : « C'est demain Noël, ami, et « je veux, pour tes étrennes, te promettre de ne « point encore me brûler la cervelle. » Il avait alors vingt-deux ans, et venait de se faire protestant. Ses adversaires s'émurent et l'accusèrent de s'être converti par intérêt. Lui, les bravant, se réfugia dans l'audace et avoua, sans ambage, que s'il se faisait chrétien c'était afin de pouvoir occuper un poste convenable.

C'était défier l'opinion, et l'opinion se vengea en l'éclaboussant. A dater de là, sa vie ne fut plus qu'un long duel où il reçut et rendit incessamment coup sur coup, blessure sur blessure.

Pour s'étourdir, il allait au cabaret, s'enfonçait dans la plus vulgaire débauche. Par moments il reculait épouvanté devant la profondeur de son cynisme. « Impossible, » écrit-il, « de plonger « plus avant dans la *bestialité;* ou bien se« rait-ce simplement par ironie que je prends « ainsi plaisir à me vautrer à travers toutes les

« fanges? » Un instant le cauchemar qui pesait sur lui parut se dissiper. Il passa des examens de droit assez brillants, et fut reçu avocat. Presque au même moment la loi leva l'interdiction qui, jusque-là, avait pesé sur les juifs. On imagine les quolibets que ses ennemis firent pleuvoir sur lui. Il en mit en pièces cinq ou six pour l'exemple, publia les vices secrets des uns, les ridicules privés des autres, conta au public où tel auteur honoré pillait son texte, en quel lieu tel autre allait s'inspirer; bref, il entra dans des détails répugnants de toilette et d'alcôve, ne craignit point de mettre au pilori des hommes puissants et capables de vengeance. Le parti démocrate, qui depuis longtemps voulait se l'attacher, jugea le moment favorable pour lui faire des avances. Heine ne soupçonna pas le piége où l'on venait de l'entraîner. Bien mieux, il s'y enfonça avec conviction, de grand cœur. Il subissait, de bonne foi, le prestige des idées soi-disant libérales, et, opprimé lui-même, il n'hésitait pas à prendre le parti des opprimés.

Il comprit sa faute le jour où ses nouveaux alliés s'enhardirent à le traiter comme un égal. Certainement il voulait bien être démocrate, mais à condition de rester Heine, et de ne pas se com-

mettre avec les petites gens, par exemple, avec un Veitling, ancien tailleur, « un *drôle*, qui, sous prétexte qu'il compose des manuels humanitaires, l'aborde la casquette sur l'oreille, et se permet de s'asseoir sans en être prié. » Le duc de Saint-Simon ne dirait pas mieux. Il est aristocrate au fond, il l'est d'esprit, de façons, de nerfs; et l'on croit voir le geste de dégoût avec lequel Heine se détourne du pauvre hère qui se fait un mérite d'avoir pourri dans les prisons d'État de la Prusse, et n'a peut-être pas pris un bain le matin. Au fond, il fait du radicalisme comme il a fait de l'athéisme, moitié par caprice, moitié par mode, et, de son propre aveu, il renonce à l'un et à l'autre le jour où il les voit tomber dans le domaine public, sous les mains malpropres du premier venu. « Tant que de semblables doctrines étaient restées le privilége et « le secret d'une aristocratie de gens distingués « ou lettrés, et qu'elles se discutaient en un langage de coterie savante, que n'entendaient « pas les domestiques placés derrière nous pour « nous servir, pendant que nous blasphémions « dans nos petits soupers philosophiques; tant « qu'il en était ainsi, j'appartenais, moi aussi, à « ces frivoles esprits forts dont la plupart res-

« semblaient aux grands seigneurs libéraux qui, « avant la Révolution, cherchaient à désennuyer « leur monotone vie de cour par l'attrait des « nouvelles idées subversives. Mais quand je « m'aperçus que le populaire se prenait à discuter « les mêmes thèses dans ses symposions crapu- « leux où la chandelle et le quinquet remplaçaient « les bougies et les girandoles ; quand je vis « l'existence de Dieu niée par de sales savetiers « et des garçons tailleurs décousus; quand « l'athéisme commença à sentir le suif, l'eau-de- « vie et le tabac, — alors mes yeux se dessil- « lèrent, je compris par les nausées du dégoût « ce que je n'avais pu comprendre par la raison, « et je fis mes adieux à l'athéisme. »

Que dire, après de pareils aveux, et comment oser lui demander des opinions fixes et des principes stables ? On l'a fait cependant, et cela, sans réfléchir que sa logique à lui, c'est de se montrer illogique, et que le trait fondamental d'un tel esprit, c'est la contradiction foncière et incessante. Il l'a fort bien senti, et, comme on l'a pu voir, il n'épargne pas ses railleries à ceux qui déplorent « ses inconséquences, » et qui d'un simple poëte, d'un artiste, veulent, comme le démocrate Bœrne, faire de lui un homme d'action, un pa-

triote convaincu. Malheureusement, ses défenses sont généralement trop hautaines pour l'absoudre. Il ne sait pas respecter chez autrui les fermes et persistantes opinions qui lui manquent à lui-même; loin de là, il n'y voit qu'un ridicule, et assomme impitoyablement tous ceux qui gardent obstinément le même vieil habit.

XII

On voit d'avance où cela le mène, et quelles irréconciliables inimitiés il s'attire. Il les aggravait encore par ses plaisanteries sur la morale, surtout par ses épigrammes contre certains écrivains qui ne lui pardonnèrent point de les avoir trouvés meilleurs pères de famille que poëtes. Ainsi environné d'ennemis, il ne pouvait plus guère rester en Prusse : il résolut de voyager. Il suivait en cela l'exemple de lord Byron, comme lui méconnu de ses compatriotes, et le seul homme avec lequel il se reconnût des analogies de sentiments et de caractère. Heine alla d'abord en Italie, ensuite en Angleterre, exilé volontaire

comme Childe-Harold, ne voyant les choses qu'à travers les fumées de son orgueil, et trouvant beau, par comparaison, tout pays qui n'était pas son pays. Par malheur, il n'avait pas l'argent ni le crédit d'un pair anglais, et la plupart des lettres qu'il écrivit alors le montrent aux prises avec les plus cruels embarras, dans une gêne perpétuelle, constamment obligé d'emprunter pour vivre. Les premières nouvelles de la révolution de Juillet l'atteignirent à Helgoland, l'une des îles de la Baltique. Il était encore dans la première effervescence de ses idées libérales, et il voulut être des premiers à en saluer le triomphe. Dès qu'un étranger se dispose à visiter Paris, les renseignements pleuvent sur lui. On lui apprit en route que le balcon du Palais-Royal servait tous les jours de théâtre aux scènes les plus attendrissantes, et aussi que les déesses modernes du plaisir, sous les traits des plus agréables modistes, allaient chaque soir s'ébattre parmi des bosquets de verdure artificielle où l'on n'entrait qu'en payant, où le plus souvent il fallait aussi tirer sa bourse pour sortir. Les représentations du Palais-Royal éveillèrent en lui l'ancien Heine, l'esprit satirique et moqueur des meilleurs jours, l'Aristophane capable de transpercer avec

une verve égale tous les ridicules, ceux qui s'habillent d'un habit bourgeois et ceux qui s'affublent d'une peau d'ours. Mais, d'autre part, il se montra tout à fait Allemand par l'éblouissement naïf qu'il éprouva en face d'une demi-douzaine de grisettes tournoyant au-dessous d'un lustre en fer-blanc et ricanant à la mode française. Pour son malheur, l'éblouissement dura, et dura si bien, que le poëte, durant de longues années, dut s'effacer derrière le journaliste contraint de réclamer des services ou d'en rendre, et obligé de gagner sa vie au jour le jour.

Qu'on vante tant qu'on voudra ces pages écloses au jour le jour, et sous la pression des embarras pécuniaires, je n'y puis voir que des articles payés à la ligne, des articles allemands, les pires de tous, quand ils sont destinés à des lecteurs français, et se donnent pour de l'histoire. Heureusement, cela ne dura point jusqu'au bout, et la fatalité, quelquefois clémente jusque dans sa sévérité, releva le poëte en terrassant l'homme. On sait le prix dont il paya quelques années d'insouciance, et Théophile Gautier, dans la plus belle étude qu'on ait jamais faite sur Heine, a raconté avant moi les détails de cette étrange résurrection. A vrai dire, j'aimerais à m'arrêter là où il prend

la parole, et j'hésite à ajouter quelques souvenirs personnels à ceux qu'il rappelle. Néanmoins, je veux essayer de dire ce que je sais, et puis encore communiquer sur Heine, sans toucher à des affections intimes, sans découvrir les plaies douloureuses et secrètes qui empoisonnaient sa vie, et peut-être l'abrégèrent.

On a vu de quelle façon je le connus et comment il m'accueillit. Il venait justement de congédier son secrétaire ; je me proposai à sa place, en qualité de lecteur ordinaire, et vantai également mon adresse dans l'art de tailler des crayons, seul genre de plume dont Heine se servît encore. Il voulut bien essayer de l'un et de l'autre, et alla jusqu'à me dicter parfois un bout de lettre ou me confier la rédaction d'une adresse destinée à sa mère ou à sa sœur. Dans l'intervalle, nous causions. Il me demandait quels livres je lisais, m'indiquait ceux que je devais lire, m'interrogeait avec bonté sur mes préférences littéraires et le motif qui avait pu les déterminer. J'arrivai un jour chez lui l'esprit rempli des *Confessions* de saint Augustin, que je lisais pour la première fois, et avec un enthousiasme juvénile qui ne pouvait manquer de le faire rire. Son air moqueur m'embarrassa, et je lui demandai s'il ne trouvait

point cela intéressant. « Charmant, certes, jus-
« qu'au moment où il se convertit, » me répondit-il de cette voix nette et vibrante que je n'oublierai jamais, et dont l'accent seul ressemblait à une raillerie.

Pourtant, il ne raillait pas toujours, et dans certains moments, il essayait de deviner l'avenir à travers le voile épais du présent. Surtout à l'époque où ses souffrances s'aggravèrent, il me parla souvent d'une sorte d'élan subit, qui, tout à coup, l'obligeait à tendre les bras vers le ciel, et à crier grâce. Il l'éprouvait surtout pendant ces interminables insomnies nocturnes où le rêve des jouissances éteintes venait se confondre au poignant souvenir des injustices souffertes et des insultes reçues, état affreux où le délire lui montrait tour à tour des images douces et des visages menaçants, lui arrachait tantôt des soupirs et tantôt des cris. Souvent, il se revoyait enfant, dans la maison paternelle, recommençait la vie à nouveaux frais, et souriait aux chères figures qui l'y avaient tendrement accueilli. Un jour, j'entrai comme il sortait d'un assoupissement assez long. Il me raconta qu'il avait rêvé de son père : « On
« le coiffait ; je l'apercevais comme à travers un
« nuage de poudre. Cependant moi, tout joyeux

« de le revoir, je voulus me précipiter vers lui. « Mais, chose bizarre, à mesure que je me rap- « prochais, les objets se brouillaient et prenaient « une autre forme. Ainsi, quand je voulus em- « brasser les mains de mon père, je reculai, saisi « d'un froid mortel : les doigts étaient des bran- « chages desséchés, mon père, lui-même, un « arbre dépouillé, et que l'hiver avait recouvert « de givre..... »

On le voit, le poëte demeurait poëte jusque dans ses rêves, ou plutôt, son génie, toujours maître de la forme, lui assujettissait jusqu'aux imaginations qu'enfantait son délire. Le cauchemar devenait un poëme.

Un jour, il fit un autre rêve plus singulier encore, et sur lequel je veux m'arrêter. Il se savait mort, étendu immobile au fond d'un mausolée superbe, et qui dépassait en hauteur et en magnificence toutes les autres tombes. Le marbre le plus précieux et les plus rares sculptures en faisaient un monument unique, et d'admirables bas-reliefs y représentaient tour à tour des scènes imposantes et des scènes grotesques, des personnages divins et des personnages risibles. Mais ce qui ajoutait à l'étrangeté du tableau, c'était une plante de couleur sombre qui s'élevait au pied du

sarcophage, et semblait vouloir y prendre racine. Une fleur unique surmontait sa tige aux feuilles déchiquetées en forme de lance, et, dans son calice blême, on reconnaissait distinctement les instruments de torture qui ont servi à la Passion de Notre-Seigneur. Soudain, la fleur s'anime et prend un visage humain. Un visage doux et triste se penche avec une expression compatissante vers l'homme mort, et celui-ci ne tarde pas à y retrouver des traits connus. Magie des rêves! La patrie lointaine est là devant lui, non plus une patrie vindicative, qui, dans un jour de ressentiment aveugle, va jusqu'à déchirer tant de pages d'immortelle poésie, proscrire le nom de leur auteur, l'obliger à demander à l'étranger le pain qu'elle lui refuse, mais une autre Allemagne douce au poëte, souriante à l'homme, qui, jeune, a subi ses enchantements et reçu ses promesses. Il l'avait aimée une première fois sous la robe blanche d'une enfant. Après Véronique, dans les solitudes du Harz, au fond d'une pauvre cabane, il l'aima sous les traits roses de la fille d'un mineur. Il l'aima encore châtelaine sur les bords du Rhin, une Loreley légendaire, assistant fièrement du haut de son rocher à la perte des victimes qu'y attire son chant magique. Une dernière fois, au-

jourd'hui, elle se montrait à lui sous un visage de fleur. Triste fleur, sans doute, fleur de douleur, mais fleur encore malgré son deuil et ses emblèmes funèbres. Heine lui devait un sourire, et il ne sut pas le lui refuser.

FRÉDÉRIC HEBBEL

I

NAISSANCE DU RÉALISME EN ALLEMAGNE.

La littérature, comme la société allemande, traverse en ce moment une crise grave. Les classes inférieures, jadis nulles, commencent à compter, les classes supérieures à perdre de leur prestige. De là des luttes sourdes, un débordement d'efforts contraires. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le mouvement produit par les découvertes et par les expériences modernes, ce sont les œuvres empreintes du double sceau de leur nationalité et de leur temps. Œuvres d'autant plus saisissantes qu'elles naissent d'un besoin de réhabilitation, et marquent le triomphe de l'intelligence sur la

routine. Ces tentatives ne s'accomplissent pas sans résistance, surtout en un pays où le parti de la médiocrité représente celui de l'ordre. Les littérateurs administratifs qui font la police en littérature se montrèrent particulièrement acharnés contre le poëte Hebbel. Suivant la règle, on l'appela *homme sans cœur*, parce qu'il osa critiquer ses devanciers, et *charlatan* parce qu'il avait du génie. Il eut le tort de ne pas mépriser ces injures. Mais il n'était pas pour rien homme du Nord, fils de paysan. Son caractère était acerbe comme les bises qui ravagent les côtes brumeuses de la Baltique. Les colères, dans ces naturels âpres, sont plus sauvages, les rancunes plus enfiellées. Au reste, fier, indifférent, rempli autant qu'on peut l'être du sentiment de soi-même, il fut longtemps pauvre et combattit toujours. Ses amis, surpris de la ténacité de ses adversaires, hésitaient à l'acclamer, et les acteurs eux-mêmes lui refusaient leur appui. En présence de ces désastres on le pressait de songer à lui-même, à son avenir. « Soumettez-vous à la nécessité, ne vous « obstinez pas à lutter contre l'opinion géné- « rale, » lui disait-on. Mais il ne voulut rien entendre. « Je puis rester chez moi, » répondait-il. Les fatigues de la lutte et celles du travail

l'usèrent avant l'âge. Il les expia, comme le poëte Heine, par une maladie de la moelle épinière, punition fréquente de ceux qui ont pensé, et vécu.

I

Il était né en 1813, sur la côte septentrionale du Danemark, et, comme Heine, il avait été disciple de Hegel. Malheureusement on s'en aperçoit au style qu'il emploie pour formuler son esthétique. « De même que l'univers, dit-il dans « l'une de ses préfaces, représente la pensée réa- « lisée, de même l'art, image réduite de l'univers, « peut servir de manifestation visible à la philo- « sophie. Je m'explique : une philosophie qui re- « fuserait de composer avec l'art, cette concen- « tration de l'idée créatrice, une telle philosophie, « dis-je, n'a que faire de l'analyse, et peut, si « cela lui plaît, aller chercher ses preuves dans « les nuages. » Cette théorie exprimée en style si pesant, renferme une vérité simple et pratique. Hebbel veut dire qu'on peut mettre l'histoire et la philosophie en drames. Selon lui, il y a dans cha-

que grande époque une idée capitale. Le philosophe la fixe en formules sèches; le poëte la met en scène. Deux époques principales occupent le passé, l'une païenne, qu'ont représentée les tragiques grecs, l'autre chrétienne qu'a représentée Shakspeare. Il s'en prépare une troisième, c'est elle que le drame de Hebbel prétend manifester.

Dans la tragédie antique, on avait vu les premiers tâtonnements de l'idée déguisée sous la forme allégorique du destin; dans le drame de Shakspeare, l'homme affiné par le christianisme, échappant à la fatalité pour retomber au pouvoir des forces naturelles : le drame moderne, interprète des sentiments modernes, sera plus particulièrement appelé à dresser le procès-verbal de la pensée nouvelle et de ses découvertes. Chaque époque rend ce qu'elle peut rendre, et des poëtes chambellans ou bourgeois ne peuvent prêter à leurs personnages que des phrases de chambellans ou de bourgeois. Or, il est difficile d'être tragique quand on se présente sur la scène le chef poudré à blanc, en costume de chambellan ou de poëte officiel. Telle est la maladresse de Schiller quand il lui prend fantaisie de faire parler ou agir des amoureux de condition bourgeoise, de sim-

ples artisans [1]. De fait, le petit bourgeois ne comptait point, au dernier siècle, et dans Egmont

1. J'ai relu l'autre jour son drame intitulé : *l'Intrigue et l'Amour*. La scène se passe dans une petite principauté d'Allemagne, vers la fin du dernier siècle, entre des grands seigneurs traîtres de mélodrame et de petits bourgeois phraseurs. Impossible de parler un langage plus faux, d'inventer des situations et des personnages plus invraisemblables. On voit un souverain qui vend ses soldats aux Anglais, un ministre d'État assassin et faussaire. Comptez encore une mère faisant bon marché de la vertu de sa fille, un fils prêt à livrer son père parce que celui-ci veut le déshonorer. Je passe sous silence une sorte de Pompadour grand-ducale qui a la bouche pleine de phrases philanthropiques et se jette à la tête d'un malheureux qui aime ailleurs. Naturellement les bourreaux rugissent comme des forcenés, les victimes récitent des tirades inspirées par la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, ou copiées dans le *Contrat social*. Un seul exemple : Lady Milford veut décider la fille d'un musicien de petite ville, personne vertueuse mais peu lettrée, à renoncer en sa faveur à l'amour d'un jeune gentilhomme. Celle-ci refuse, et, sur l'offre généreuse d'entrer en condition, professe la morale en ces termes : « Je ne pourrais, Madame, acquérir les avantages « offerts qu'à condition de perdre mon innocence bourgeoise. « (*Avec poids.*) Car personne ne l'ignore, Madame, les palais qui « servent de demeure à certaines personnes servent également « de repaire au plus effréné libertinage. Qui, je vous le de- « mande, me supposerait assez d'héroïsme pour m'exposer de « gaîté de cœur au poison, et vous en supposerait assez à vous- « même pour vous croire capable de vous donner en ma personne « la souffrance d'un reproche permanent. Car le spectacle de « mon innocence ne manquerait pas de vous faire rougir. « Chaque sortie, chaque plaisir coupable amènerait la confusion « sur votre front. Croyez-m'en, vivons séparées par des mondes, « mettons des mers entre vous et moi. Aux heures d'accablement, « les serpents du remords pourraient venir s'abattre sur vous, « vous assaillir de mille tortures ; et alors, songez quelle souf- « france quand vous verriez sur le visage de votre suivante ce « calme dont l'innocence se plaît à récompenser ceux dont le « cœur est pur. » (*L'Intrigue et l'Amour*, acte IV, scène VII.)

comme dans Faust, Goëthe lui-même n'a pu décrire une fille du peuple qu'à condition de l'envelopper dans le nimbe poétique du moyen âge, ou de l'anoblir par l'amour d'un grand seigneur. Les laideurs poignantes de la médiocrité, les amertumes inséparables d'une condition basse étaient inconnues à Schiller comme à Goëthe. S'ils exprimaient des idées libérales, c'était sans retour sur eux-mêmes, et de façon à ne point contrarier les lois de l'étiquette. Un cordonnier démocrate, un républicain en gros souliers n'a point ses grandes entrées. Un grand d'Espagne a les siennes, et le marquis Posa peut, sans crainte de choquer, défendre les intérêts populaires. Bien mieux, son éloquent plaidoyer, calculé d'après la sonorité des salons monarchiques, n'est qu'une flatterie de plus à l'adresse d'une noblesse intelligente. Pareillement, les plus grandes dames du temps arrêtent volontiers leurs regards sur de petites bourgeoises touchantes comme Gretchen, idylliques comme Dorothée; mais elles se fussent récriées sur l'audace d'un auteur capable d'étaler devant elles les misères intimes d'un menuisier, de les faire assister aux criailleries d'un artisan menacé dans son honneur. Les temps ont changé, et, même en Allemagne, l'ancien corvéable,

éclairé et émancipé se trouve enfin majeur. Non-seulement il a prouvé qu'il savait réfléchir, mais encore il a montré que lui et ses pareils faisaient la nation ; depuis que les événements tendent à tout niveler, le seul drame vraiment digne de ce nom est celui qui s'adresse à l'intelligence des masses et se fait l'interprète des sentiments populaires.

II

Mais, si Hebbel a atteint ce grand but, ce n'est pas du premier coup, ni sans effort. N'oublions pas que, de son aveu même, le drame populaire n'est possible qu'à certaines époques. Un siècle assez mûr pour respecter l'intégrité des faits, assez avancé pour préférer les recherches positives aux feux follets de la métaphysique pourra seul produire une telle œuvre. Le nôtre, essentiellement tel, était loin d'être parvenu à sa maturité en 1840. On s'en aperçoit de reste au ton déclamatoire qui caractérise *Judith*, le premier des drames de Hebbel. Ce drame, né au déclin de la période romantique, présente encore les traces de l'époque qui produisit *Lélia*, peupla le monde littéraire de créa-

tures mécontentes et révoltées. C'est dire que l'auteur s'y préoccupe fort peu de la vérité historique de ses personnages. « Un sujet, dit-il, quelque « part, n'est qu'un moule à idées, et chacun doit « être libre de le prendre où bon lui semble. » Hebbel, cette fois, a emprunté le sien à la Bible. Mais, pour être bibliques, ses personnages n'en sont pas moins contemporains de lord Byron et de George Sand. Ils sont, comme leur temps, tout à la fois très-vieux et très-jeunes, très-blasés et très-naïfs. Ainsi l'héroïne de Béthulie, la pieuse servante du Seigneur sort de son rôle pour prendre celui d'une femme émancipée; l'Holoferne traditionnel quitte sa brutalité asiatique pour emprunter les allures d'un sceptique moderne. Sceptique de profession, bien entendu, c'est-à-dire nourri de sophismes prétentieux et de bravades immorales; par surcroît, fanfaron de vices, se croyant supérieur parce qu'il fait beaucoup de phrases, et grand parce qu'il fait beaucoup de mal. Les scélérats qui cherchent à justifier leur scélératesse par la supériorité de leur nature réussissent généralement auprès des femmes. Celui-ci est un Don Juan taillé en Hercule qui raisonne comme Schopenhauer, et aime comme un païen; naturellement il éveille la curiosité de Judith, belle solitaire qui

s'ennuie et joue à la dame de charité pour se distraire. Cette Judith, sœur aînée de mesdames Bovary, Salammbo, personnifie, comme celles-ci, les révoltes de la chair et les redressements de l'orgueil. Elle s'ennuie d'autant plus que, bien que veuve, elle n'est point femme, et s'use dans les vagues aspirations d'une virginité inquiète. Comme ses pareilles, elle recherche l'imprévu, l'extraordinaire, et dédaigne l'honnête homme qui n'a pour lui que la droiture de son caractère et la sincérité de son amour. Le sac de Béthulie, et le voisinage du chef redoutable qui commande les forces de Nabuchodonosor, viennent fort à propos lui fournir un prétexte pour satisfaire ses goûts tumultueux et ses convoitises secrètes. Naturellement, elle cherche à se donner le change, et se croit animée du plus pur amour patriotique. Mais cette illusion tombe en présence du soudard hâbleur dont elle médite l'assassinat. Ses bravades l'éblouissent, peut-être aussi elle est touchée par les flatteries dont il la comble.

HOLOFERNE, *à un esclave.* — Prépare ma couche. (*L'esclave sort.*) Vois-tu, femme, ces bras sont trempés dans le sang jusqu'au coude, chacune de mes pensées fait naître la désolation et la terreur, ma

parole est la mort; le monde me fait l'effet d'une mauvaise plaisanterie; je me sens né pour le détruire, afin qu'il fasse place à quelque chose de meilleur. Les hommes me haïssent, mais leur malédiction ne saurait m'entamer. Cela prouve que je suis dans mon droit. « Un jour, je faisais rôtir un homme sur un brasier ardent. » Oh! Holoferne, gémissait-il à travers ses tortures : tu ne sais pas ce que l'on souffre! « C'est vrai, je n'en sais rien, » répondis-je, et j'allai m'étendre auprès de lui. Femme, ne m'admire point: c'était une sottise.

JUDITH, *à part*. — Arrête! arrête! Il me faut l'assassiner, si je ne dois l'adorer.

HOLOFERNE. — La force, la force, voilà tout le secret. Qu'il vienne celui qui se sentira assez fort pour me défier, et me renverser. Je l'appelle, j'ai soif de lui. Il est plat, à la longue, de ne pouvoir révérer que soi-même. Qu'il m'écrase au fond d'un mortier, et, si tel est son bon plaisir, qu'il se serve ensuite de cette bouillie pour combler les trous que j'aurai creusés dans l'univers. Je le déchire toujours plus avant avec la pointe de mon épée; et, si ses cris désespérés ne lui suscitent aucun sauveur, c'est qu'il ne saurait s'en trouver un. L'ouragan mugit à travers les airs, et cherche tumultueusement son semblable. Mais les chênes qui semblent vouloir le braver, cèdent, déracinés par lui; il renverse les plus solides murailles et soulève le globe tout entier hors

de ses gonds. Alors il s'aperçoit qu'il n'a point son pareil, et s'endort de dégoût. Nabuchodonosor est-il mon frère? Ce dont je suis sûr, c'est qu'il est mon maître. Peut-être jettera-t-il un jour ma tête à dévorer à ses chiens. Grand bien leur fasse. Peut-être donnerai-je ses entrailles en pâture aux tigres. Si telle chose arrive, — je saurai, à n'en plus douter, que j'ai atteint la mesure de l'humanité; et toute une éternité, mon image redoutable planera devant les regards éblouis des hommes, comme celle d'une divinité terrible, comme le symbole d'une grandeur impossible à atteindre. O le dernier moment, que n'est-il déjà venu! « Approchez! m'écrierai-je, approchez, vous tous à qui j'ai fait du mal, vous que j'ai mutilés, vous à qui j'ai arraché vos femmes, vos filles, approchez, et inventez des tortures pour votre bourreau. Ouvrez-moi les veines! et laissez-moi boire mon sang. Taillez dans ma chair vive et forcez-moi à en avaler les morceaux! Et quand ils croiront avoir épuisé la mesure des tortures, et que je leur en enseignerai de nouvelles; quand, le sourire aux lèvres, j'aurai ranimé le courage de mes bourreaux stupéfaits de me voir aussi calme; alors, du fond de mon agonie, et prêt à expirer, je sortirai de moi-même et les foudroierai par ces mots : « Tombez à genoux, car je suis votre Dieu! »

JUDITH, *tremblante.* — Et si le ciel envoie ses foudres pour t'écraser?

HOLOFERNE. — Alors j'étendrai le bras, comme s'il ne faisait qu'obéir à mon ordre, et l'éclair meurtrier m'enveloppera d'une majesté sombre.

Un Français agirait plus prudemment[1]. En véritable Allemand, celui-ci est naïf, et ne craint pas de trahir le secret de ses tours de passe-passe. Heureusement il a affaire à une Judith allemande, qui se laisse convaincre bénévolement. Qui se ressemble s'assemble. En matière d'affinités électives, le matamore philosophique attire inévitablement à lui la marionnette incomprise. Mais, quoique marionnette, une honnête femme n'en a pas moins des précautions à prendre et est tenue de paraître indignée, surtout lorsqu'il s'agit d'un païen qui n'y met pas de façons et prend la liberté de s'endormir au moment où il devrait réciter un madrigal. C'est ce qui arrive quand Judith, venant de souper en partie fine avec Holoferne, se demande si elle ne devrait pas lui couper la tête, pour lui apprendre à vivre. Mais, écoutez plutôt les piquantes révélations qu'elle fait là-dessus à sa suivante, petit laideron israélite qui ne manque

1. Voir M. Boulanger de la Huchette dans Mme Bovary, par G. Flaubert (scène des *Comices*).

pas de bon sens et s'efforce d'en donner à sa maîtresse.

MIRYA. — Viens! fuyons d'ici!

JUDITH. — Quoi! serais-tu à ses gages? Il m'a attirée, roulée sur sa couche infâme, a étouffé jusqu'à mon âme sous ses baisers maudits; et tout cela, tu l'as pu souffrir? Et maintenant, à l'heure où je réclame le prix de ma honte, et le salaire de mon anéantissement, maintenant où je veux me venger du viol accompli sur l'humanité en ma personne, laver de son sang les traces des baisers brûlants dont ses lèvres ont profané les miennes; maintenant tu m'arrêtes, tu ne rougis pas de m'entraîner?

MIRYA. — Laisse-toi fléchir, viens!

JUDITH. — Jamais! Je veux t'apprendre ton devoir, Mirya, je suis femme. Faut-il que je le sente en ce moment?... Écoute-moi donc, et fais ce dont je te prie. Si mes forces me trahissent, si je devais m'évanouir, ne me jette point d'eau à la figure, crie-moi simplement : catin! Et sur-le-champ, je me redresserai, me ranimerai. Peut-être en même temps te saisirai-je à la gorge et voudrai-je t'étrangler. N'aie pas peur alors, et dis-moi ces simples paroles : « Holoferne t'a faite sa concubine, et Holoferne respire... »

MIRYA. — Reviens à toi, tes pensées te dépassent.

JUDITH. — Tu dois, tu vas me comprendre, Mirya, tu es fille. Laisse-moi éclairer ton âme virginale. Qu'est-ce qu'une vierge? Une folle créature, qu'un rêve suffit pour troubler, et qui pourtant ne vit que soutenue par l'espoir de perdre ce rêve. Le grand but, le suprême mobile de sa vie de jeune fille n'en est pas moins l'instant où elle le perd....... Le sacrifice est complet. Est-ce trop que d'exiger en retour des expressions de gratitude et d'extase? Mirya, m'entends-tu?

MIRYA. — Le moyen de ne pas vous entendre...

JUDITH. — Représente-toi donc l'affront dans toute son horreur, poursuis jusqu'au point où la honte vient se placer entre toi et cette image, te pousse à maudire un monde où naissent de pareilles ignominies!

MIRYA. — Qu'as-tu, que me dois-je représenter?

JUDITH. — Eh! toi-même, malheureuse! Toi-même humiliée, domptée, toi-même à ce moment suprême où les sens gorgés de toutes les forces de ton être te réduisent à l'inertie, te mettent à la place de la coupe à peine vidée, une orgie pour finir une autre orgie; — où le désir prêt à s'émousser, n'emprunte plus à ta lèvre que juste ce qu'il lui faut d'ardeur pour l'exciter de nouveau, et l'aider à accomplir le meurtre. L'instant où tes propres sens, se redressant contre toi, deviennent complices du meurtrier, où ta vie passée tout entière, cette vie d'altières pudeurs et

de pensées sans tache, disparaît pour faire place au sentiment de la honte... Que dis-je? l'instant où tout ce passé s'évanouissant soudain comme fumée, tu te prends à sourire et à aimer ta honte...

Rien de tel comme l'innocence pour éclaircir les situations difficiles. Suit une tirade où la vindicative amazone, prête à accomplir son dessein, hésite devant le crime de frapper « un être endormi. » Scrupule touchant, qui néanmoins cède devant ce paisible sommeil d'animal repu, « la « plus violente injure dont, au sortir d'une heure « pareille, un mortel puisse accabler une mor- « telle. » Décidément, ce soir-là, le candide Holoferne joue de malheur. Non-seulement il commet l'impolitesse de s'endormir, mais il a le malheur de faire un rêve agréable. Un sourire passe sur sa figure, et ce sourire le livre. Ne le plaignez pas, c'est sa faute; il ne fallait pas jouer avec le feu.

III

Sans doute ces personnages sont presques grotesques, et aujourd'hui nous paraissent faux. Ils

sont des Prussiens, des Prussiens de 1840, époque de transition, c'est-à-dire d'allures incertaines, dépourvue de traits saillants. En résumé ce sont des barbares qui s'essaient aux grandes phrases et s'efforcent d'imiter les modes des peuples civilisés. Mais à travers la boursouflure du langage et l'exagération des gestes, on devine déjà les sentiments et les allures d'une génération nouvelle. Ces pantins philosophiques sont précurseurs de nos sceptiques actuels, ces pécheresses éloquentes sont les mères des élégants petits monstres qui, s'attachant à tout détruire, vont s'attaquer à l'antique bonhomie allemande, et la saper dans son principe[1]. De même que le scepticisme passé fait pressentir le scepticisme actuel, de même la hardiesse des détails et la crudité des peintures annoncent l'invasion prochaine d'un genre littéraire essentiellement populaire et même démocratique. La substitution du mot exact au mot noble, celle du détail précis à l'emploi des généralités vagues seront les premiers caractères de ce nouveau mode d'écrire. Rien de plus légitime si l'on se souvient qu'on ne joue plus devant des grands seigneurs ni devant des bourgeois, mais seulement devant

1. Voir l'étude intitulée : *Le Vert Henri.*

des hommes. Un auteur affranchi des préjugés aristocratiques parlera naturellement un langage viril et dédaignera des périphrases inventées pour les oreilles d'un public de grands-cordons. Par le fait, il n'a plus de ménagements à prendre, ni d'embellissements à inventer. Ce serait signe de faiblesse; l'écrivain vraiment fort n'a point à se préoccuper si ses personnages sont vertueux et généreux, mais s'ils sont vraisemblables. En somme, il ne s'agit point d'éveiller des sympathies, et de flatter des goûts, mais de rendre visibles des caractères, d'éclairer des questions; et l'auteur pourrait s'appliquer à lui-même le mot qu'il fait dire à l'un de ses personnages : « Je repousse « toute émotion comme une tentative d'infidélité « envers moi-même. » Nous voici dans Béthulie, parmi des malheureux rongés par la faim, dévorés par la soif. L'ennemi, posté devant la ville, lui a coupé les vivres, interrompu le cours des eaux. Des malheureux en proie aux tiraillements de la faim, accablés par la fièvre, sont rarement disposés au dévouement, à la grandeur d'âme. En revanche, les rancunes s'avivent des tortures de l'estomac, des ardeurs de la fièvre. On les verra ruser pour se procurer une goutte d'eau, s'arracher mutuellement un morceau de pain. Par

exemple, un homme a une chèvre; il en garde précieusement le lait et refuse d'en donner au voisin qui, par vengeance, tue la chèvre; un autre vole le verre d'eau destiné à son frère mourant pour en désaltérer sa maîtresse. Puis viendront des scènes plus effrayantes encore : une mère qui cesse de pleurer son enfant mort pour ne plus voir en lui qu'un « morceau de viande de boucherie; » un père quittant le sien pour se soustraire à la tentation de le manger.

DEUXIÈME BOURGEOIS, *au premier*. — Le plus affreux, vois-tu, c'est quand une femme commence à entrevoir la possibilité de manger son enfant. (*Se frappant le front.*) J'ai peur que la mienne n'y ait songé.

PREMIER BOURGEOIS. — Que dis-tu? tu divagues.

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Plût à Dieu! J'ai quitté le logis pour ne point l'assommer, et peut-être aussi pour ne point l'imiter. Notre pauvre petit expirait. Elle, au désespoir, se roulait à terre, les cheveux épars. Tout à coup, elle se relève, le regard fixe, et murmure : « Est-ce bien un malheur? » Elle se penche sur son corps, puis ajoute à voix basse, et avec une expression d'impatience horrible : « Non! pas encore, il respire... »

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Tiens, quoique son frère, je suis tenté d'aller l'égorger.

PREMIER BOURGEOIS. — Tu viendrais trop tôt ou trop tard. Si elle ne s'est pas tuée avant de manger, à coup sûr elle le fera après avoir mangé.

Voilà sans doute d'affreux détails, mais propres à faire connaître l'égoïsme de la nature humaine rendue à l'état primitif. Dans les grandes extrémités, la brute reparaît sous l'homme, l'instinct de la conservation subsiste quand tous les autres ont disparu ; et toute civilisation, toute culture est faible devant le besoin de manger.

II

LE DRAME MODERNE ET NATIONAL.

« Quand un drame original et national s'élève, les poëtes qui l'établissent portent en eux-mêmes les sentiments qu'il représente. Ils manifestent mieux que les autres hommes l'esprit public, parce que l'esprit public est plus fort en eux que chez les autres hommes. Les passions environnantes écla-

tent en eux avec un cri plus âpre et plus juste, et c'est pour cela que leur voix devient la voix de tous[1]. » Ces paroles peuvent s'appliquer à Hebbel. J'ajouterai qu'elles ne s'appliqueront jamais mieux qu'à ce poëte né sous le toit d'un paysan, employé, à quinze ans, comme scribe dans une petite ville. Il représente la médiocrité telle qu'il la connaissait, c'est-à-dire laide, l'homme tel que le font les circonstances vulgaires, c'est-à-dire brutal. Il fit mieux, il pénétra par l'imagination dans les sentiments intimes de sa race, et, dans sa tragédie de *Marie-Madeleine* comme dans celle des *Niebelungen*, il créa des types à la fois nationaux et humains comme ceux de Marguerite, de Faust et de Goetz.

I

La tragédie des Niebelungen naquit en quelque sorte des circonstances qui environnèrent son mariage, et la superbe tragédienne qu'il épousa put lui fournir le modèle de sa Kriemhild. Chris-

1. H. Taine. *Histoire de la littérature anglaise*, t. I, p. 416. Hachette. Paris, 1863.

tine Engelhausen, née en 1817, appartenait à ce groupe d'admirables acteurs et de grandes actrices qui, il y a un peu plus de douze ans, illustrèrent la scène allemande. C'est d'après son conseil qu'Hebbel essaya de ressusciter la race héroïque; comme il le dit lui-même, il voulut en introduire les principaux personnages dans le temple de la Muse tragique, « ce temple où, comme les morts « évoqués par Ulysse, les pâles ombres écloses « dans la fantaisie du poëte s'animent et revi- « vent en buvant le sang répandu. » Le vieux poëme barbare avait de quoi tenter l'imagination d'un homme imbu du génie de sa race. Rien qu'à le lire, on sent l'espace s'élargir, les barrières de la civilisation tomber. Là, plus d'usuriers patentés, ni de petits traîtres bourgeois, mais des reines tragiques comme la Norne scandinave, des héros redoutables comme les guerriers de l'Edda. Le sang coule et déborde de toutes parts, et la scène est digne des épisodes sanglants ou légendaires qui s'y déroulent. Tantôt paraissent des paysages grandioses et surchargés de toutes les splendeurs décoratives du moyen âge, tantôt on perce les ténèbres des antiques forêts consacrées à Odin. De lugubres rougeurs qui s'échappent des bourgades enflammées et des

salles de festin croulantes teignent les horizons éclairés par une lune pourpre. Ailleurs le théâtre représente les rives brumeuses des vieux fleuves germaniques, les montagnes flanquées de donjons, les écueils dissimulés sous les grands roseaux verdâtres. Plus haut, et comme perdues dans un océan de brouillards paraissent les tourelles du château habité par Brunhild, la princesse d'Islande, « la vierge invincible dont le « visage, plus beau que celui des autres femmes, « rappelle ces caractères runiques que des mains « mystérieuses, lorsque les ténèbres sont venues, « se plaisent à graver sur l'écorce de certains « arbres. »

II

Cette peinture d'un monde disparu convient à l'Allemagne moderne, comme à la Germanie d'il y a dix siècles. Les dieux qu'elle adorait sont demeurés debout dans les œuvres de ses poëtes comme dans celles de ses philosophes, et ses jeunes filles encore adonnées à mille superstitions étranges, livrées aux erreurs de leur imagination poétique, continuent, sans s'en douter, la race auguste

des prêtresses préposées aux autels de la déesse Hertha. Selon les hasards de la civilisation et les besoins des différentes époques, elles s'appellent tour à tour Kriemhild, Claire, Bettine, et, sous des traits divers, ne font que représenter les transformations d'un même sentiment, et les variations d'une même figure. Cornélius, avant Hebbel, s'est chargé d'en modeler les traits extérieurs dans les fresques admirables qui représentent la chute des Niebelungen, et l'imposante beauté des femmes, mélange de noblesse et de grâce candide, rappelle les paysannes des environs d'Eisenach, ou de Meissen. Taille élancée, formes opulentes, visage régulier et animé par une expression un peu sombre, front couronné par un triple cercle de lourdes tresses couleur d'or, ce type altier de la beauté saxonne est bien celui de la force, et explique à merveille la violence du geste tendu pour protéger ou maudire. Telle est la Kriemhild de Cornélius, et telle aussi la Kriemhild de Hebbel. Sans doute elle a les traits d'une divinité vengeresse, mais elle a aussi ceux d'une femme, et d'une femme allemande. Elle est jeune fille, et jeune fille de ce pays où l'amour ne connaît point de calculs, ni le cœur de réserves : c'est du moins ainsi que le poëte la représente le lendemain du

jour de ses noces, à l'heure matinale où les enchantements du réveil succèdent aux enchantements du rêve.

KRIEMHILD. — Tu loues le Créateur dans son ouvrage? Flatteur, me suis-je donc faite moi-même, et les ai-je choisis ces yeux qui possèdent le don de te plaire?

SIEGFRIED. — L'amour, vois-tu, se forge des rêves si singuliers. Oui, par une matinée de mai, — resplendissante comme celle-ci, — tu as dû ravir — les deux gouttes de rosée les plus brillantes, au calice des deux clochettes les plus azurées; et, depuis ce jour, tu portes doublement le ciel sur ton visage.

KRIEMHILD. — Sache-moi plutôt gré de ne point m'être crevé l'œil, le jour où, toute petite, je me suis fait cette marque, ici, sur la tempe.

SIEGFRIED. — Laisse-moi baiser la cicatrice.

KRIEMHILD. — Guérisseur trop empressé, va, ne prodigue point tes baumes. La blessure est guérie depuis longtemps.

SIEGFRIED. — Alors, laisse-moi rendre grâce à tes lèvres.

KRIEMHILD. — Avec des paroles?

SIEGFRIED, *l'embrassant*. — Puis-je ainsi?

KRIEMHILD. — T'imagines-tu que je l'entendais de la sorte?

SIEGFRIED. — Soit. Des paroles pour des paroles. Non, pour quelque chose de plus doux que des paroles. Pour tes chuchotements pleins de cachotteries charmantes, gazouillements doux à l'oreille, comme le baiser à la lèvre, pour les regards jetés à la dérobée dans la cour, le jour où, chacun à notre tour, nous lançâmes la fronde. Ah! si j'avais pu m'imaginer? Enfin, pour tes railleries, tes sarcasmes.

KRIEMHILD. — N'est-ce pas, afin de ne plus repartir; car c'est ainsi, je suppose, que tu interprètes mes confidences. Comme c'est mal! Je t'ai dit tout cela quand on n'y voyait pas clair, et maintenant qu'il fait grand jour, tu veux voir si tu peux me le répéter sans me faire rougir. Va, donne-toi donc ce plaisir, car je suis absurde. La moindre des choses fait affluer la rougeur à mon visage, et ma mère me compare à ces rosiers couverts de roses mélangées, et dont la tige porte des fleurs tantôt blanches, tantôt rouges...

C'est joli, même un peu fade. L'amour en pays germanique peut se permettre d'être naïf. Sans doute ces amoureux feraient mieux de s'aimer derrière la coulisse. Mais certaines nuances de leur dialogue n'en trahissent pas moins leur naturel primitif et barbare. Certes, ce sont là les

grâces pudiques d'une fleur, les rougeurs naissantes d'une rose, mais ce sont aussi les vivacités d'un jeune faon, les brusques effarouchements de l'animal encore indompté et sauvage. Il grondera sous la blessure comme il vient de ployer le cou sous la caresse, il saura mordre la main qui l'a frappé comme il a léché la main qu'il aime. Siegfried a succombé à un piége, et Kriemhild, frappée dans ce qu'elle a de plus cher, fait vainement appel à la justice des hommes. Le meurtrier est demeuré inconnu. Mais une antique coutume permet à la plaignante d'interroger le cadavre de la victime. On l'apporte sur le seuil de la cathédrale, et là, bannières déployées, le clergé immobile fait garde autour de la litière funèbre. L'auguste veuve paraît, pâle comme l'hermine qui borde sa traîne noire. Un silence se fait, et son regard accusateur désigne Hagen. Le chevalier avance, le sarcasme à la lèvre, et veut braver la voix accusatrice. Mais le sang qui s'échappe des blessures du mort trahit l'assassin. Kriemhild, jusque-là silencieuse, tressaille et fond sur lui avec un rugissement de lionne. « Et tu ne tombes pas à la renverse? Hors d'ici, « démon. Qui sait si ta présence meurtrière, en « rouvrant la source tarie de son sang, ne ranime « pas aussi ses souffrances? Hors d'ici, te dis-je. Je

« te saisirais de mes mains pour te jeter dehors si, « la chose faite, je trouvais quelqu'un qui con- « sentît à me les couper. Car ton sang ne suffirait « pas à les laver. Hors d'ici, chien. » Là-dessus elle éclate en imprécations terribles contre le roi, contre tous ses proches. Sa mère, le vieil évêque qui l'a faite chrétienne, essayent vainement de la calmer. « Arrête, tu perdrais toute ta race. » — Mais leurs efforts échouent contre sa rage. « Que m'importe ! sa perte serait plus que payée par ce sang. » Elle le pense comme elle le dit, et la suite de la lugubre tragédie la montre implacable dans sa haine, sacrifiant toutes ses affections naturelles à la vengeance d'un seul. C'est pour satisfaire cette vengeance qu'elle consent à épouser Attila, roi des Huns. Les siens, redoutant quelque piége, refusent de la conduire dans sa nouvelle patrie. Des années s'écoulent, Kriemhild paraît apaisée; ses frères, comptant sur l'oubli, n'osent résister plus longtemps aux sollicitations qu'elle leur adresse. Mais ce n'est qu'une feinte pour mieux les perdre. A peine arrivés, ils s'aperçoivent qu'ils sont joués. La reine leur demande la tête du meurtrier, et leur refus donne le signal du massacre. Vainement les mourants lui demandent grâce, vainement les pieds de Kriemhild se heurtent

contre les cadavres entassés des victimes. Sa pitié est éteinte et sa fureur ne s'arrêtera qu'avec la mort du traitre qui a frappé Siegfried.

KRIEMHILD, *aux arbalétriers.* — Tirez! Combien donc vivent encore?

HILDEBRANT, *désignant les morts.* — Voilà ceux qui sont tombés.

DIETRICH. — Moins les Bourguignons venus à leur suite.

HILDEBRANT. — Et sept mille Huns qui gisent là-bas égorgés.

KRIEMHILD. — Mais Hagen vit.

DIETRICH. — L'altier Iring, trois autres rois et leur suite ont également succombé.

KRIEMHILD. — Mais Hagen respire, te dis-je. Faites vos comptes, tous tant que vous êtes, et sachez que le sang de la race humaine tout entière ne saurait me payer le sien.

HILDEBRANT. — Démon!

KRIEMHILD. — Ce n'est pas moi, mais eux qui méritent tes injures. Et quand je verserais du sang à en noyer la terre, et quand j'amoncellerais les cadavres jusqu'à ce qu'on les puisse enterrer dans la lune, c'est leur crime que je grossirais, non point le mien. Allez, montrez-moi hardiment qui je suis. Je ne recule pas devant moi-même; car chacun de

mes traits accuse ces basilics. C'est eux qui m'ont teint l'âme en rouge. Je ne suis que leur reflet. Et quiconque hait le démon ne s'amuse pas à cracher sur le miroir qu'il souille de son masque; mais il s'élance à sa poursuite, et n'a de repos qu'après l'avoir relancé dans l'enfer.

Elle l'y suivra plutôt que de le laisser échapper. C'est ce qui arrive ici. Dans ces natures barbares, l'amour brisé se change en fureur. N'oublions pas que l'amazone, chez elle, subsiste sous la femme, et que ses sensations ne sont si véhémentes que parce que sa force est si terrible. Les grandes vertus domestiques ou nationales prennent leur origine aux mêmes sources que les grandes violences, et les mêmes traits qui font les héros font aussi les coupables.

III

Les traits de famille, les particularités d'origine ou de race ne s'effacent point, et l'opiniâtreté farouche des sentiments, les exagérations héroïques qui naissent d'un jugement borné, ou de l'excès

d'énergie subsistent sous la redingote du Philistin moderne comme sous l'armure du héros scandinave. Hebbel l'a prouvé dans sa tragédie de Marie-Madeleine. Un employé au cadastre a séduit la fille d'un menuisier, et au moment de l'épouser trouve qu'elle n'a plus de dot. Presque au même moment le frère de la jeune fille est accusé de vol et mis en prison. La mère meurt de douleur, et le fiancé retire sa parole. Quant à la jeune fille, elle a recours au suicide, et se tue afin de ne point déshonorer le nom paternel. La pièce se déroule dans l'établi d'un menuisier, entre de petits bourgeois imaginatifs ou égoïstes. Ces gens-là naissent naturellement philosophes comme nous naissons journalistes et causeurs. Celui-ci, rigide en fait de principes, également incapable d'indulgence et de logique, déborde en sentences de morale, en radotages sur la vie future, médite au cabaret comme à l'établi, rêve en vidant son verre comme il le fait en rabotant les planches d'un cercueil, et néanmoins au milieu de son verbiage trouve parfois des réflexions dignes d'un profond philosophe et des images dignes d'un grand poëte. On lui reproche l'inflexibilité de ses opinions et la roideur de son jugement; il répond : « Je marche avec « une pierre autour du cou, en guise de cravate,

« quand je pourrais tout simplement l'employer à « me noyer. Mais à force de porter ce fardeau, « mon dos est devenu roide. » — Une autre fois, il sort de l'église, où il a vainement espéré rencontrer son fils. — « Oui, la jeunesse, avec tous ses « autres avantages, possède encore celui de pou« voir se passer du sermon. On va faire ses dévo« tions au tir, à la promenade, à l'auberge. — « Notre Père qui êtes aux cieux! — Bonjour « Pierre, te verra-t-on ce soir à la danse? — Que « votre nom soit sanctifié! — A votre aise, Cathe« rine, rira bien qui rira le dernier. — Que votre « volonté soit faite! — Diable, pas encore rasé, « et ainsi de suite jusqu'à la fin. Pour ce qui est « de la bénédiction, on se l'octroie sans cérémo« nie, se disant que ce n'est pas l'habit qui fait le « moine. Comme il vous plaira, je ne m'y oppose « point. Et comment leur prouver qu'ils auraient « tort si, par hasard, il leur prenait fantaisie de « faire la bière dans le domaine de la religion, et « de placer une chope entre chaque invocation « du Pater. Que sais-je? la chose s'introduira « peut-être un jour dans la liturgie, comme une « nouvelle manière de célébrer la sainte Cène. « Moi, je suis trop vieux pour me faire à ces « nouveautés. Je suis un vieux pécheur, je ne

« sais pas me mettre à la mode, saisir le recueil-
« lement au vol, comme on ferait d'un hanneton
« ou d'une alouette. Le sifflement des pierrots, le
« son du fifre ne sauraient remplacer pour moi
« les sons de l'orgue. Et quand je veux me sentir
« recueilli, il me faut mettre les portes de l'Église
« entre le monde et moi. Oui, les lourds battants
« garnis de fer, semblables aux portes du monde,
« quand ils se referment pesamment derrière vous,
« et éteignent la lumière brutale; les hautes et
« sombres murailles, percées d'étroites fenêtres,
« laissant pénétrer tout juste assez de clarté pour
« éclairer la perspective du charnier, et son toit
« surmonté d'un crâne humain : voilà ce qu'il
« me faut. »

Je crois voir un Bunyan moderne esquissé par un Shakspeare moderne. Un Bunyan allemand, toutefois, c'est-à-dire capable d'attendrissement, susceptible de tous les sentiments généreux et élevés qui peuvent fleurir dans l'âme humaine et lui conserver sa candeur primitive.

Sa fille le dépasse encore par la grandeur des sentiments et son suicide dissimulé sous le prétexte d'une mort accidentelle vient non-seulement la relever de sa chute, mais faire d'elle l'égale des plus nobles héroïnes païennes. Avant tout elle est

Allemande, c'est-à-dire féminine, capable à la fois de toutes les faiblesses et de tous les héroïsmes. Sans doute on peut lui reprocher trop d'abandon, et sa candeur, voisine de l'humilité, l'empêche de s'estimer à son prix. Ce manque de fermeté et cet excès de bonne foi frappent bien visiblement dans la scène où elle raconte sa chute. Le fait est qu'elle a cédé sans résistance à un homme qu'elle n'estime point et qu'à coup sûr elle n'aime guère. Son excuse, c'est qu'elle a voulu lui donner une preuve d'amour et d'abnégation, c'est qu'il lui avait promis mariage et qu'elle se regardait déjà comme sa femme. « Oui, tu venais de prononcer une méchante pa-« role quand je te repoussai et quand je voulus « quitter le banc ! La lune, qui jusque-là m'avait « si pieusement soutenu de sa présence, se cacha « derrière de lourds nuages ; je voulus m'enfuir, « mais je me sentis retenue par le bas de ma robe. « Je crus d'abord que c'était toi, puis, me re-« tournant, je me sentis prise entre les épines « d'un rosier. Cependant tu me poursuivais de tes « insultes, injuriant jusqu'à ma bonne foi, si « bien que, toute troublée, je me pris à douter « de moi-même. Et, pour achever ma perte, « tu étais là devant moi inexorable comme un

« créancier qui réclame le payement d'une dette. » La résistance n'est pas forte dans ces natures pétries d'humilité et de tendresse, et le calme même des sens n'est qu'un danger de plus. Mais comment se montrer sévère envers ces créatures charmantes qui ne naissent que pour aimer et ne connaissent de bonheur supérieur à celui de se dévouer? Leurs inconséquences sont pures de tout alliage et la flétrissure même de leur honneur ne saurait porter atteinte à la chasteté de leur personne. D'ailleurs elles ne savent pas raisonner ; et leur imagination flottante, entre leurs pressentiments et leurs rêves, n'est guère en état d'entendre les conseils de la prudence. Celle-ci, comme ses sœurs, est un frêle roseau qui plie au moindre souffle. Sa mère, à peine convalescente d'une maladie grave, sort pour remercier Dieu de l'avoir guérie. Cependant la jeune fille la suit du regard, ballottée par un flot de pressentiments sinistres. « La voilà donc « debout. Par trois fois j'ai rêvé que je la voyais « étendue dans le cercueil, et maintenant, — les « méchants rêves ! — ils se vêtissent de nos an- « goisses pour effrayer nos espérances. Aussi je « me promets bien de ne plus jamais ajouter foi à « un rêve bon ou mauvais. Comme son pas est sûr, « et sa démarche ferme ! La voilà qui traverse le

« cimetière. Le cimetière? Cela ne signifie, cela ne
« doit rien signifier. Seulement, je voulais dire...
« (*Elle tressaille.*) Qui? Le fossoyeur? Lui-même,
« sortant de creuser une tombe. Elle lui dit bon-
« jour et regarde en souriant au fond du trou.
« Elle y jette son bouquet et se dirige vers l'église.
« Ils chantent : Bénissons le Seigneur! (*Joignant
« les mains*). Sans doute, si j'avais perdu ma
« mère, je n'aurais plus retrouvé un instant de
« tranquillité en cette vie, car... (*Elle lève les yeux
« au ciel*); — mais tu es miséricordieux, Seigneur,
« et compatissant! Je voudrais avoir une foi pa-
« reille à celle des catholiques, afin de pouvoir te
« faire une offrande. Oui, toutes mes épargnes,
« je les prendrais pour acheter un cœur en or, un
« beau cœur que je t'offrirais enguirlandé des
« plus belles roses. Le pasteur dit, sans doute,
« que tu ne te soucies guère de ces offrandes,
« puisque tout t'appartient. Mais mon père, lui
« aussi, possède tout ce qui se trouve ici; et néan-
« moins il se montre satisfait, quand, de son
« propre argent, je lui achète un mouchoir pour
« le jour de sa fête, après, toutefois, le lui avoir
« proprement brodé et présenté sur une assiette.
« Et non-seulement mon cadeau le réjouit, mais
« il honore mon cadeau, et ne s'en sert qu'aux

« grands jours de fête, à la Pentecôte ou à Noël.
« Un jour je vis une toute petite fille catholique
« mettre aux pieds de l'autel des cerises qu'on
« venait de lui donner. C'étaient les premières et
« elle les dévorait du regard. Malgré cela, elle
« triompha de la tentation et se dépêcha de les
« jeter. Comme ce trait me plut! Cependant le
« prêtre, l'homme qui disait la messe, la regarda
« d'un air farouche, et fronça le sourcil. Mais, en
« revanche, la Vierge sur l'autel lui souriait d'un
« air tendre, comme prise du désir de l'embrasser.
« Je le fis pour elle. »

Ces natures si délicates sont capables de se redresser, cette sensitive rêveuse débordera en mots poignants le jour où, face à face avec le désespoir, elle se trouvera placée entre la honte et le suicide. Quelle scène que celle où, déchue, souillée, elle retrouve l'homme qu'elle a aimé, et n'a jamais cessé d'aimer! Il l'aime, il la croit pure, il veut l'épouser. Mais le bonheur qui vient trop tard est le pire des supplices. Elle recule comme étourdie, et se prend la tête, avec des gestes de folle. « Je me sens comme si, d'un seul coup, je
« venais de vieillir de mille années. Le temps, ce
« me semble, a cessé de marcher, et je ne puis
« plus avancer ni reculer. O cet impitoyable so-

« leil cloué tout autour de moi dans l'espace, et « cette gaieté affreuse! » Et puis quand le secrétaire s'obstine à pénétrer le secret de son refus, et va tout deviner : « Ne me rends pas folle. Je « t'aime, toi seul. Là, je te le crie comme si « j'étais déjà sur l'autre bord de la tombe, parmi « ces ombres hâves qui s'y croisent nues et fris- « sonnantes, parce que le redoutable voisinage du « Dieu très-saint a refroidi en elles la chaleur de « la vie, et détruit jusque dans sa racine l'amour « du semblable. » C'est le dévergondage du désespoir, le dernier éclair de la raison et de la foi égarées sur le chemin du blasphème. Elle va plus loin, et éperdue, se traîne jusque chez Léonard, son séducteur. Là, supplié par elle de revenir sur son refus : « M'aimes-tu, lui dit-il, ne saurais-tu « vivre sans moi, m'aimes-tu comme « toute jeune fille prête à s'engager pour tou- « jours doit aimer? » Tout autre dirait oui. Mais le mensonge expire sur ces nobles lèvres sincères; elles peuvent se souiller, mais non se prostituer. « T'aimer, non; cela je ne puis te « le promettre. Mais, que je t'aime ou non, jamais « tu ne t'en apercevras. Je te servirai, je travail- « lerai pour toi, et sans te demander du pain pour « ma peine. La nuit, je filerai pour gagner de

« quoi me nourrir; je souffrirai plutôt la faim que
« de rien te demander si je manque d'ouvrage,
« et me rongerai le bras plutôt que d'aller dire
« la vérité à mon père. Si tu me bats, faute
« d'avoir là ton chien, j'étoufferai mes cris, oui,
« j'avalerai plutôt ma langue que de trahir ce
« qui se passe. Ma peau portera peut-être la
« trace de tes coups, mais je saurai mentir,
« je dirai que je me suis frappé la tête contre
« l'armoire, ou laissée glisser sur le plancher.
« J'irai plus loin, je préviendrai les questions.
« Épouse-moi, je n'irai pas loin. Si pour-
« tant tu trouvais que cela dure trop, et crai-
« gnais les frais du divorce, cours à la phar-
« macie acheter du poison. On croira que c'est
« pour les rats. Moi, cependant, je comprendrai;
« je boirai la drogue, et avant de mourir, aurai
« soin de dire aux voisins que je meurs par ma
« faute, et pour avoir confondu l'arsenic avec le
« sucre en poudre. »

Quand les sentiments sont si véhéments et les colères si généreuses, ils foudroient le cœur qui les exhale. Le mépris et l'indignation arrivés à ce degré d'intensité sont comme ces ouragans terribles sur le passage desquels toute vie se dessèche. La violence de son dédain étouffe la pitié au cœur

de son amant, et achève de la précipiter dans l'abîme. Et cependant elle hésite : le sentiment de la conservation est bien puissant, à vingt ans, et son courage faiblit quand elle sent les tressaillements de l'enfant qui va naître. Mais que peuvent ces frémissements de l'instinct devant la volonté ferme et fixe de sauver un père? « Il me semble que ce « qui s'agite dans mon sein élève les mains vers « moi, et me supplie. (*Elle s'assied.*) Quoi, se- « rais-tu trop faible? Demande-toi donc aussi, si tu « serais trop faible pour envisager ton père mou- « rant, la gorge coupée. (*Se relevant.*) Non, cela « ne sera pas. — Notre père qui es aux cieux, « Ton règne vienne. Horreur! — je ne sais plus « prier. » Elle se jette dans le puits sous prétexte d'y puiser de l'eau. Une servante a tout vu, et accourt annoncer la terrible nouvelle. Le père n'en veut rien croire et garde jusqu'au bout un visage stoïque. Sa fermeté ne se dément même pas à la vue du cadavre défiguré et mutilé qu'on lui rapporte. « Mettez-le là, dit-il, dans la chambre où l'on avait mis la mère. » Quelqu'un lui ayant reproché son inflexibilité, il ajoute : « Vrai, je ne comprends plus rien à la façon dont va le monde. »

Une idée préconçue du monde, jointe à l'extrême orgueil de ne vouloir jamais fléchir, peut conduire

à des malheurs extrêmes; ne croyez pas régler le cours des choses d'avance dans votre tête; la fatalité peut être plus forte que tous vos calculs et toute votre vertu : même vos calculs et votre vertu peuvent être les instruments qui attireront la foudre sur votre tête. Le menuisier ici ressemble à l'Œdipe-Roi antique. Même caractère droit, intraitable, et même ruine provoquée par le caractère que la destinée prend pour épée afin d'en percer l'homme qui se croyait à l'abri.

VIE ET AVENTURES

DU VERT HENRI[1]

Voici un roman allemand; les Allemands n'en ont guère de bons, et celui-ci a les défauts de son pays. Il est décousu, très-long; il n'a point d'action, les personnages ne sont point intéressants, l'auteur veut prouver une thèse et ne la prouve pas. Cependant il est très-digne d'être lu; car, quoique manqué, en somme, outre qu'il est souvent bien écrit, et qu'il fait preuve de beaucoup de talent et d'idées, il marque au mieux l'un des traits qui caractérisent le plus notre époque, je veux dire l'absence absolue de simplicité, la médiocrité qui vise à la profondeur, la sécheresse qui se donne pour de l'énergie.

1. Quatre vol., G. Keller. — Brunswick, chez Viehweg et Ce.

I

Henri Lee appartient à des parents honorables, bourgeois d'une petite ville imaginaire de Suisse. Son père, homme singulièrement intelligent et actif, est devenu, d'ouvrier, architecte; sa mère, fille d'un pasteur de village, est une personne sensée, assez positive, toute dévouée à son devoir et à son mari. Au bout de cinq ans d'union, celui-ci succombe, emporté par l'excès du travail, laissant son bien embarrassé dans un réseau de spéculations et d'affaires. Sa veuve en retire avec peine un débris. Liquidation faite, il lui reste le revenu d'une vieille maison, tout juste de quoi vivre et payer l'éducation de son fils unique. C'est du récit de cette enfance et des détails de cette éducation qu'une bonne partie, la meilleure partie du roman se compose. Roman tout philosophique, en ce sens qu'il donne l'histoire d'une âme, de sa formation, de son développement. A ce titre, on comprend pourquoi l'auteur insiste autant sur l'enfance, sur les premières

impressions, sur les commencements d'idées, sur les jugements personnels, et en somme tous les traits qui marquent les débuts d'un caractère.

Celui d'Henri, véritablement moderne en cela, ne se distingue ni par l'originalité ni par la force. L'auteur, à dessein sans doute, et pour plus de vraisemblance, ne se montre point prodigue envers lui. Il le choisit assez au hasard, dans la foule inquiète des intelligences incomplètes, parmi ces esprits tout à la fois trop bornés pour s'élever au premier rang et pour savoir se résigner à occuper utilement le second. Cette enfance, pourtant, promettait mieux, et l'on croirait presque qu'en faisant l'histoire de ces désirs impuissants et de ces élans avortés, l'auteur a voulu faire une allusion amère au manque d'esprit pratique qui distingue ses compatriotes et recouvre leurs yeux d'un nuage. Telle qu'elle est, toutefois, elle offre un double intérêt : on y trouve non-seulement l'enfant moderne, mélange de naïveté et de précoce bon sens, mais encore l'enfant moderne allemand, c'est-à-dire plus imaginatif et plus sérieux que les autres, également apte à la contemplation et au raisonnement.

Certes, il y a des délicatesses d'artiste, et d'artiste moderne, dans ce cerveau d'enfant si prompt à s'émouvoir, chez ce bambin de six ans qui aime à voir la lumière faire irruption à travers les boiseries du grenier, et quitte une partie de balle afin d'observer l'effet du soleil couchant au fond d'une cour : « La nôtre, resserrée entre deux « murs élevés et anciens, contient un étroit carré « de gazon, où deux frêles sorbiers viennent « répandre leur ombre. Une auge en pierre, toute « moussue, reçoit le jet limpide qui s'élance « avec un murmure éternel. Ce petit coin retiré a « je ne sais quelle fraîcheur sombre qui disparaît « un moment l'été, aux soirs si longs où le soleil « couchant, qui aime à s'y arrêter, y fait une « dernière halte. Devant la porte d'entrée entr'-« ouverte, les passants, alors, plongent du regard « au fond du corridor, au bout duquel apparaît « une tache de verdure éclatante. L'automne, « quand ces fugitifs rayonnements s'adoucissent, « quand jaunissent les feuilles dentelées des deux « petits arbres chargés de leurs bouquets de « fruits d'un rouge vif, quand la nudité des vieux « murs se damasse de tons mordorés et que des « ombres se jouent parmi le cristal de la source, « ce coin solitaire prenait, à mes yeux, je ne

« sais quel attrait merveilleux autant que mélan-
« colique ; je quittais volontiers mes camarades
« pour venir le retrouver... » Une autre fois, frappé par la crudité des tons, il regarde une pelouse verte où l'on étend du linge, ou bien encore il prête l'oreille aux calmes susurrements qui sortent des intérieurs voisins et décèlent un bien-être tranquille, un peu machinal, la présence active et cependant paisible d'une ménagère. Le même sentiment se révèle à travers les bégaiements encore confus de l'enfant qui s'essaie à penser et à parler. C'est ainsi que les nuages, dans sa bouche, s'appellent « montagnes, » terme qui flatte son imagination et se présente à lui chaque fois qu'il veut désigner quelque chose de majestueux ou de grand. « J'appelais aussi *mon-
« tagne* un haut clocher d'église qui dominait les
« toits de la ville. Au coucher du soleil, mon
« regard aimait à s'arrêter sur sa pente rougie,
« et sur le petit coq lumineux qui tournoyait au
« sommet. » Un Français familier avec l'Allemagne d'autrefois, celle de Jean-Paul et de Schiller, verrait ici un commencement de ce mysticisme rêveur, si cher à leurs contemporains. Mais les Allemands d'aujourd'hui, qui sont ou affectent d'être plus positifs, ne méritent plus

guère le reproche de sensiblerie, du moins en littérature. « Vers l'heure du crépuscule, quand « résonnait au loin la cloche, ma mère croyait « devoir choisir ce moment pour me parler de « Dieu et m'enseigner à prier. — Est-ce que « Dieu est un homme? lui disais-je. — Dieu est « Esprit, me répondait-elle. — Je ne comprenais « point, et n'essayais même point de comprendre. « Cependant l'ombre gagnait le clocher, une « faible lueur seule environnait le faîte, et, s'éle« vant par degrés, finissait par envahir les hau« teurs où résidait le coq, longtemps encore res« plendissant au sommet. J'ignore comment cela « se fit, mais je me souviens qu'un soir on me « coucha fermement convaincu que Dieu était ce « coq. »

Voici qui semble on ne peut mieux soutenir la prétention dont je parlais tout à l'heure. Un enfant français lui-même se montrerait difficilement plus positif en fait de sentiments, et ce trait, malgré moi, me rappelle un autre trait, celui de l'enfant qui, jouant avec le lorgnon de son oncle, le prenait pour un chapelet et l'appelait naïvement un bon Dieu en verre. Distinguons néanmoins entre la sécheresse d'imagination, qui exclut la fantaisie, et la droiture du raisonnement, qui n'admet

qu'avec peine le surnaturel. C'est ici que la différence entre les deux nations commence à se marquer. Ce mot de Dieu, vide pour la plupart d'entre nos enfants, frappe Henri et le fait réfléchir. A force de réciter son *Pater*, il y cherche un sens ; ces invocations répétées le rendent attentif; il a un vague soupçon que Dieu, quoique esprit, comme sa mère le lui enseigne, est un personnage intelligent, capable d'écouter ceux qui lui parlent, et avec qui l'on doit pouvoir échanger un mot raisonnable. La somme de ces réflexions s'augmente à son entrée à l'école, il croit comprendre le but et l'opportunité de la prière par les situations toutes nouvelles qu'il lui faut traverser. Il en use d'abord en enfant, peu judicieusement, demande à Dieu un gâteau, ou bien de rendre invisible un pâté d'encre, forfait qui doit attirer sur lui un châtiment. Mais auprès de ces traits purement enfantins et que l'auteur prend plaisir à accumuler, on en voit d'autres qui dénotent le protestant en germe, avec ce grand sentiment de dignité humaine qui le pousse vers l'examen et le raisonnement. Un enfant catholique récite son *Pater* en perroquet bien appris, et sans y chercher un sens ; Henri, tout au contraire, le prend au sérieux, et, comme il l'a vu faire à sa mère,

y cherche une application aux différents besoins de la vie. Le voici à son premier jour d'école, vis-à-vis d'un maître brutal et pédant, qui le croit sournois parce qu'il le voit intimidé, et effronté parce que l'enfant lui répond par une sottise. Henri rentre tout attristé, et va se mettre à table avec sa mère quand survient le pédagogue empressé de le dénoncer. Tout autre enfant injustement accusé pleurerait ou du moins se défendrait. Un sentiment de révolte silencieuse seul traverse son âme, et dans son indignation un peu hautaine contre le vilain homme assez grossier pour le poursuivre et venir ainsi troubler la paix du foyer, il en appelle à ce Dieu qu'on lui apprend à invoquer, et lui demande « *de le délivrer du mal*, » personnifié à ses yeux par le cuistre qu'on vient de voir. Cependant une catastrophe survient : le maître, aux aguets pour surprendre un autre élève en faute, se plonge le nez dans un carreau et se le fend à moitié. Merveilleuse occasion pour rire et se réjouir. Henri, tout naturellement, commence par là ; presque aussitôt, néanmoins, il s'en repent, et croit entendre un autre précepte de son *Pater*, celui-là même qui nous ordonne de « *pardonner afin d'être nous-mêmes pardonnés*. »

C'est par une suite d'expériences semblables qu'Henri apprend à comprendre et à appliquer la prière. Quant à ses premières notions sur la Divinité, il les puise tout naturellement dans les idées de sa mère, personne vulgairement sensée, et, comme la plupart des ménagères de condition bourgeoise, trop positive pour s'abandonner à la rêverie et au mysticisme. On ne songe guère à commenter l'*Imitation* quand il faut raccommoder ses bas et éplucher ses légumes. On pense à Dieu, comme à un maître exigeant ou à un bienfaiteur positif, non comme à un consolateur tendre, et on songe à le remercier plutôt qu'à le révérer. Sa mère, à cause de cela même, lui parle plus volontiers de l'Ancien que du Nouveau Testament. Les souffrances de Jésus et toutes ces pages si attendrissantes pour toute âme passionnée ne la touchent qu'à demi. En revanche, elle aime à s'étendre sur l'histoire de Ruth, qui, par son activité dévouée, sut gagner le cœur de Booz, à raconter le miracle de la manne pleuvant dans le camp d'Israël, ou celui que Dieu fit en faveur de la veuve pieuse dont la provision d'huile ne s'épuisait point. Dieu, pour de telles âmes, est surtout un dispensateur de biens, le pouvoir qui à volonté les retient et les répand. Aussi l'impor-

tant est de l'invoquer, de se rappeler à son souvenir. « Dieu oublie qui l'oublie, » dit sans cesse madame Lee, et toute sa religion est renfermée dans ce simple mot.

Religion toute pratique, je l'accorde, mais par là même fort positive et peu propre à développer le sentiment du divin dans les âmes. Un Dieu fournisseur général de l'humanité n'est pas un Dieu bien imposant, et les formules de la plus banale reconnaissance suffisent à s'acquitter envers lui. Il y a plus, on lui en veut quand il retient ses dons, ou les dispense moins libéralement, sans prendre note du vœu exprimé. « Une de mes « angoisses, en pareil cas, était une tentation ma« ladive de l'accabler d'injures, d'épithètes gros« sières. Toutefois, je n'en éprouvais qu'un re« mords médiocre. Il me semblait que Dieu, en « sa qualité de mon créateur, en connaissait le « motif, et devait me tenir compte de l'impossi« bilité de n'y point céder. » On ne prend guère de la religion que ce qui vous en plaît lorsqu'on raisonne ainsi. Aussi toutes les supplications de sa mère, toutes les menaces de punition ne peuvent l'engager à prier à haute voix avant ses repas. « J'éprouvais dès alors une horreur innée « pour tout ce qui a apparence de culte. En pré-

« sence de la table dressée et entourée de per-
« sonnes priant, je songeais malgré moi à un
« autel environné de sacrificateurs, idée désa-
« gréable et qui *m'ôtait l'appétit.* »

La sagesse n'attend point le nombre des années, dit un dicton populaire en Allemagne. Par malheur pour Henri, prématurément érudit et gastronome, elle ne le guide point en matière de tact, et les passages cités font deviner le jeune homme qui, à seize ans, voyant passer une procession de jeunes communiantes, pourra écrire : « Elles passaient
« vêtues de noir, le front pudiquement baissé, les
« yeux en pleurs pressés contre le mouchoir, les
« chastes lèvres encore humides du vin qu'on leur
« avait donné à boire pour du sang, le gosier
« encore embarrassé du pain avalé comme chair
« humaine. A leur tête, et comme un oiseleur
« ivre menant une volée de fauvettes prison-
« nières, marchait le conducteur, le pasteur au
« nez rouge et fleuri. »

II

Du Courbet greffé sur du Michelet, voilà où l'excès du raisonnement pousse Henri. J'en ré-

viens aux débuts de sa vie d'écolier. « Henri, nous « dit l'auteur, endossa vers ce temps son premier « habit, habit taillé dans une redingote apparte- « nant à la défroque paternelle, tout entière com- « posée de vêtements de drap vert, d'où ce so- « briquet de Vert Henri, qui ne cesse de s'attacher « à notre héros. » Le moral, ce semble, se ressent de la coupe et de la couleur surannée de l'habit. On croit entendre le ramage d'un perroquet savant, on imagine un petit cuistre affublé d'une vaste redingote et tout fier d'étaler son savoir. Qu'il y a loin de lui à l'enfant bizarre et maladif que nous montre l'une des plus étranges nouvelles d'Henri Heine! Ce dernier, à peine âgé de douze ans, vient de perdre son père, et sa mère l'emmène visiter un petit domaine de famille, jadis témoin de meilleurs jours, maintenant dévasté par la guerre et le passage des troupes. Jugez vous-même du contraste : « D'entre toutes les « statues du jardin, une seule, comme par mi- « racle, avait échappé aux outrages du temps et « des hommes. On l'avait probablement arrachée « de son piédestal, mais elle était restée intacte « sur le gazon, la belle déesse de marbre, avec « les lignes pures et harmonieuses de son visage, « avec son noble sein bien partagé, qui dominait

« toute cette pelouse touffue... j'eus presque peur
« quand je la vis; cette figure m'inspira un trou-
« ble étrange, un secret embarras de pudeur
« m'empêcha de la regarder longtemps... Le soir,
« soit que mon lit me parût mauvais, ou pour
« tout autre motif, je ne pus m'endormir. Les
« rayons de la lune entraient par les vitres bri-
« sées et semblaient m'inviter à jouir de cette
« molle nuit. J'eus beau fermer les yeux, toujours
« mon imagination enfiévrée me montrait la
« statue blanche sur sa couche verte. Demain,
« demain, beau visage de marbre, me disais-je
« tout bas, et je me promettais d'aller, dès l'au-
« rore, poser mes lèvres sur les coins doucement
« souriants où ces belles lèvres venaient se per-
« dre. Cependant une impatience étrange m'agi-
« tait; je ne pus résister au bizarre entraînement
« d'aller les baiser à l'heure même, et, bondis-
« sant de ma couche, je pris mon élan vers le
« jardin où elle dormait. Dans l'herbe verte repo-
« sait la déesse immobile. Non point pourtant de
« l'immobilité de la mort; un sommeil profond
« semblait enchaîner ses membres délicats, et je
« marchai plus doucement afin de ne point l'éveil-
« ler. Cependant, tandis qu'un sentiment confus
« d'angoisse m'éloignait d'elle, un désir étrange

« de nouveau m'en rapprochait. Mon cœur palpi-
« tait comme si j'allais commettre je ne sais quel
« crime. Enfin rien ne put plus me retenir ; je
« me précipitai vers elle et l'embrassai avec une
« ferveur, une tendresse, un délire inimagina-
« bles... »

Maladive comme l'est cette précocité, elle intéresse ; on devine un tempérament d'artiste sous ces bizarreries et sous ces fougues. On n'en saurait dire autant de celle d'Henri, qui se manifeste surtout dans l'appréciation des beefsteaks et les réflexions gastronomiques que voici : « Le boire
« et le manger, j'en conviens, me préoccupaient
« beaucoup ; j'en arrivai avant peu à une véritable
« entente en fait de cuisine, chose qui ne sur-
« prendra point si l'on songe que, les heures de
« classe à part, je passais ma vie pendu à la jupe
« des femmes, et toutes mes récréations parmi
« des ménagères qui écumaient elles-mêmes leur
« pot, et ne s'accostaient que pour s'informer de
« ce que valait le beurre, ou se lamenter à propos
« de l'augmentation qui menaçait le bœuf et le
« veau. Rien de plus naturel, à force de les en-
« tendre débattre, que les questions d'approvi-
« sionnement prissent un intérêt grave à mes
« yeux, si de toutes les invocations du *Pater*, il

« en était une surtout que je prenais plaisir à pro-
« noncer. Les enfants qui, à l'égal des animaux,
« recherchent instinctivement les bons morceaux,
« se plaisent surtout à la cuisine ou à l'office. Je
« connaissais celles de tous nos locataires et n'en
« sortais jamais sans avoir goûté à tel ou tel mets.
« Tout ce que je mangeais à la maison me sem-
« blait toujours inférieur à ce que je goûtais de-
« hors, je l'avoue à ma honte. Chaque ménagère,
« j'en fis bientôt l'épreuve, prête une saveur par-
« ticulière aux mets qu'elle prépare, ces mets
« fussent-ils d'ailleurs apprêtés exactement selon
« la même recette. Le caractère de la cuisinière
« se révèle tout entier dans cette saveur. Au plus
« ou moins d'épice ou de poivre, de beurre ou de
« sel, on devine des habitudes étroites ou larges,
« un penchant à la prodigalité ou à l'avarice. De
« même le plus ou moins de cuisson dénote un
« esprit nonchalant ou soigneux; vous recon-
« naîtrez sa douceur au manque de piquant, sa
« vivacité à la saveur relevée des sauces. Pour
« moi, fort de mon expérience, je dirigeais mon
« plan de conduite envers une ménagère d'après
« la façon dont elle assaisonnait la salade ou pré-
« parait le potage. Notre cuisine, je l'ai dit, me
« semblait inférieure à celle des autres. Elle man-

« quait absolument de montant, d'individualité, « dirais-je presque, si pareil terme pouvait s'ap- « pliquer au ragoût et au rôti. » Suit une étude approfondie de la cuisine de la mère, étude qui aboutit à nous apprendre que celle-là, au rebours de certaines cuisines plus épicées, était parfaitement inoffensive, et pouvait s'absorber en *grande quantité* sans nuire à l'estomac ou danger d'indigestion. « Debout devant son fourneau, poursuit « notre jeune Machiavel de la casserole, mesurant « à dose exacte et le sel et le poivre, je voyais « en elle l'incarnation parfaite du précepte : « L'homme mange pour vivre, il ne vit point « pour manger. »

Il n'est pas respectueux, cependant; quand on lui sert sa portion, il devient critique ; il compare, hasarde des remontrances. « Non point pourtant, « a-t-il soin de nous dire, avant d'avoir avalé la « dernière bouchée. » Vous reconnaissez ici sa prudence ordinaire. Toute autre que sa mère, il est vrai, serait capable d'enlever le plat en guise de punition. Mais la bonne madame Lee, qui n'a que lui, se soucie assez peu de punir et de morigéner. Elle aime mieux le réfuter à l'aide du sentiment, donner à la discussion un tour philosophique et moral. « C'est ainsi, dit Henri, qu'au

« lieu de me faire simplement taire, elle essayait « de me représenter l'ingratitude de ma conduite, « et, profitant de l'occasion, partait de là pour « entrer dans maintes considérations sur les vi- « cissitudes humaines et les revers qui pouvaient « m'attendre. » Quand je n'y serai plus, disait- « elle, le jour viendra peut-être où tu serais bien « content de pouvoir venir, comme aujourd'hui, « t'asseoir à ma table et manger ce qu'à présent « tu dédaignes. » « Parfois elle renchérissait en- « core sur ces menaces, et, me montrant la Pro- « vidence planant au-dessus du plat de bouilli, « elle me faisait sentir l'indignité de ma conduite « envers celui qui peut à volonté répandre et re- « tirer ses dons. » Nous n'avons guère coutume, chez nous, de voir introduire le bon Dieu à propos de bœuf ou de mouton, comme le fait le Bossuet maternel. Mais en fait d'éloquence, comme de cuisine, les goûts diffèrent, et satisfaire les convives, convaincre les auditeurs est tout ce qu'on est en droit d'exiger.

III

Henri est convaincu, sinon corrigé. Pour nous, qui n'allons plus au catéchisme, sortons un peu, si vous y consentez, de cette morale qui sent la cuisine, de cette cuisine assaisonnée de morale, et par là même médiocrement appropriée à nos goûts français. Mais pour avoir ri ne nous montrons point incapables d'admirer. Ces détails de pot-au-feu conduisent à de belles choses; on les rencontre en Allemagne chez les plus grands poëtes; ils conviennent à une civilisation encore lourde, à une demi-barbarie primitive compliquée de raffinements et de sentimentalités philosophiques, génie naïf et un peu rude d'un pays qui a produit des poëtes complexes et contradictoires comme Heine, des visionnaires réalistes comme Hoffmann. C'est dans l'Allemagne de ces derniers que nous allons rentrer. Madame Lee, qui a pour système d'économiser le plus possible, n'achète jamais de jouets à Henri, qui par là en est réduit à inventer lui-même ses objets d'amusement. Voici

d'abord sa ménagerie, une ménagerie dont les hôtes innocents sont à la fois ses jouets et ses victimes.

« Je venais de voir une grande ménagerie, et « résolus aussitôt d'en construire une pareille « sur un petit modèle, occupant tous mes loisirs à « transformer en cellules et en cases de petites « boîtes de carton et de bois, que je garnissais « ensuite de barreaux en fil de fer ou en ficelle, « selon la force ou la méchanceté de l'animal « destiné à l'habiter. Mon premier hôte fut une « souris, puis vint un petit lapereau. Quelques « moineaux, une couleuvre furent bientôt suivis « de plusieurs lézards différents de couleur et de « taille. Un cerf-volant gigantesque et quantité « d'insectes, des plus bizarres que je pus trouver, « achevèrent ma collection et durent bientôt lan- « guir au fond de leurs cachots étagés comme les « compartiments d'une prison cellulaire. Il y « manquait le tigre royal, lacune à laquelle je « remédiai par la capture de plusieurs araignées « monstres, dont le seul aspect me donnait le « frisson. Quelques-uns de mes pensionnaires, il « est vrai, m'inspiraient un véritable effroi; mais « cela même augmentait mon intérêt pour eux; « j'en prenais grand soin et leur apportais à man-

« ger à heure fixe, comme cela se pratique dans
« une véritable ménagerie. Les jours de congé,
« pour achever l'illusion, je convoquais un au-
« ditoire d'enfants, et me posant en montreur
« d'animaux féroces, me plaisais à haranguer
« mon public avec toute l'emphase goguenarde
« et la verve fanfaronne qui d'ordinaire distingue
« ces personnages. Les lézards, dans ma bouche,
« se transformaient en crocodiles, la couleuvre,
« qui ces jours-là sortait de son réduit pour s'en-
« rouler autour d'un tronc de poupée, devenait
« un serpent à sonnettes de l'espèce la plus dan-
« gereuse. » Cependant, les animaux privés d'air et d'exercice finissent par dépérir, et Henri, qui à défaut de cœur a des nerfs, ne peut plus supporter leur vue. « Lassé de leurs souffrances, je réso-
« lus d'y mettre fin en les tuant. » Mais l'égoïste moderne n'est pas même bon pour le métier de bourreau. Le cœur lui manquant pour les tuer un à un, il fait rougir une barre de fer, et le visage détourné, d'une main mal assurée, il l'enfonce au hasard derrière les barreaux où les pauvres agonisants se débattent. Cependant, le grésillement des poils, l'odeur des chairs brûlées lui font mal au cœur. En entendant leurs cris affreux, il se sauve, et, tout en sueur, se précipite vers le jardin

et creuse l'énorme trou où il va ensevelir pêle-mêle vivants et morts, tout ce qu'il appelait naguère sa ménagerie. — Voici une autre scène, bien propre à nous faire juger des ivresses fébriles, des folies lugubres auxquelles le Nord doit quelques-uns de ses plus grands artistes, Hoffmann, Achim d'Arnim, auxquels ce qui suit fait penser. Henri, naturellement superstitieux, possède un rituel de formules magiques, rituel emphatiquement intitulé Théosophie, et qui, entre autres procédés occultes, indique le moyen de lancer un sort. Cela s'obtient en versant de la cire fondue dans de l'eau; la cire qui se fige se ramasse en boules et forme de petits corps destinés à représenter l'effigie de ceux auxquels on veut nuire. Or, il arrive qu'Henri, dans une visite à l'Hospice municipal, a pénétré dans une salle toute remplie de bocaux contenant des fœtus. Un attrait bizarre le pousse à tout examiner en détail, et, forcé de partir, il se promet d'employer désormais ses loisirs à la formation d'un musée semblable. Un morceau de cire retrouvé au fond d'une armoire lui vient en aide, il parvient à fabriquer une trentaine de petits monstres qui gigottent dans le ventre plein d'eau des fioles où il se plaît à les reléguer. Les petits avortons informes, bap-

tisés de noms fantastiques, comme Diable de Miel, Jean Nombril, Mord-la-Cire, sont naturellement appelés à figurer dans le cérémonial occulte des conjurations. « J'avais rédigé la biographie « de mes principaux sujets, que je rangeais dans « la famille des gnomes, et faisais provenir de « telle montagne où, selon nos contes de nourrice, « la sage-femme va chercher les petits nouveau- « nés. De même, et toujours d'après le même « système, je me plus à fabriquer une sorte de « table sphérique pourvue des quatre points car- « dinaux, tableau sur lequel chacun de mes per- « sonnages figurait accompagné de la liste de ses « qualités et de ses vices, ce qui forma bientôt un « registre régulier faisant foi de leur bonne ou « mauvaise conduite. Le soir, au demi-jour, je « montais dans une chambre inhabitée où se trou- « vait un vieux meuble brun à allonges, fort propre « à contenir mes fioles. Inspection faite de chaque « habitant, je les rangeais en cercle autour d'un « bocal destiné à représenter les quatre éléments, « figurés par de la terre, de l'eau, de l'huile, et de « l'air. Un bizarre système d'éclairage venait « éclairer ma table sphérique. La nuit venue, deux « ou trois bonshommes en cire se plaçaient aux « coins, en guise de torchères, et de leurs bras

« élevés supportaient les petites mèches destinées « à éclairer le tribunal. L'individu cité comparais- « sait ensuite, et je m'absorbais dans l'étude des « tablettes constellées et qui étaient censées con- « tenir le secret de son sort. Certain soir, tan- « dis que je me livrais à ces menées, mon ge- « nou vint à cogner la table, et, comme de con- « cert, on vit s'émouvoir et s'agiter dans leurs « fioles tous les avortons. Le jeu me plut, si bien « qu'oubliant mes procédés de magie, je me mis « à cogner de plus belle afin de voir leurs sauts « redoubler. Leurs gambades m'enivraient, et « excité par le vacarme, je me conduisis bientôt « en véritable fou, criant, chantant, tapant du « poing, trouvant une sorte de plaisir sauvage à « entendre s'entre-choquer fioles et verres. Au « plus fort de ma frénésie, un frisson glacé me « parcourut. Deux yeux de feu percèrent l'obscu- « rité, et je me précipitais vers la porte quand un « gros chat noir se dressa devant moi, et, le poil « hérissé, fit mine de me sauter au visage. Un « bocal se brisa sous ma main et je lui en jetai « les débris. Dans ma frayeur, un bocal suivit « l'autre, et je me croyais sauvé, quand soudain « je me sentis pris à la gorge et la chair s'enta- « mer sous le tranchant des griffes. Je perdis la

« force de crier et tombai évanoui sous la
« table. . . . . »

Détails remarquables, sans doute, mais inquiétants, et qui semblent devoir aboutir à l'hôpital où bien au suicide. Rassurez-vous, cependant. Le héros de roman moderne, tel du moins que l'auteur nous le présente, n'est téméraire qu'en pensée. Sa faiblesse naturelle et son indécision viendront toujours traverser ses plans les mieux arrêtés, le faire reculer à mi-chemin dans toutes ses entreprises. Le plus souvent il ne sait pas ce qu'il veut : ou bien il veut une chose et ne la veut plus l'instant d'après, ce qui revient au même. D'autres fois, vous le verrez surexcité, puis inerte en moins de cinq minutes, ou s'échauffant à froid pour se persuader à lui-même et aux autres qu'il ne manque point d'énergie. D'ailleurs puéril, affecté, comédien comme tout homme qui, privé de caractère, a besoin d'en feindre un. Triste personnage, au résumé : celui d'un vaniteux qui se méprend sans cesse sur son compte, se croit ferme lorsqu'il n'est qu'entêté, résigné lorsqu'il n'est qu'accablé, philosophe lorsqu'il n'est que phraseur.

Avec toutes ces prétentions et toutes ces fai-

blesses, on peut pourtant aimer l'étude, se montrer écolier laborieux et zélé, comme fait Henri. L'école où il va, institution nationale et fondée surtout en vue des classes inférieures, doit en partie son organisation aux principes pédagogiques du célèbre Pestalozzi. Filles et garçons y reçoivent une instruction commune, et Henri, moniteur des premières, devient un personnage et se croit autorisé à prendre des allures d'autocrate envers ses jeunes subordonnées : « J'avais natu-
« rellement mes préférences et savais élever des
« rivalités à propos de la place d'honneur à ma
« droite, réservée à celle qui ce jour-là avait le
« bonheur de me plaire. De là mille injustices, et
« l'espèce de volupté que l'on éprouve à se savoir
« maître de faire à volonté pleurer ou rire. Bien
« souvent, aussi, le contraire arrivait, et mainte
« fois j'éprouvai quelque embarras devant le rire
« effronté des dédaigneuses, qui raillaient ma
« faiblesse, ou bien les larmes des dédaignées
« dont les sanglots accusateurs attestaient mon
« injustice. » Involontairement, ici, l'on se demande si c'est bien un enfant qui parle ; et ce doute, si naturel à propos du passage ci-dessus cité, revient encore et s'accroît quand Henri, grâce à un mensonge habilement combiné et

conduit, dupe son maître, parvient à faire punir ses camarades innocents du tort dont il les accuse. « Non-seulement je fus indifférent aux suites de « mon action, mais ce qui est mieux, je ressentis « une sorte de satisfaction intime, un véritable « chatouillement d'amour-propre en la voyant « réussir, quelque chose comme si pleine justice « eût été rendue par là à mon génie inventif. » Ici, l'exagération du caractère est visible; évidemment c'est l'auteur qui parle, et quand je rapproche de ce langage de scélérat naissant l'air honnête et les façons cordiales des bons jeunes garçons suisses ou allemands que je connais, je le soupçonne malgré moi d'avoir omis un détail, je me dis qu'envoyé par sa mère au marché, Henri, quelque jour, a dû s'attarder en route pour lire le fragment déchiré du poëme de Byron dans lequel on vient d'envelopper son fromage ou son beurre. Tout ce qui suit vient encore me confirmer dans cette supposition. « Vers ce temps, je « me liai avec un jeune garçon de mon âge, et « dont les sœurs déjà grandes passaient leur vie « à dévorer les plus mauvais romans. Deux sortes « d'ouvrages composaient leur bibliothèque de « rencontre, détritus des ventes publiques et « fonds de magasin; une collection des romans

« les plus lestes du dix-huitième siècle s'y trou-
« vait à côté d'un ramassis d'histoires de cheva-
« lerie les plus absurdes que l'on puisse imagi-
« ner. » Les deux amis, qui s'en tiennent aux derniers, s'efforcent naturellement d'égaler, sinon de surpasser les hauts faits et prouesses de ces preux d'almanach. « C'était vraiment à qui l'em-
« porterait sur l'autre en gasconnades et en bra-
« vades. Ainsi, tandis que timidement il insinuait
« l'aveu de je ne sais quel penchant mystérieux
« et anonyme, moi, plus hardi, je renchérissais
« effrontément sur ces sottises en déclarant une
« passion partagée pour l'une des beautés de la
« ville. Il s'aperçut que je voulais *le coller*, et, me
« regardant avec ironie, me défia d'aller à l'instant
« même, et sous ses yeux, porter à mon adorée
« certaine chaîne en chrysocale que je prétendais
« lui offrir. Je n'hésitai point, et, me glissant
« à travers l'entrée de son hôtel, je péné-
« trai sans encombre jusqu'à la porte munie
« d'un paillasson sur lequel je déposai mon of-
« frande... » Une autre fois, ils se disent propriétaires de quelque domaine splendide, acquéreurs d'une villa trop éloignée pour que l'on ne puisse vérifier l'authenticité de l'achat. Mais un mensonge en entraîne un autre. Pour feindre de telles dé-

penses, il faut pouvoir paraître millionnaire, chose malaisée pour deux gamins qui à eux deux ne peuvent réunir un écu. De là assaut de ruses, de tromperies, de combinaisons les plus machiavéliques pour faire croire à la possession de trésors secrets. « Impatienté par l'air de doute dont « il accueillait mes plans, je résolus d'inventer « quelque mensonge colossal, et qui réduirait « tous les siens à néant. Or, nous avions une pe- « tite cassette où ma mère serrait une douzaine « de pièces d'or, de médailles, le tout provenant « de cadeaux de mariage, de baptême, et repré- « sentant plusieurs générations successives de « parrains et de marraines. Je dérobai la petite « cassette, et l'ayant placée à la cave, dans un « endroit fort sombre, au fond d'une sorte de « coffre scellé au mur, et qui pouvait figurer un « coffre-fort, j'amenai là mon incrédule, et, « soulevant à demi le couvercle, fis briller à ses « regards étonnés quelques pièces d'or. — Vois- « tu, lui dis-je, il y en a comme cela plein le sou- « terrain. — Lui, non content de voir, voulut « tâter, circonstance qui me permit de le prendre « au collet et de fermer précipitamment devant « lui la porte de la cave où il paraissait trop se « plaire. » Par malheur Henri ne se borne pas à

déplacer la cassette, et le maniement du contenant lui donne envie de manier aussi le contenu. La tentation est d'autant plus irrésistible que sa mère, ayant pour système d'éviter toute dépense superflue, ne lui donne en argent de poche qu'une somme fort maigre et tout à fait insuffisante pour soutenir un rôle de millionnaire. Mais les écus s'épuisent, et le jour arrive où il se voit forcé de tout avouer. « Je tournais justement le « dos à l'armoire accusatrice, et, debout contre « la fenêtre, m'efforçais de faire taire mes re- « mords en songeant à autre chose. Tout à coup « ma mère m'appelle d'un accent extraordinaire- « ment altéré et sévère. Elle était debout auprès « de la table et de sa main étendue me montrait « la cassette vide au fond de laquelle brillait en- « core quelque menue monnaie. — Vois un peu « ceci, me dit-elle en m'enveloppant de son regard « attristé et ferme. — Je restai les yeux baissés, « le cœur me manquant pour envisager la boîte « vide de tout cet argent gaspillé en sottises. — « Il est donc vrai, poursuivit-elle, les gens n'ont « point menti, je ne puis plus croire en la bonne « foi de mon enfant, me reposer en mon fils. — « Ce ton douloureux et pourtant calme me perçait « le cœur, je me sentais tout anéanti. Chose bi-

« zarre, pourtant! du fond même de mon abais-
« sement et de ma douleur s'élevait comme un
« sentiment intime de réconciliation et de déli-
« vrance. Le loyal regard de ma mère, plon-
« geant entre les replis de mon âme longtemps
« troublée par le remords, la soulageait d'un
« poids énorme; je sentis se dissiper le cauchemar
« qui l'oppressait. Son silence même et sa sévérité
« me parurent bienfaisants, un élan de tendresse
« infinie traversa mon cœur foulé, il me sembla
« ne m'être jamais douté jusque-là combien je
« l'aimais. »

Ce qui précède semble propre à faire marque sur l'imagination d'Henri; le moment paraît bien choisi pour le ramener sur une autre voie, celle d'un jeune esprit qui se cherche et se prépare à engager la lutte d'où il va sortir homme et citoyen. Mais l'auteur, peu soucieux d'attirer l'intérêt sur son personnage, aime mieux poursuivre comme il a commencé et ne néglige aucun détail pour nous convaincre de la nullité de son héros. Ici toutefois se place une observation. On ne remplit pas quatre volumes sérieux avec un tel sujet, et l'auteur, comprenant cette faute, a, j'imagine, voulu la corriger en joignant une étude de mœurs à l'étude de caractère que j'ai décrit. Par malheur,

il donne la parole à son héros et se voit par là forcé de le prendre pour truchement de ses propres remarques. De là défaut d'unité, malentendus, confusion entre les personnages de l'auteur et d'Henri, qui s'exprime le plus souvent en homme d'esprit et se conduit en sot, ce qui trouble un peu le lecteur. Cela dit, j'en arrive aux événements précurseurs de la catastrophe qui va décider de son avenir. L'instruction publique, on le sait, est gratuite en Suisse. Il a quatorze ou quinze ans, il a quitté l'école élémentaire pour entrer comme externe au collége municipal, où les élèves reçoivent un enseignement tout à la fois solide et libéral. Mais son genre d'esprit superficiel l'empêche d'en profiter : il devine plutôt qu'il n'apprend, et son principal triomphe est dans les compositions de style où des pastiches assez réussis lui valent des louanges souvent excessives, et dont son amour-propre le porte encore à s'exagérer la portée. Si ses professeurs, éblouis par cette facilité d'imitation, se montrent un peu prompts à le vanter, en revanche il les critique fort, et nous entretient longuement des défauts ou des mérites qui caractérisent leur façon d'enseigner. Quelques-unes d'entre ces remarques ne manquent ni d'intérêt ni même de piquant. Mais le défaut d'espace

m'oblige à les omettre, je dois négliger maint détail secondaire pour rentrer dans le cours du récit dont ils refroidissent l'intérêt. Les élèves du collége municipal, pour la plupart d'origine patricienne, font grand étalage de préjugés nobiliaires et se croient en droit de refuser tout professeur appartenant à un autre parti. Or, on vient justement d'y placer un homme affable, instruit, mais sorti des rangs du peuple, et, comme tel, faisant profession de principes qui blessent les préjugés affichés par ses élèves. Il est membre du conseil et signe une mesure qui ordonne la démolition de quelques vieux repaires féodaux, ce qui augmente encore son impopularité. On le traite de « parvenu, de Vandale, » et finalement on improvise la démonstration publique qui doit amener sa déposition. Mais quelques seaux d'eau suffisent à disperser les agitateurs, qui sont appelés à rendre compte de leurs désordres. Les recrues payent généralement pour les meneurs, en ces sortes d'affaires, surtout quand l'amour-propre leur défend de s'avouer recrues, comme cela arrive à Henri, qui, en sa qualité de petit bourgeois, petit fils d'un paysan, tient naturellement à laver cette tache en faisant cause commune avec les nobles. Il déploie de grands sentiments à l'in-

terrogatoire et n'est pas loin de se croire un Scipion, lorsque survient un pli contenant l'arrêté qui décide son renvoi de l'école, et par là nécessite un changement complet dans ses plans d'avenir.

IV

Situation cruelle, et d'autant plus cruelle que sa mère, privée de fortune, doit renoncer à lui faire achever ses études en lui donnant un professeur. Apprendre un métier, se faire garçon épicier ou apprenti menuisier, choisir entre la profession de chapelier ou celle de tailleur, tels sont les différents partis qui s'offrent à lui pour l'aider à sortir de cette impasse. Mais un esprit élevé ne saurait consentir à peser de la mélasse ou du sucre, on ne peut s'abaisser à chausser son concitoyen lorsqu'on se croit de force à mériter ses hommages. Cette dernière pensée, surtout, sourit à Henri, qui, avec la naïve témérité de son âge, ne doute point, au fond, qu'il ne soit un jour appelé à illustrer son pays. Un mauvais paysage à l'huile orne le dessus du buffet, et il se croit destiné à devenir peintre depuis qu'ayant essayé de le recopier il a décou-

vert que le mélange du jaune et du bleu faisait du vert, que l'on obtient du violet en délayant ensemble de l'indigo et du rose. Bientôt, las de copier, il veut créer, et aidé d'un vieil album rempli de barbouillages fades, troncs d'arbres à devises, temples dédiés à l'amitié, cascades symboliques, il parvient à composer une sorte de paysage de genre, composition idéale et surtout fort sentimentale, dans laquelle il ne manque pas de placer un adolescent en habit vert, et qui médite à l'ombre de quelques saules pleureurs. Une excursion champêtre vient l'arracher à ces passe-temps, et reculer des projets qu'il n'a point encore osé communiquer à sa mère. Celle-ci, qui a pour système d'éviter toute dépense superflue, s'est toujours fait scrupule d'accepter l'invitation d'un frère marié, fermier et ministre, homme excellent, quoique fort original, et qui habite le village berceau de sa famille. Henri n'y est jamais allé et n'a point encore vu une vieille aïeule qui réclame également sa visite. Toutes ces raisons réunies décident Madame Lee à y envoyer Henri.
« C'est ainsi qu'un matin et bien avant l'aurore,
« je me mis en route pour commencer le plus long
« trajet que j'eusse encore entrepris. Pour la pre-
« mière fois je vis le jour poindre en plein air, et

« connus ce frisson matinal qui saisit tout voya-
« geur de nuit au lever du soleil, alors que ses
« rayons dorent la végétation fumante et touffue
« qui s'étage autour des montagnes. Je marchai
« tout le jour, et sans me fatiguer ; je traversai
« maint village, et puis de nouveau je me retrou-
« vai seul à l'ombre et dans le silence de quelque
« fôrêt, ou bien sur le sol brûlant de quelque
« vaste plateau désert où je ne retrouvais pas
« bien mon chemin. Cependant je ne regrettais
« guère le temps perdu, occupé comme je l'étais
« à rêver, et tout absorbé par des considérations
« sérieuses sur le cours des événements et sur mes
« espérances pour l'avenir. Les bluets d'un bleu
« sombre, les rouges coquelicots, et dans les bois
« les champignons aux couleurs bigarrées m'es-
« cortaient le long du chemin ; de magnifiques
« groupes de nuages ne cessaient de planer le long
« de l'azur profond ; je poursuivis tranquillement
« ma route jusqu'au moment où, saisi d'une sorte
« de compassion profonde pour moi-même, en
« même temps que d'un sentiment de révolte
« envers l'arrêt injuste dont je me voyais vic-
« time, une émotion irrésistible chassa mon insou-
« ciance ordinaire, et me fit éclater en sanglots.
« L'amertume me gagna de plus en plus ; je me

« laissai tomber, toujours pleurant, au bord d'une
« source entourée d'arbres, attendant que mes
« larmes fussent taries pour y laver mon visage,
« et, tout honteux de moi-même, reprendre en
« souriant le peu de chemin qui me restait à faire
« pour arriver. Enfin j'aperçus à mes pieds le vil-
« lage, qui, doucement éclairé par les reflets du
« couchant, s'allongeait entre le velours des prai-
« ries et les méandres argentés d'un torrent. Les
« rougeurs du soir inondaient la vallée, des spirales
« de fumée bleue sortaient des chaumes, çà et là
« résonnait un appel isolé et joyeux. Arrivé à l'en-
« trée, je demandai où se trouvait le presbytère ;
« les gens, rendus attentifs par je ne sais quel air de
« famille, encore accru par la forme accentuée de
« mon nez, se mirent à sourire, et l'on me dit que
« j'étais probablement le parent attendu, le fils
« de feu M. Lee, l'architecte qui avait fait fortune
« à l'étranger. Je ne tardai pas à apercevoir la
« demeure de mon oncle, antique bâtisse à demi-
« cachée par un rideau de noyers et d'ormes, aux
« pieds desquels une eau limpide courait en se
« jouant sur son lit de cailloux. D'épais festons
« de vigne encadraient les carreaux des fenêtres,
« resplendissants dans l'or du soir, et sous l'une
« d'elles, le cigare aux lèvres, en vert costume de

« chasseur, se tenait mon oncle, qui, armé d'un
« fusil à deux coups, semblait guetter quelque
« gibier. « Hé morbleu, te voilà donc, neveu,
« me cria-t-il sans se déranger. Cours vite dire
« bonjour à ta tante que tu trouveras là-haut en
« train de dresser le couvert. » Ce disant, il cou-
« cha en joue, et fixant un point noir, abattit le
« plus charmant petit aigle qui ait jamais porté
« l'alarme en une volée de pigeons. Tout ragail-
« lardi par ce valeureux accueil, je m'empressai
« de relever l'oiseau et d'aller le porter à mon
« oncle. En haut dans la salle je le retrouvai
« mesurant du regard une longue table, où le
« couvert était dressé pour de nombreux convives.
« — Tu tombes bien, me dit-il, c'est fête et tous
« nos moissonneurs vont arriver. » Là-dessus il
« appela sa femme qui entra chargée de deux
« outres pleines de vin, qu'elle déposa aux deux
« bouts de la table. Elle me regarda d'un air à
« demi compatissant, à demi ironique. « Eh bien,
« dit-elle, pourquoi ce visage de soupe au lait, ce
« museau de papier mâché ? Attends, gamin,
« tu ne repartiras pas d'ici sans remporter une
« paire de joues comme celles qu'avait ton pauvre
« père, de bienheureuse mémoire. Et ta mère,
« que fait-elle, pourquoi ne t'accompagne-t-elle

« pas ? » Tout en parlant ainsi, elle dressait mon « couvert entre le sien et celui de son mari, et « s'occupait d'improviser un petit repas en atten- « dant l'autre, le grand, qui se préparait. J'hé- « sitai, ce que voyant, elle me prit à bras-le- « corps, et, comme elle eût fait d'un enfant récal- « citrant, me planta sur ma chaise ; puis, sans « seulement entendre mes excuses, m'ordonna « impérieusement de manger et de boire. Peu « après, on entendit comme un froissement de « branchages, et sous la feuillée encore verte je « vis s'avancer un immense char, vacillant sous « le poids doré de la plus riche récolte. Un mur- « mure confus de voix l'accompagnait : à ses « côtés marchaient les fils et les filles du logis, « suivis par une troupe rieuse de moissonneurs et « de moissonneuses. L'instant d'après je me vis « environné, enveloppé, en quelque sorte, par le « désordre du plus joyeux tumulte. Je ne me cou- « chai que tard ce soir-là, et sans fermer ma fenê- « tre, sous laquelle murmurait le ruisseau cristal- « lin... »

En attendant la suite de cette églogue, où il va bientôt figurer au premier plan, Henri reçoit un message qui l'appelle chez son aïeule, vieille paysanne de l'ancienne roche, droite comme un

peuplier, noble encore à quatre-vingts ans sous la coiffe blanche qui encadre ses traits ridés. « Par « delà d'étroits sentiers et mainte solitaire mé- « tairie, à peine visible derrière son verger, parut « enfin, à demi perdu dans les bois, l'enclos frais « et sombre au fond duquel on apercevait sa « maison. Elle-même, debout sur le seuil, sem- « blait épier ma venue. Elle me précéda aussitôt « dans la chambre, puis, m'ayant souhaité la « bienvenue, se dirigea vers une petite fontaine « d'étain clouée au mur, et, après avoir tourné « le robinet, laissa couler un filet d'eau claire « sur ses petites mains fines et brunes. Ensuite « elle plaça sur la table le pain et le vin, et, « m'ayant dit de prendre une chaise, resta de- « bout et sourit en me regardant manger. L'as- « siette enlevée, elle me fit placer une chaise « tout à côté de la sienne, à cause de sa vue, qui « s'affaiblissait, et se mit à me contempler fixé- « ment, comme si elle eût essayé de retrouver « en moi son fils. Ça et là, pourtant, elle laissait « tomber quelques mots, par exemple, une ques- « tion sur l'état de nos affaires, ou notre façon de « vivre, mais toujours un peu comme une per- « sonne qui rêve, et, à travers un écheveau em- « brouillé, s'efforce de ressaisir un fil perdu... Je

« passai quelques heures auprès d'elle sans que
« la conversation s'animât davantage... Elle sou-
« riait d'un air satisfait et paisible, et à la fin
« s'endormit. Un léger tressaillement agitait ses
« paupières closes, on devinait tout un cortége
« d'images suaves derrière ce frêle rideau. Comme
« je me levais doucement pour partir, elle s'é-
« veilla, prit ma main et me regarda avec sur-
« prise, presque avec sévérité. Nos pensées, sans
« doute, se rencontraient, et, tandis que je voyais
« en elle le dernier chaînon d'un passé qui était
« en quelque sorte le mien, moi-même, peut-être,
« je me présentais à ses yeux comme la suite
« obscure d'une vie prête à s'éteindre... Elle se
« dirigea toute pensive vers la pièce voisine, où,
« dans un antique bahut, elle serrait une provi-
« sion de colifichets destinés à des présents;
« mais au lieu d'un foulard qu'elle voulait me
« donner, elle atteignit un petit mouchoir rose
« en soie, tel que les jeunes paysannes ont cou-
« tume d'en porter le dimanche, et me le tendit
« encore enveloppé dans le papier gris du porte-
« balle auquel elle l'avait acheté. Elle me fit
« aussi promettre de venir la voir chaque jour et
« m'avertit qu'elle me garderait prochainement à
« dîner. »

Les parents d'Henri, je l'ai dit, étaient tous deux du même village. Abondance de cousins et de cousines, par conséquent. Il se voit arrêté à chaque porte et obligé de faire un repas par maison. Entre autres parents au dizième ou douzième degré, se trouve une certaine Judith, paysanne riche, magnifique personne, resplendissante de santé et d'éclat. Cette jeune veuve, qui ne passe pas justement dans le pays pour un modèle de vertu, a des façons fort engageantes, et son ample et féminine beauté fait immédiatement impression sur Henri. « Elle était grande et vigou-
« reuse, et d'un genre de beauté étrange et rare.
« Ses grands yeux veloutés et les contours un
« peu charnus de ses belles lèvres rouges frap-
« paient aussitôt; de même les lourdes ondées de
« tresses satinées et bleuâtres qu'elle ramenait
« en diadème sur son front de statue... L'étrange
« personne, qui revenait du jardin, vida son
« tablier rempli d'une profusion de fleurs, à tra-
« vers lesquelles çà et là déroulèrent des abricots
« couleur d'or, des pêches rosées, des prunes
« d'un violet sombre; puis, sans mot dire, elle
« alla prendre une jatte de lait dont elle porta
« aussitôt le contenu à mes lèvres, souriante tan-
« dis que je buvais les yeux attachés sur le pur

« émail de ses dents... » Henri, qui ignore encore comment on répond à une telle hospitalité, se sent tout intimidé et ne sait que penser de ces prévenances. En attendant qu'il l'apprenne, un commencement de roman s'ébauche pour lui, il va connaître ce faible éveil du cœur encore inoccupé et qui cherche un objet pour ses souhaits. Tout près de là, dans un vallon idyllique, grandit et s'embellit une fleur mignonne, l'une de ces figures de vierges comme vous en avez pu voir sur les toiles de Van Eyck ou d'Hemling. Imaginez une enfant de quatorze ans, toute mince et svelte; d'ondoyants cheveux châtains dorés retombant sur des épaules un peu étroites, une tête à l'expression tout à la fois naïve et volontaire, la bouche mutine, les yeux candides, un petit front entêté et bombé sur lequel on voudrait poser une couronne d'or, de petites mains fluettes qui semblent faites pour porter une tige de lis fleuri. Avec cela du naturel, un maintien qui n'a rien de rustique, de petites façons fines et fières, un ensemble d'air et de manières qui ne déparerait point une fille de roi. Elle s'appelle Anna. On ne l'élève pas non plus en paysanne, et son père, un ancien maître d'école devenu riche par héritage, a l'intention d'en faire une dame, de la marier à quel-

que négociant ou professeur de Zurich ou de Berne. Le bonhomme, qui n'a pas d'autre enfant, espère, à force de ménagements et de soins, la préserver de la maladie de poitrine à laquelle a succombé sa femme. En sa qualité d'ancien maître d'école, il a conservé le goût des classiques, celui des conversations érudites, et se montre même un peu pédant dans son premier entretien avec Henri, qu'il croit en train de devenir théoricien ou logicien consommé. Celui-ci, tout confus, lui raconte son échec, ajoutant qu'il se propose d'étudier la peinture, en particulier le paysage, genre dans lequel il espère pouvoir acquérir une fortune et un nom. Mais le brave magister, tout entier à ses auteurs latins et grecs, n'a jamais vu le personnage plus ou moins fantastiquement vêtu que l'on rencontre aux environs du Vésuve comme à ceux de Fontainebleau. « Un paysagiste, qu'est-ce « qu'un paysagiste ? » demande-t-il. Pour expliquer une chose, cependant, il est à peu près indispensable de la connaître soi-même. Henri, légèrement embarrassé, répond qu'un paysagiste est « le prêtre de la nature, et comme tel, a mis« sion de représenter et d'immortaliser ses œu« vres. » Le magister, qui ne connaît point ce genre de sacerdoce, veut bien en croire sur parole

son jeune parent, qui d'ailleurs lui témoigne de la déférence et du respect. Henri ne tarde donc pas à gagner les bonnes grâces du père comme celles de la jeune fille, toute flattée de se voir un cousin qui parle sans jurer et porte une cravate lâche sous son col rabattu à la *Van Dyck*. L'amour-propre, d'autre part, vient encourager Henri dans son penchant, il se dit que le meilleur moyen de passer pour un homme est de faire la cour à quelqu'un. Néanmoins sa confiance en lui-même s'ébranle un peu quand il songe à la belle Judith, qui pourtant ne semble pas disposée à le traiter en petit garçon. « Je passais souvent de-
« vant chez elle, mais sans oser y entrer, la pré-
« sence d'une belle femme me donnant je ne sais
« quelle vague sensation de confusion et d'em-
« barras. » Elle, pourtant, n'y met pas autant de façons, et, quittant sa chaise, l'attire en riant vers la chambre où elle lui ordonne impérieusement de rester. En l'absence de sa mère, qui travaille aux champs, tandis qu'elle-même fait la dame, Judith, naturellement fainéante comme toute belle dame, s'ennuie et ne demande pas mieux que de tuer le temps en devisant de choses et d'autres. On peut l'amuser à peu de frais, il est vrai. « Elle n'eut pas plutôt découvert mes petits

« talents de peintre, que se mettant en devoir « d'en profiter, elle me chargea de lui peindre « un bouquet de pensées, présent dont elle me « remercia vivement et qu'elle plaça avec une « certaine solennité entre les feuillets d'un parois- « sien. Entre autres bibelots, elle avait rapporté « de la ville un petit album doré sur tranche dont « deux feuillets seulement se trouvaient rem- « plis. A chaque visite, dorénavant, elle imagina « de m'en faire remplir un, me tendant à cet « effet mes pinceaux et ma boîte à couleurs, « qu'elle avait voulu garder. J'y peignais soit une « fleur, soit une petite guirlande, emblème d'a- « mitié, et dont nous avions soin d'orner le bas « par quelques vers choisis dans la collection de « vieilles devises à bonbons qui, avec son parois- « sien, composaient sa bibliothèque. » Pour l'encourager à se mettre plus à l'aise, j'imagine, Judith choisit ordinairement ce moment pour faire sa toilette. « Je me plaisais à noyer mes « doigts dans les ondes soyeuses de ces superbes « cheveux, et Judith, laissant bientôt tomber son « peigne, se mettait à rire et m'abandonnait sans « résistance sa belle tête, que je couvrais de bai- « sers. » Il n'y a plus de danger maintenant qu'il passe sans entrer. « C'est ainsi qu'un soir,

« après avoir passé l'après-dîner en compagnie
« d'Anna, chez son père, j'entrai chez Judith,
« justement occupée à laver à la fontaine une tête
« de laitue quelle venait de nettoyer pour son
« souper. Je me mis à la lutiner, tenant ses mains
« captives au-dessus du jet d'eau, puis, affran-
« chissant l'une des miennes, lui envoyai des
« gouttes d'eau au visage et dans la nuque, riant
« de tout mon cœur et m'excitant encore davan-
« tage de son couroux. Elle, cependant, prit sa
« revanche, et saisissant un moment de relâche,
« en profita pour prendre ma tête et la serrer
« entre ses genoux, où elle se mit à fourrager
« rudement dans mes cheveux et à me tirer les
« oreilles. Je me défendis de mon mieux, et, à
« force de lutter, il advint qu'épuisés, nous nous
« trouvâmes tout à coup suspendus au cou l'un
« de l'autre, moi, reposant contre sa poitrine
« palpitante, elle, colorée, les yeux brillants, le
« regard noyé dans les rougeurs splendides du
« ciel d'été, dont les reflets nous enveloppaient
« de bouffées d'air tiède... Son sein superbe, ému
« comme une onde tumultueuse par mille secrets
« mouvements, se soulevait et s'abaissait tour à
« tour; et tandis que l'effervescence de son sang
« ému lui ôtait la parole, moi, sans conscience

« de l'abîme brûlant que je côtoyais, je m'aban-
« donnais sans scrupule au bonheur de reposer
« contre elle, et, dans les profondeurs transpa-
« rentes et rosées de l'horizon plus pâle, imagi-
« nais entrevoir la forme élancée et fine de mon
« Anna. » Un tel système permet de mener de front deux cultes qui d'ordinaire semblent s'exclure, j'entends celui du substantiel et celui de l'idéal. Disons pourtant qu'entre Anna poitrinaire et Judith florissante, Henri fait parfois sotte figure, et, pour me servir d'une comparaison vulgaire, rappelle un peu la mine embarrassée d'un âne, qui, placé entre deux râteliers, ne saurait auquel donner la préférence et partant s'abstiendrait de manger, situation assez ridicule et d'autant plus grotesque que l'auteur, par ses réflexions, semble ici vouloir personnifier la lutte de l'innocence entre le bien et le mal.

V

Rassurons bien vite le lecteur. Contrairement à la règle générale, c'est l'innocence, ici, qui

triomphe, et la vertu qui retire sa proie des griffes du démon. Pour parler comme tout le monde, Henri, qui n'a pas encore eu le temps d'oublier son histoire sainte, s'est un beau matin et fort à propos surpris à réfléchir sur certaine aventure arrivée à Joseph, et n'a pas cru pouvoir faire mieux que de l'imiter. Plus vertueux que poli, il se tire donc d'affaire par la fuite, non cependant sans emporter son manteau, en d'autres termes sa boîte à couleurs; il disparaît un beau jour sans prendre congé de Judith ni même d'Anna. Oubli d'autant plus inexplicable qu'il vient de recevoir de cette dernière une sorte d'aveu tacite et qu'il vient de le recevoir, présage lugubre, sur une tombe, celle même de l'aïeule qui vient de mourir. Le voici donc de retour chez sa mère, immaculé comme devant et non moins sot, l'esprit inquiet et incertain comme avant son départ. Reste à décider s'il se fera peintre et comment il se fera peintre. On n'a guère le choix des professeurs, dans une petite ville. A force de recherches on se souvient d'une sorte d'industriel qui, véritable éclectique, confectionne à volonté le paysage et le portrait, tient atelier de peinture et en général de tout ce qui concerne son état, voire même de lithographie et de gravure pour les billets de ma-

riage et d'enterrement. Ce professeur, homme prudent, et qui a soin de s'assurer ses élèves par contrat, s'engage, en retour d'une somme assez forte, à transformer en autant de Kaulbach et de Cornélius les dix ou douze pauvres diables, qui, alléchés par cette amorce, se consolent par là d'en être en attendant réduits à apprendre les principes de leur art en enluminant des lithographies. On devine de reste qu'il n'entre point dans son système d'étudier d'après nature, et qu'au bout de six mois il n'a plus rien apprendre à Henri. Certes, on ne saurait refuser à ce dernier quelque originalité naturelle, de la hardiesse de sentiment et de touche, une certaine habileté de main qui trompe l'œil et lui permet de tricher sur les points difficiles. Mais il ne sait point dessiner et n'en sent pas le besoin; ses esquisses, pour la plupart inachevées, sont molles et dépourvues du sentiment de la vie. En outre, il ignore l'art de vaincre les difficultés, il manque de cette persévérance qui permet de s'intéresser à des détails en apparence arides, de s'absorber dans la contemplation d'une ligne ou d'un trait. C'est ainsi que plus tard, quand, se sentant à l'étroit dans le convenu, il ira enfin demander des leçons à de véritables cieux, à de véritables arbres, sa mollesse innée l'empê-

chera d'en profiter, il reculera devant toute étude sérieuse ; et, qu'au lieu de s'attacher à l'examen minutieux de la couleur et de la forme, vous le verrez, en véritable Allemand, perdre son temps à lire des théories sur l'accord de la Divinité avec l'art, ou feuilleter quelque traité d'esthétique ne prétendant à rien moins qu'à décrire en langage abstrait et sublime à quels traits on reconnaît la beauté. D'autres fois, c'est en songes creux, en véritables enfantillages que son temps s'use.

« Je sortais de très-bonne heure, et dans l'in-
« tention de demeurer absent tout le jour. Mais
« au lieu de me mettre tout de suite au travail,
« je cherchais quelque endroit ombragé, et m'y
« étendant, je commençais par dévorer la provi-
« sion de vivres que ma mère me donnait à em-
« porter. Mon panier vide, je prenais un livre,
« Gessner ou Jean Paul, et, croyant lire, m'a-
« bandonnais bientôt à des rêveries pleines de
« bien-être et de douceur. Le regard fixé sur une
« onde limpide, je m'assoupissais quelquefois,
« puis, m'éveillant en sursaut, laissais dormir
« crayons et pinceaux pour m'élancer à la pour-
« suite de quelque papillon, passe-temps dont
« jadis je ne me lassais point ; ou bien encore je
« m'amusais à lancer de petits cailloux vers un

« but marqué, ayant bien soin, toutefois, de « m'arranger de façon à ce que personne ne pût « me voir... » Il ne travaille point, mais en revanche il s'arrange un atelier, et porte un béret de velours comme ceux que l'on voit aux peintres vénitiens du seizième siècle. Il en est là lorsqu'il rencontre un nommé Rômer, paysagiste d'un certain talent, qui s'intéresse à lui, et, quoique pauvre lui-même, s'offre de lui donner des conseils. Henri accepte, mais il arrive que, goûtant fort les éloges, il ne peut supporter le blâme, et par là s'offense fort des vérités que l'autre se croit obligé de lui dire. Justement celui-ci, avec beaucoup de talent, se trouve être une espèce de fou qui, entre autres monomanies, a celle de se croire une influence occulte dans les destinées de l'Europe. Ici vous supposez qu'Henri va se montrer compatissant envers le pauvre homme à qui il doit tout ce qu'il sait. Mais l'amour-propre rend rancunier et dur. Loin de s'affliger de cette découverte, il s'en applaudit, en quelque sorte, heureux d'y trouver un prétexte pour renoncer à un enseignement dont la sévérité lui déplaît. Bien mieux, un sentiment presque odieux d'ingratitude, d'indélicatesse même le pousse à demander le remboursement immédiat de quelques

louis. Le pauvre hère, blessé au cœur, se dépouille de ses dernières ressources et achève de perdre la tête. Une lettre chargée de malédictions burlesques, et datée de l'hospice de fous où il va bientôt succomber, ne tarde pas à éclairer Henri sur le sort de son ancien maître. Les regrets lui viennent, il a honte de l'action tout à la fois sotte et méchante qu'il a commise. Mais comme tout caractère faible, et par là incapable de jugement, il n'en veut point supporter les conséquences, et plutôt que de s'avouer sa faute, il cherche à s'en dissimuler l'importance en allant la raconter au premier venu. C'est ainsi que, cédant au mouvement le plus irréfléchi et sans ménagement pour son état déjà fort grave, il s'installe auprès du lit d'Anna malade, et n'hésite pas à lui en faire la confidence. La pauvre jeune fille s'évanouit, et Henri, fuyant ces scènes de désolation, n'imagine rien de mieux que de courir chez Judith et de la prendre à son tour pour arbitre dans cette affaire.
« Je me sentais dans l'une de ces dispositions
« sombres où l'on en vient à se demander si vrai-
« ment l'on est né pour le bien ou pour le mal,
« disposition où l'on se sent moins méchant que
« misérable, et comme poussé dans le malheur
« par une rencontre absurde de pensées et d'évé-

« nements. » Pures phrases, et peu faites pour toucher une personne douée de bon sens. Judith, loin de prendre son parti, le tance vertement, et ne se gêne nullement pour lui dire sa façon de penser. « Comment! fit-elle, mais c'est tout bon-
« nement affreux! N'as-tu pas honte, avorton? »
« Elle se leva, et, tout en colère, se mit à me re-
« présenter comment le pauvre homme que j'avais
« privé de ses dernières ressources se serait in-
« failliblement guéri, à force de bons traitements
« et de soins. « Que ne l'avais-je là, auprès de
« moi, le pauvre garçon! Il n'était pas bien ma-
« lade; il avait du talent, du courage et du cœur.
« La preuve, c'est qu'il travaillait, lui, et se don-
« nait du mal. C'est si naturel de garder ce que
« l'on gagne péniblement. Mais voilà, on vous
« sait quelques sous dans votre poche, et aussitôt
« les créanciers de se présenter. Et puis après,
« nourrissez-vous de l'air du temps, arrangez-
« vous... « Je l'aurais guéri, moi, je sens bien
« que je l'aurais guéri. Je me serais tant occupée
« de lui, je l'aurais si bien flatté, si bien fait rire,
« qu'il serait devenu raisonnable. » Elle s'arrêta,
« puis, s'approchant de moi et me regardant en
« face : « Sais-tu bien, petit Henri, que, jeunet
« comme tu l'es, tu n'as pas moins d'un meurtre

« sur la conscience, » me dit-elle. Je me sentis « tout consterné, ne sachant que répondre, sinon « qu'elle exagérait, et que, quoi qu'il en fût, on « n'est pas tenu de prévoir ce qui arrive. » Réflexion fort judicieuse, et sur laquelle il rentre assez à temps pour apprendre qu'Anna se meurt, tourmentée par de vagues soupçons d'infidélité. Enfin la voilà morte, et paisiblement étendue sur le petit lit virginal auprès duquel on charge Henri de veiller, mission dans laquelle il déploie un véritable sentiment d'artiste, il faut le dire.

« Elle dormait de son dernier sommeil, et peu « différente de ce que je l'avais vue le jour avant; « les paupières étaient closes, et sur la pâleur « unie du visage une presque imperceptible teinte « rose semblait le reflet amorti de je ne sais quelle « aurore mystérieuse et lointaine. Ses bandeaux « d'or brillaient dans l'ombre, et sur les plis « diaphanes de sa robe blanche, ses petites « mains pieusement croisées tenaient une rose, « son égale en beauté et en pâleur. » Un joli sujet de tableau, n'est-il pas vrai, et dont un peintre futur ne saurait manquer de profiter. « J'examinai tout en détail; j'éprouvais comme « un chatouillement d'orgueil en me voyant, à « mon âge, plongé dans un chagrin aussi pro-

« fond, et en possession d'une fiancée morte « aussi poétiquement belle. » C'est pour se consoler, j'imagine, qu'il entre chez Judith au retour de l'enterrement. « J'entrai, *le visage sérieux*, et, de mon air le plus solennel, lui déclarai que je venais prendre congé d'elle, attendu qu'Anna morte je ne pouvais plus la revoir. » Ici la scène devient d'un ridicule énorme et intraduisible ; en voici le sens, sinon l'abrégé ; on me pardonnera si, faute de trouver un style plus convenable au dialogue, je me permets de le traduire à peu près ainsi : « Mais bélître, c'est justement pour cela qu'il faut commencer à m'aimer pour de bon.

— Belle raison, et voudras-tu bien me dire ce que, dans cet arrangement, deviendrait celle à qui j'ai juré, quoiqu'un peu tard, de demeurer fidèle ?

— Puisqu'elle est morte, ton Anna.

— Elle vit dans le ciel, où ne manqueront pas de s'accomplir un jour nos fiançailles. Je la reverrai tôt ou tard. En attendant je ne peux pourtant pas m'approvisionner de tout un harem de femmes pour la vie à venir.

— C'est juste, tu n'es pas Musulman, mais Suisse, c'est-à-dire un ours mal léché et que j'ai envie de mettre à la porte. Mais, entre nous, sa-

vons-nous seulement s'il y a une vie à venir?

— C'est plus que probable, d'ailleurs le contraire ne changerait rien à mes décisions.

— Drôle de corps, veux-tu te faire trappiste? Tu ne m'as pourtant pas l'air d'un buveur d'eau. Après cela, fais-en à ton idée, je n'irai pas courir après toi, comme tu te l'imagines. Là-dessus, monsieur peut être tranquille. Maintenant retourne chez toi, mon petit, toi même avant six mois tu verras bien ce qui en sera. »

Henri, qui tient à se montrer homme, sans doute, demeure inébranlable, et, pour toute réponse, se met à lui vanter les délices de l'amour platonique, auquel il s'offre de l'initier. Suit une demi-page de tirades dans le genre de celles que goûtaient les lecteurs de madame Cottin. « Tu « gémis et tu te plains de n'avoir jamais connu « que la plus impure moitié de l'amour. Apprends « donc à en connaître l'autre moitié, la plus no- « ble. Prouve-moi ton amour en m'aidant à te « conserver pure dans mon estime en même « temps qu'à garder ma foi à la morte. »

— Phrases que tout cela, je me soucie bien de ton estime, reprend fort judicieusement Judith.

VI

L'autobiographie se termine sur cette épigramme, et tout ce qui suit n'étant plus qu'une répétition et parfois une exagération des mêmes traits de caractère, on me pardonnera de n'en plus donner qu'un résumé des plus succints et fort simple. Nous retrouvons Henri sur le point de quitter sa ville natale pour aller étudier la peinture à Munich. Rien de frais comme ce début qui s'encadre dans les merveilles d'un site bernois. La campagne s'éveille à demi voilée par des vapeurs aux reflets d'opale, on aperçoit vaguement des vallées, des torrents. Peu à peu les brumes s'écartent sur des gouffres de verdure, des eaux bleuâtres frissonnent comme emprisonnées dans un réseau d'or, le soleil éclaire des plateaux de neige, les glaciers se dressent resplendissants et transparents derrière les cimes veloutées des sapins. Henri, venu pour prendre congé de ce beau paysage, a bien l'air d'un jeune oiseau pressé de quitter le nid paternel. Cheveux bruns flottants, démarche cavalière, visage imberbe et doux. Joignez à cela

les excentricités d'un costume un peu théâtral, la tunique verte à brandebourgs, le col blanc rabattu, le béret noir orné d'une plume de geai. De téméraires espérances, de grandes idées se trahissant dans la coupe de l'habit, voilà bien les naïvetés de la vingtième année, telles qu'on les rencontre encore aujourd'hui à Iéna ou à Heidelberg. « Au « moment, nous dit l'auteur, de quitter la Suisse « pour aller s'instruire aux grandes écoles de « peinture de l'Allemagne méridionale, il a voulu « venir ici pour saluer d'un regard d'adieu sa belle « patrie, puis, surtout, pour faire acte de dévotion « envers la nature, se consacrer à son culte, « comme il convient à tout adolescent épris de ses « beautés. »

Enthousiasme niais et de commande, et qui ne tarde pas à s'effacer à l'aspect de la maison paternelle, qu'il va bientôt quitter. Sa mère, debout à la fenêtre, l'engage à monter. C'est la dernière fois qu'ils déjeunent ensemble; les tasses sont vides, l'heure du départ approche. « Madame Lee se mou« rait du désir de ne pas laisser partir Henri sans « ajouter quelques bonnes paroles aux douze belles « chemises neuves qu'elle lui donnait à emporter. « Mais ne s'entendant pas à faire du sentiment, « elle ne put trouver que ceci : Avant tout, Henri,

« ne deviens point mauvais sujet et souviens-toi
« toujours qu'il est une Providence. Oui, souviens-
« toi du bon Dieu et il se souviendra de toi. Tâche
« aussi d'apprendre quelque chose, afin de deve-
« nir indépendant. Car tu sais ce que tu as à dépen-
« ser, et qu'une fois ton argent parti je ne pour-
« rais plus rien t'envoyer. Aie bien soin de tes
« mouchoirs de poche, et n'essuie pas tes souliers
« avec, comme tu le fais si souvent. Enfin, écris-
« moi souvent, et ne manque pas de m'avertir si
« tu avais besoin de quelque chose. Tu sais bien,
« mon enfant, que tout ce qui est à moi est à toi,
« et que je ne pourrais te savoir malheureux. »

Cependant Henri, déjà loin, se lève précipitamment pour partir. « Mère, adieu, voilà qu'il est
« temps. » De grosses larmes roulèrent dans les
« yeux de la pauvre femme qui lui serra la main en
« silence, et lui-même, comme il descendait l'es-
« calier, sentit une chaleur lui monter au front.
« — Mais il sut se maîtriser. — » Remarque inutile. Les gens ainsi faits ne pleurent que lorsqu'ils ne trouvent plus nulle part cinq francs à emprunter, expérience qu'Henri va bientôt faire. En attendant, le voici à Munich, dans un bel atelier, tout entouré des immenses esquisses à la craie et au fusain qui jusqu'ici représentent le plus clair de

ses œuvres. Ce n'est pas par la simplicité de la composition qu'elles se distinguent. Imaginez une collection de paysages impossibles, paysages ossianiques, druidiques, gothiques, poétiques, chaotiques, le tout accompagné de nuages fantastiques, d'arbres étiques, et rehaussé de potences, de spectres, de bouts d'Océan. « Ces dessins, qui répan-« daient sur l'atelier je ne sais quelle teinte magis-« trale, devaient, de prime-abord, révéler l'idée « poétique ou savante qui avait présidé à leur ar-« rangement. Mais on ne saurait faire du pain avec « des pierres, ni remplacer le travail par l'inter-« vention du surnaturel. » C'est ainsi que l'auteur désigne les efforts d'une école appelée « idéaliste, » école qui a fait bruit en Allemagne et dont Henri se fait gloire d'être l'adepte. « La faute, ajoute-« t-il, provenait moins d'un entêtement systéma-« tique que d'une espèce de *rationalisme* religieux « assez plat, et tel qu'un enfant abandonné à lui-« même le peut concevoir. » En d'autres termes, Henri, selon l'auteur, fait des arbres faux parce qu'il se fait de Dieu une idée fausse, et des paysages de fantaisie parce qu'il a foi à une religion de fantaisie qui est l'ouvrage de son cerveau. Thèse sujette à examen, et sur laquelle je n'ai point à discuter.

Bref, il ne réussit pas, se decourage et ne tarde pas à tomber dans cette vie d'oisiveté et de dettes où les talents médiocres s'engloutissent, poussés par la paresse et l'amour-propre. Ses ressources, peu à peu, s'épuisent, il se voit obligé d'échanger son atelier contre une petite chambre mansardée où ses cartons font assez piteuse figure. Un matin, poussé par l'ennui, il se met à copier le lutteur de la galerie Borghèse, unique débris de tous ses plâtres, et s'aperçoit enfin qu'il ne sait point dessiner. Tout autre, ici, se mettrait sérieusement à l'œuvre, prendrait les écorchés de Michel-Ange, tâcherait à force de persévérance et d'étude de rattraper le temps perdu. Henri trouve plus commode de gémir, de douter de Dieu, de faire de mauvais vers sur l'inconstance de la fortune. Un beau jour, ne sachant plus où porter ses pas, il va à un cours d'anatomie fait par un professeur en renom. Cela le distrait, et sous prétexte de compléter son éducation inachevée, il ne se contente bientôt plus du cours d'anatomie; le professeur d'histoire succède au professeur de littérature, il va du droit à la philosophie, de la géologie aux mathématiques, tout cela par désœuvrement et sans savoir s'il aura de quoi dîner le soir. J'ai oublié de dire que pour un motif futile il a tué en duel son meilleur ami, celui-là

même auquel il s'adressait dans ses moments de gêne. Reste sa mère, qui par le retour du courrier lui envoie ses petites économies de l'année. Mais ce maigre secours ne suffit point, et sur une seconde demande plus pressante, la pauvre veuve imprudemment se décide à engager son bien afin de sauver Henri, dont un refus pourrait compromettre l'avenir.

Mais cette dernière ressource s'épuise à son tour, et celui-ci n'osant plus revenir à la charge, ne tarde pas à se défaire de tout ce qu'il a. Son linge, sa garde-robe, tout y passe, il ne lui reste bientôt plus qu'une malle vide et le précieux manuscrit contenant l'histoire de sa jeunesse. Sur ces entrefaites, un soir, il rencontre un jeune homme de son pays, un ouvrier venu là pour se marier et qui, surpris de le voir sous cette livrée de gueux, devine un homme tombé et l'invite à partager son repas. Tout en lui versant à boire, il l'entretient de sa mère, « qui depuis des années, « porte toujours la même petite robe usée, « et n'a même plus de quoi s'acheter la livre de « bœuf qu'elle avait coutume de faire bouillir les « dimanches. » Il lui raconte aussi qu'on ne la voit plus, comme jadis, voisinant chez l'une ou chez l'autre, que sa porte ne s'ouvre plus, que sa

seule occupation, à présent, consiste à filer depuis le matin jusqu'au soir. Parfois, accoudée sur le chambranle, elle s'interrompt, et alors, ajoute le brave garçon, on la voit contempler la route où rien ne paraît. Les voisins, d'autres fois, la regardent épiant la venue du facteur, qui depuis six mois ne lui apporte plus rien. Le soir elle n'allume plus, et les nuits où il fait clair de lune on l'aperçoit devant son rouet, immobile comme la statue du silence. Ici vous supposez avec moi qu'Henri va s'attendrir, remercier le jeune homme, accepter de celui-ci l'aide nécessaire pour s'en retourner chez lui. Détrompez-vous ; son attendrissement, si toutefois attendrissement il y a, provient d'un motif moins vulgaire.

« Pendant que l'autre parlait, nous dit l'auteur, Henri, plongé dans un morne silence, voyait en quelque sorte se transfigurer à ses yeux l'image de sa mère. » L'auréole du chagrin la lui fait paraître belle. Une sorte de rêverie artistique et poétique l'emporte sur ses tourments présents : il oublie ses peines pour ne plus songer qu'au bel effet de cette tête penchée dans un demi-sommeil, il passe sur sa misère pour admirer les cheveux blanchis par cette même misère... Je m'arrête,

rien n'est plus impossible après celà, et personne ne s'étonnera si je dis qu'Henri, devenu tout à coup et comme par miracle héritier d'un inconnu, oublie d'en faire part à sa mère, et, sur le point d'aller la rejoindre, s'attarde encore une fois aux pieds d'une belle personne qui réussit à le rendre infidèle à son Anna. Tandis que les alouettes lui tombent ainsi toutes rôties dans la bouche, le remords un matin le prend; il se souvient de la pauvre femme qui se meurt de faim là-bas, et juge enfin à propos de se mettre en route. Mais il était trop tard, et, à force de remettre, il arrive tout juste assez à temps pour assister à son service funèbre. « Cela lui brisa le cœur, et il ne lui sur- « vécut que fort peu, » ajoute assez naïvement l'auteur. Henri eut un très-bel enterrement. On l'avait cru pauvre et la découverte inattendue de sa fortune lui valut quelque considération et quelque sympathie de la part de ses concitoyens, qui en l'enterrant crurent enterrer un grand artiste mort dans sa fleur...

De profundis, qu'il dorme en paix, et puissions-nous une bonne fois en être quitte avec lui ainsi qu'avec tous ses pareils.

LE

TYROL AUTRICHIEN

FRAGMENT. — 1861.

Lac de Trauen.

..... Je suis venu à pied de la cascade de Trauenfall. Sur le haut de la côte, voyant le soleil s'abaisser derrière les montagnes, j'ai demandé mon chemin à deux ou trois Slovaques qui mangeaient étendus à l'ombre des tamariniers. Ils n'ont pas compris; sans doute, ils ne savaient pas l'allemand. L'un d'eux, après m'avoir examiné de ses grands yeux noirs farouches, a coupé un morceau de pain et s'est levé pour me l'offrir. L'homme portait un vêtement étrange, une sorte de couverture en laine blanche sur laquelle pen-

13

daient les longues mèches roides de ses cheveux reluisants de suif. Plus loin, à l'angle d'un carrefour, une paysanne priait agenouillée devant la grille d'un oratoire. La petite lampe qui en éclairait l'intérieur, montrait, dans une espèce de creux, un amas de momies dorées et sanglantes. Le chemin, ici, tourne, et, tout d'un coup, comme au fond d'une coupe gigantesque, on voit apparaître le lac bleuâtre entre son lit de rochers. Il faisait nuit quand j'arrivai au bout de la ruelle en pente qui mène sur le quai. Des brouillards transparents traînaient, semblables à des écharpes argentées, le long de ses rives, s'accrochaient aux mâts de quelques petits voiliers. Plus haut, comme un grand dais somptueux, un pan d'azur sombre, tacheté d'or, s'abaissait sur la noire draperie de rochers qui enferme la grande nappe d'eau.

En vue du lac s'élève en amphithéâtre la petite ville dominée par la chapelle du Calvaire, lieu de dévotion et de pèlerinage. La vue est bien noble, et tout ce qui l'entoure est d'accord pour inspirer des émotions mystiques. Mon hôte ressemble moins à un aubergiste qu'à un général des Jésuites. Ici, comme ailleurs, la piété catholique aime à s'agenouiller devant un autel magnifique;

les Vierges secourables, comme les Sibylles antiques veulent un temple bien situé.

J'en reviens à mon hôte, qui m'a mené dans une chambre longue comme une galerie, grande comme une salle d'hôpital, et munie d'un immense poêle vert surmonté d'une espèce d'urne funéraire d'aspect tragique, tout espagnol. En face de ce mausolée se dressent à la file six petits lits étroits, recouverts de draps blancs cloués sur un couvercle en bois, et qui figurent comme le dessus d'une bière. Une table de greffier, au milieu, semble attendre le juge d'instruction; le plafond peint représente des martyrs qu'on brûle à petit feu et autres sujets édifiants. Encore, si cette antichambre de salle d'inquisition donnait sur le lac!

La meilleure chambre vient d'être prise par deux Anglais; du moins c'est ce que me dit l'aubergiste en me présentant le livre des voyageurs pour y inscrire mon nom. Son sourire discret de dieu Indou m'impatiente; j'ai envie de me demander si je ne vois pas devant moi quelque corrégidor du seizième siècle déguisé en aubergiste.

J'aime mieux la belle servante, droite et fière comme une princesse grecque captive, qui se tient muette devant moi pour recevoir mes ordres.

Deux ailes de soie noire frangée accompagnent le diadème d'or de ses tresses, et viennent retomber sur sa nuque blanche, où s'enroulent plusieurs rangées de perles. Elle me conduit dans la salle à manger, où l'on ne trouve plus rien à manger. Les Anglais ont tout pris, selon leur coutume. Ils sont là, au bout de la table, deux gentlemen de vingt-six à vingt-huit ans, favoris roux, yeux bleu pâle, corps efflanqué et maigre. On me sert un dur morceau de bœuf et ils mangent des truites. Ce qui me console, c'est que leur dîner ne leur profite pas. Ils ont trop marché, ils sont comme des chevaux fourbus, sans appétit devant la pitance.

J'ai suivi les bords du lac jusqu'à Trauen-Kirchen, sorte de promontoire solitaire sur le sommet duquel un ermitage repose, comme une colombe rêveuse, entre le ciel et les eaux. Le paysage, trop resserré, manque d'air; les grands mélèzes noirs qui se penchent sur l'eau, ressemblent à de graves religieux mystiques endormis. Derrière leur verdure sombre, sous la chaude lumière, les petits flots bleus s'ébattent et sautillent comme des enfants mutins le long des roseaux. J'aime le chemin qui mène à la colline du Calvaire : une montée blanche et propre, des

maisons à toits plats, garnies de vérandas, quelques chalets à demi cachés sous les fleurs, d'autres encadrés dans le chèvrefeuille et la vigne, à galeries sculptées, avec des toits pointus qui avancent et dont l'ombre dentelée brode le pavé d'une guipure sombre. De cette riante corbeille s'élève un dôme de verdure qui porte sur ses flancs arrondis quatorze petits monuments où l'on a figuré les quatorze stations.

Cependant, de gros nuages enflaient leurs flancs violacés, le lac agité se balançait pareil à un immense drap funèbre au fond des rochers. Puis un éclair a lui, une lueur jaune comme la flamme d'un cierge, et le roc, comme un écrin qu'on entr'ouvre, a montré de resplendissantes ciselures entre la broderie veloutée des sapins.

J'ai regardé l'intérieur de la chapelle, tandis qu'il pleuvait. Deux rangées de bancs bruns encore tachés par la cire des cierges, puis, dans un jour pâle, deux ou trois bannières qui se dressent comme des fantômes; le long des murs humides, une vieille hallebarde posée contre le tronc des offrandes; quelques images de saints, livides comme des pestiférés sous l'ombre qui les recouvre. Dans une sorte de renfoncement caverneux, derrière le maître-autel, deux ou trois figures

humaines tordent leurs membres déchirés et sanglants ; des traits contractés apparaissent sous les bouillonnements des chevelures en désordre et pendantes. On pense aux saintes et douloureuses madones d'Albert Durer ; ces artistes qui souffraient travaillaient pour un peuple qui souffrait ; ces vieux sculpteurs allemands au moyen âge ont senti la *compassion.*

Les Bains d'Ischl.

Après un caprice désappointé, rien d'agaçant comme un paysage vanté qui semble déterminé à se cacher sous la pluie. Une pluie battante, depuis deux jours, me confine à l'*hôtel de la Poste*, à Ischl. C'est le *Baden-Baden* de l'aristocratie autrichienne. Mais de toute cette aristocratie, jusqu'à présent, je n'ai encore aperçu que les livrées galonnées de deux domestiques qui courent, munis de parapluies, le long de l'étroite ruelle qui mène au Casino.

J'habite une chambre de derrière, sorte d'entonnoir glacé d'où mon regard plonge sur un carré de choux et d'oignons. Impossible, à cause

de l'affluence des étrangers, de se procurer un autre logement. Parmi ces oignons et ces choux, errent de temps en temps les robes blanches et noires de quelques dominicains dont le couvent s'élève en face. Deux d'entre eux, ce matin, causaient en allemand sous ma fenêtre, et parmi des protestations d'humilité prononcées d'un ton larmoyant, je pus saisir des récriminations assez vives contre le père supérieur. L'un d'eux, tout à coup, m'a aperçu; je me suis senti comme transpercé par un regard vindicatif; ils se sont tus pour reprendre l'instant d'après leur conversation en italien.

Pour passer le temps, j'ai feuilleté un volume allemand acheté à Vienne, les *Lettres parisiennes* de Boerne. Boerne fut l'implacable démocrate qui ne pardonna jamais au poëte Henri Heine de préférer de jolies femmes vivantes à la statue vieillotte de la Liberté. Poëtes et jolies femmes restent, mais les vieux pamphlets politiques s'en vont dormir au fond des bibliothèques poudreuses, comme les vieux sous à l'effigie du bonnet de la Liberté reposent dans l'ombre des cabinets de médailles. J'ai ressenti à peu près l'émotion qu'on éprouve en lisant un article de modes sur les manches à gigot ou les chapeaux cabriolets fashio-

nables en 1830. Ne jamais suivre une mode, ne jamais lire un pamphlet politique que dans sa primeur.

Un rayon de soleil, enfin, et par dessus des montagnes sombres, un énorme pic neigeux qui sort comme le bout d'un pieu énorme entre un Océan de brouillard.

Je prends mon chapeau, j'ai hâte de me soustraire au voisinage gênant d'un pauvre poitrinaire qui se débat dans d'affreuses quintes de toux, tandis qu'à ma droite une dame valaque arrivée depuis hier étudie le « *Souvenir de Rosèllen* » sur une épinette dont les beaux jours doivent remonter au règne de Marie-Thérèse la Grande. Enfoncez-vous donc jusqu'au cœur des montagnes pour y retrouver les « *Rêveries de Rosellen* » ou la *Source de Blumenthal!* Les bains d'Ischl sont, comme on sait, les Eaux-Bonnes d'Allemagne, l'espoir suprême de quelques riches poitrinaires que les médecins y envoient mourir.

Mais la beauté des sites y attire mieux que des malades et des mourants. Le jeune empereur, d'abord, et la belle impératrice. Tous deux, dans une villa blanche, au fond d'un parc jeté sur les montagnes, viennent de temps en temps ici faire l'école buissonnière, et, déguisés en Tyroliens,

jouer à la laiterie suisse, comme jadis Marie-Antoinette, leur parente.

Ils amènent naturellement à leur suite toute une troupe éclatante de beaux uniformes blancs resplendissants d'or ; les robes roses et blanches s'étalent à l'envi le long des rues proprettes qui conduisent à la promenade ou bien au Casino. Ce lieu de délices, où l'on danse le soir, tient le milieu entre l'estaminet et le cabinet de lecture. Les décors sont ceux d'un restaurant de banlieue : des rideaux de perse fanés, quelques divans sales, un orchestre derrière une grille au-dessus d'une draperie de cotonnade rouge, comme on en voit encore aux guinguettes de Belleville. Le jour on y déjeune, on y fume, on y lit les journaux allemands ou étrangers. Parmi ces derniers, je trouve l'*Indépendance belge* et le *Journal des Débats*. Parmi les journaux du *cru*, quelques détails piquants sur la France. Ainsi, à l'article *Modes*, on assure qu'à Fontainebleau, dans le salon même de l'impératrice, les dames, avec un aimable sans-façon, demeurent jusqu'au dîner en jupon rayé et en casaquin court. Un autre va plus loin et affirme que le goût littéraire, à Paris, se corrompt de plus en plus ; que les Français, en fait de comédies, ne goûtent plus que les charges

d'Offenbach. Sans doute ces braves gens ignorent le nom de M. Octave Feuillet, et celui de M. Camille Doucet, autrement ils nous traiteraient, j'imagine, avec plus de considération.

Bal au Casino, ce soir. Sur cinquante femmes environ, une seule jolie. Mais celle-ci parfaite : figure charmante, toilette originale et fraîche, maintien ravissant de modestie et de grâce. Pourtant personne ne danse avec elle. L'habit noir de son mari, probablement, éloigne les danseurs; ces messieurs la prennent pour la femme d'un négociant. Tous leurs hommages sont pour les femmes et filles d'officiers, beautés de province, poupées pommadées, qui sont aux Parisiennes ce qu'un bonbon d'épicier est à un bonbon de confiseur. L'une coiffée à la Titus, avec une monstrueuse crinoline qui bouffe de côté, fait des petits gestes enfantins, et répond en ricanant aux fadeurs que son cavalier lui débite en français. Et quel français! imaginez les bégaiements maladroits de deux écoliers qui récitent un thème d'après Robertson.

Les beaux officiers, en revanche! Sans doute, ils dansent comme ils font la cour, par esprit de discipline et de devoir. Mais quelle tenue parfaite, quelles nobles attitudes de jeunes archiducs en-

nuyés et pensifs! Rien d'élégant, à la lumière, comme ces ceinturons d'or sur ces courtes tuniques blanches, comme ces parements roses ou bleus sur une main finement gantée qui s'abaisse nonchalamment sur la poignée ciselée du sabre. Parmi ces beaux jeunes gens à figure fine et fière, un dandy de Paris, tout costumé de blanc, selon le dernier goût, ressemble à un garçon cuisinier qui se serait égaré dans une réunion de grands seigneurs. Après tout, ces grands seigneurs se sentent vassaux et se comportent en vassaux; tel s'incline avec des airs de valet content au service d'une Altesse Sérénissime. Le plus beau de ces jeunes gens, le prince de ***, avec qui j'ai fait route depuis Gmunden, jure, sacre, rosse ses chiens, tutoie son domestique, serre le buste de la femme avec laquelle il valse comme il serrerait celui d'une vachère. Mais ils sont bien braves et ce sont les derniers des chevaliers.

Dans la montagne.

..... Pour arriver au Schaffberg, on longe des lacs couleur d'azur, des profondeurs étroites, où

le pied, enfoncé dans les mousses, foule des cyclamens d'un rose nacré, des fraises d'une pourpre humide, plus fraîche que des lèvres d'enfants. A l'ombre des arbres, les sources chuchotent comme des jeunes filles qui se racontent leurs secrets. Des voiles de poussière humide flottent entre les fleurs ou descendent en écharpe le long des rochers. Plus bas, dans l'antre profond, parmi la forêt de plantes échevelées, le torrent se vautre comme un dragon gorgé de jeunesse et de vie; on croit apercevoir sa croupe dorée et ondoyante qui rampe dans l'ombre.

Çà et là, au bord du chemin, ou bien assises sur une hauteur, quelques chaumières paraissent à travers la verdure. Des gens parés en sortent; ils vont à la messe en grande tenue, bas verts, culottes neuves collantes, veste à grelots d'argent, grand feutre pointu que surmonte la cocarde du Tyrolien, une médaille de la « Bonne Dame, » protégée par un bouquet des plus belles fleurs. .

. . . .

Tout n'est pas beau dans ces vallées. A côté des fraisiers croissent les champignons gluants et informes; auprès du chasseur de chamois bien découplé et agile le crétin fiévreux végète comme un arbuste rabougri au pied d'un chêne robuste.

Le long du chemin, on les voit attroupés par bandes ; des familles entières, père, mère, enfants, petits-enfants, grelottent accroupis dans un rayon de soleil. De ce tas informe s'échappent des cris plaintifs, des yeux troubles cherchent la lumière avec cette expression naïve et profonde que prend parfois le regard des bêtes. Quelques-uns ont pu apprendre un métier. J'en ai vu qui faisaient celui de bûcheron, d'autres dressés à scier du bois. Ce sont les plus à plaindre. La sourde intelligence de la vie qui règle leurs mouvements n'a pu les faire hommes, la brute devenue machine est descendue au rang d'automate qui fait aller ses bras dans le vide. . . . .

. . . .

Au sortir de ces gorges profondes toujours plongées dans l'ombre, que la lumière paraît belle ! Les montagnes dorment dans l'immensité bleue, les glaciers lointains se dressent semblables à un mur d'argent au-dessus du vaste paysage où le ciel déverse comme une inondation triomphante sa clarté infinie. . . . .

Le Schaffberg.

Le Schaffberg est à peu près haut comme le Righi ; il est à quelques lieues d'Ischl, derrière la petite abbaye consacrée à saint Wolfgang, un saint romanesque et allemand qui, parmi ses titres de gloire, compte l'honneur d'avoir servi de patron à Mozart. Sa légende naïve ferait rire un Prussien raffiné et cultivé. Je l'ai là sous mes yeux ; le frontispice gothique représente le bon abbé chargé de sa petite église, et sa figure est douce comme celle d'un berger qui porte une brebis malade. Rien de plus innocent que ses miracles, et de plus touchant que sa vie. Il était grand baron, et se fit anachorète pour consoler et protéger les pauvres gens. Comme leurs mains devaient se tendre vers cette crosse pastorale en simple bois de houx ! Lui-même, disent les paysans, l'avait taillée, et au besoin il s'en servait pour se défendre contre les loups et autres bêtes dévorantes. . . . .

. . . .

Tout en gravissant la montagne, j'ai causé avec

mon guide, homme d'environ trente-six ans, dont la belle figure intelligente et honnête rappelle tout ensemble le type allemand et le type italien. J'ai déjà vu ailleurs ce mélange attrayant de vivacité et de bonne foi, d'abandon sans loquacité, de familiarité mesurée, de respect exempt de servilité, de déférence sincère chez l'homme du peuple en face de l'homme qui a vu et voyagé, et dont les moindres mots sont toujours intéressants. Celui-ci est marié, père de famille, tailleur d'agates de sa profession, et s'est fait guide parce que le métier n'allait plus. Un vieillard, chargé de remettre des provisions à la femme qui tient la baraque où nous devons coucher, vient se joindre à nous. La conversation roule sur l'argent autrichien. Le gouvernement déclare de temps en temps que le *gulden* de cinquante sous n'en vaut plus que quarante. Cela est fatal au paysan qui perd les dix sous, et ne peut plus manger que les trois quarts de son morceau de pain. Justement un abîme s'ouvre bâillant sous nos pieds. « Si je tenais celui qui a ordonné la chose..., » dit mon guide, joignant le geste à la parole. Sa voix vibre, son regard étincelle.

— Tu n'en ferais rien, n'es-tu pas Autrichien? répond l'autre d'un ton calme.

Ce calme sur la figure d'ailleurs insignifiante de ce vieillard a je ne sais quelle noblesse tragique qui éloigne toute pensée de résignation moutonnière. On croit voir un Arabe qui, les yeux baissés, marche au supplice et se console de tout en disant : « Dieu est grand. » Nous parlons de la campagne d'Italie : « Celui-là y a perdu ses deux fils, « me dit mon guide, montrant son compagnon. L'autre ajoute sèchement, sans nulle remarque malveillante : « Mon cadet n'avait « mangé que tous les deux jours. Il est revenu « à la maison un samedi ; il a traîné huit jours, « et le dimanche suivant nous n'avions plus qu'un « cadavre. Mon aîné a duré un peu plus ; il a eu « un peu moins faim, il n'est revenu que poitri- « naire ; nous l'avons enterré au bout de trois « mois. »

Les choses ont été administrées étrangement dans la campagne d'Italie. Les provisions n'arrivaient pas ; un fripon de haut parage a vendu à l'armée un troupeau qu'il n'a pas livré. Il l'a vendu ailleurs, en se réservant les peaux pour prouver sa loyauté en cas d'examen.

Dans tout cela, pas un mot de colère ni d'amertume contre l'empereur. Cependant il ne faudrait pas trop s'y fier. Le temps n'est plus où

l'aubergiste du val d'Enz, le courageux *Andréas Hofer*, détachait de dessous le crucifix béni la carabine qu'il allait charger pour le service de l'empereur, son seigneur et maître, avec l'aide de Dieu et de la très-puissante Vierge.

— Quoi, vous venez de Paris, vous avez vu ce Napoléon si habile homme? me disait l'autre jour une hôtesse tyrolienne chez qui je dînais. Il fallait voir le regard et l'accent qui accompagnaient cette phrase en apparence si simple. Un curé et sa sœur mangeaient en face de moi; tous deux m'ont regardé sans rien dire, mais avec un sourire d'intelligence qui m'a montré combien ils regrettent de ne pouvoir appliquer ce mot ailleurs. . . . .

. . . .

L'ascension du Schaffberg est assez pénible, trois à quatre heures de marche, et d'un bon pas, parmi des quartiers de roches et des couches de marbre où le pied glisse à tout moment. L'auberge du sommet n'est qu'une pauvre baraque ouverte à tous vents, et où l'on trouve à peine de quoi ne pas mourir de faim. Mais personne, chose charmante, ne songe à vous y rançonner; les pauvres servantes pâles, qui grelottent là de mai en octobre, vous souhaitent le bonsoir de l'air doux et bienveillant d'une parente contente de

vous revoir. L'une d'elles est blonde, triste, une tête de Van-Eyck détachée du mur d'une cathédrale gothique.

Quant à la vue, le ciel couvert et comme orageux ne me laisse pas cette fois voir grand'chose. Les guides, comme d'ordinaire, essayent de suppléer par la description au manque de perspective, et les voyageurs, contrariés dans leur attente, se lamentent à l'envi. Ils sont six qui se proposent de coucher au chalet, un Hessois, un Prussien, un Viennois, un Tyrolien, deux Suisses, le mari et la femme, personne intrépide, qui, s'il faut l'en croire, gravirait volontiers la *Jung-Frau*. Le Prussien, un vrai Prussien prétentieux et vétilleux, ne songe qu'au souper, et paraît fort inquiet sur la manière dont on préparera son café au lait du lendemain. Le Hessois, qui se dit *philologue*, est un petit jeune homme sec, à façons compassées et au ton tranchant de pédant; quelque science et nulle connaissance du monde et de ses usages. Il s'approche de moi, et, d'un air grave, daigne m'informer qu'à l'aide de la lorgnette, il vient de découvrir les quatorze petits lacs énumérés dans le *Guide*. Les lacs, vus d'aussi haut, ressemblent quelque peu aux morceaux de verre avec lesquels on figure les bassins dans ces modèles en liége

que l'on montre aux Invalides et ailleurs. Seul, le Tyrolien, jeune homme de vingt à vingt-deux ans, ne dit rien. Accoudé contre le parapet, à quelque distance des autres voyageurs, il contemple silencieusement les lointains glaciers encore roses, et sa belle figure candide, au milieu des splendeurs du soir, rayonne d'une joie grave à la vue de ses chères montagnes.

— « Le souper va refroidir, je descends, » dit le Viennois. C'est un gros homme ventru, pansu, joufflu, gourmand, goinfre et gourmet, modèle accompli du « voyageur absorbant, » celui que vous retrouverez à chaque table d'hôte, et qui, tout en savourant un mets, vous conte avec détails les diverses manières dont on apprête ce mets en d'autres contrées.

Pour goûter ce souper, il faut un appétit robuste, cela est certain. Un estomac héroïque seul accepte sans hésiter ce dur ragoût de chamois, mets national du Tyrolien, ce pain noir rassis, ces énormes boules de farine pétrie nageant dans un liquide fade que l'on sert comme potage. Le Prussien, désappointé, se venge en appelant la cuisine du pays une cuisine de « va-nu-pieds. » Faire de l'esprit, et quel esprit! telle est évidemment la grande affaire du Prussien en voyage. Le

Hessois, jaloux de la supériorité de son pays, même en fait de cuisine, dit qu'on ne mange de bonnes soupes qu'à Cassel. Grand sujet de dispute entre lui et le Berlinois, ennemi naturel de tout Allemand né ailleurs que sur les bords de la Sprée.

— « De l'eau-de-vie et des cigares ! » s'écrie du ton le plus lugubre le Viennois, qui n'a point mangé.

A six mille pieds au-dessus de la plaine, entassés dans une chambre grande comme la salle à manger d'un employé à quatre mille francs, il faut bien se supporter. A part le ménage suisse, qui a disparu, chacun allume son cigare et poursuit l'entretien sur le terrain qui lui convient. Le Prussien fait des bravades ; le Viennois qui, j'imagine, ne voyage que pour étudier la cuisine des pays qu'il traverse, demande des adresses d'hôtels ; le philologue délaissé s'en prend à moi, et engage une longue conversation pour me convaincre de la déplorable frivolité française. Il déteste les tableaux, surtout les tableaux anciens, et ne comprend pas que l'on puisse aimer ces vieilleries. Il est terrible à cet endroit. Ne trouvant rien à lui répondre, j'ouvre le livre des étrangers, sorte d'album où chacun consigne à titre d'autographe la pensée plus ou moins poétique qui a pu

lui venir. Des peintres, des poëtes, se sont contentés d'insérer leurs noms. Mais les étudiants, plus loquaces, s'étendent sur leurs hauts faits : ils vantent les perfections de quelque beauté imaginaire ou réelle, célèbrent en strophes gaillardes, parfois en vers latin, Bacchus et l'Amour. Une Anglaise solitaire, sorte d'Herminie peut-être à la recherche d'un volage, se plaint d'un ton pincé que « les étudiants allemands ne savent point se conduire avec les *dames*, et ne méritent point d'être appelés *gentlemen.* » Au-dessous une réponse assez piquante ; il paraît que la *dame* offensée montrait un faible pour le flacon d'eau-de vie, et cela, je crois, peut servir d'excuse aux façons cavalières dont elle se plaint. Enfin, trois Français, depuis 1855, d'où date le livre. Le premier, écrasé sous le fardeau de ses émotions, se borne à s'écrier : « Schaffberg ! le poids de ta « grandeur accable la pensée ! » Un avocat parisien, plus bavard, a soin de nous dire que « l'as-« cension du Schaffberg, quoique difficile, récom-« pense largement des peines qu'elle donne, « qu'elle est digne d'un *touriste consommé* (je « copie textuellement), qu'il la conseille à tous « ceux qui cherchent autre chose que des paysages « de convention », et vingt autres lignes qui ont

à peu près le même intérêt. M. Alfred Monod, pasteur de l'église réformée de Paris, s'est contenté de transcrire en français quelques strophes du psaume si magnifiquement mis en musique par Marcello : *I cieli immensi narrano*. . . .

. . . .

Vers dix heures, coucher général; on espère que l'aurore nous dédommagera du couchant. Mais dans le cabinet humide où se trouve mon lit, le froid est si vif que je ne puis m'endormir. Un brouillard glacé pénètre par les cloisons, traverse le lit de plumes, mouille jusqu'au drap épais dans lequel je m'emmaillotte. Des tourbillons de neige me réveillent à quatre heures du matin, la pluie battante fouettée par le vent secoue le mince châssis, la pauvre baraque tremblante semble un navire aérien lancé dans un Océan de brouillards. Lever du soleil manqué, et, de plus, la perspective d'une descente affreuse. Nul moyen de l'éviter : le mauvais temps, disent les guides, rendra d'ici à quelques heures le chemin impraticable; impossible, si l'on tarde, de redescendre avant plusieurs jours. Au milieu de toutes ces irrésolutions, un bon moment : celui où la servante ayant allumé le poële, la chaleur peu à peu se répand et pénètre les membres engourdis. Une tasse de

thé bouillant accompagné d'eau-de-vie achève de raffermir le cœur; chacun prend courageusement son parti. La pauvre Suissesse n'a rien gardé de son humeur entreprenante. Elle pleure d'effroi, et la servante, émue de compassion, lui met aux pieds ses propres souliers, plus forts et qui résisteront mieux au déluge du dehors. Un temps épouvantable, on ne peut se le dissimuler. Au bout de vingt minutes, plus de semelles à nos souliers; les pieds sanglants rougissent le marbre, et dans le froid qui vous transperce, on se demande si se voir vêtu n'est pas un rêve.

Le plus difficile est fait; mais les torrents grossis de toutes parts désertent leurs réservoirs, et l'on enfonce jusqu'à mi-jambe dans l'eau. Le brouillard, qui épaissit à mesure que la pluie diminue, trompe jusqu'aux guides, et transforme en vagues fantômes les grands sapins dont les branches étendues semblent des bras obstinés à vous barrer le passage. . . . .

. . . .

Les voyages font des philosophes, car ils font des Diogènes. Redingote en lambeaux, pantalon en pièces, pieds en sang, visage écorché et rouge, voilà l'état dans lequel je traverse la cour de l'auberge où j'ai laissé mon cheval. Mais en voyage,

comme à la guerre, les loques deviennent des trophées, les blessures des insignes honorables, et j'affronte avec une contenance superbe le regard des personnes que je rencontre. Un mauvais cabriolet se trouve vacant et j'y fais atteler mon cheval; le cocher, malgré la pluie, s'engage à me mener en quatre heures à Salzbourg.

UN

POËTE LIBÉRAL

EN AUTRICHE

ANASTASIUS GRÜN[1]

J'ai devant moi un petit volume relié en maroquin rouge, à peu près comme un livre de messe. Ce n'est pourtant qu'un recueil de poésies allemandes, et il n'y est point question de Dieu. Tout d'abord on voit une gravure, et le panorama de Vienne se profile entre les piliers d'un encadrement gothique. Plus loin une bordure de montagnes ferme l'horizon, le Danube trace ses méandres parmi de vastes plaines fertiles. Au premier

1. *Spatziergænge eines Wiener Poeten*, Berlin, 1861. — *Gedichte*, Berlin, 1856. — *Der letzte Ritter*, Leipzig, 1847.

plan, un jeune homme assis sur une colline regarde et médite. Il ne ressemble ni à un étudiant, ni à un artiste. Sa figure, à demi mondaine, à demi cléricale, rappelle à la fois celle d'un séminariste et celle d'un page, le chevalier de Malte et l'apprenti dessinateur. C'est le portrait de l'auteur.

I

Il ne se nomme Anastasius Grün que sur la couverture de ses livres, et le monde estime en lui le possesseur d'un grand nom et d'une grande fortune. Antoine Alexandre, comte d'Auersperg, de la branche cadette des ducs de Gottschée, est né à Laibach, en 1806. Le prince d'Auersperg, président actuel de la chambre des seigneurs, est son proche parent et son ami. Notre poëte lui-même a son siége à la chambre, et s'y distingue comme chef du parti centraliste et libéral. L'empereur, depuis peu, l'a élevé au rang de conseiller privé, titre simplement honorifique. Il habite Vienne l'hiver, et l'été, sa terre de Carniole, un magnifique domaine héréditaire où l'on

trouve des torrents comme en Norvége et des roses comme à Constantinople.

Tant d'honneurs et de distinctions s'accordent mal avec un rôle de poëte libéral; on imagine volontiers un tel personnage comme un composé du paladin et de l'homme de cour, poëte, sans doute, mais à son heure et quand cela s'accommode à sa dignité de grand seigneur, et à ses devoirs de grand baron, au demeurant homme du monde, fin causeur, ce qui, en Allemagne plus qu'ailleurs, signifie politique peu sérieux et homme à bonnes fortunes. Pourtant ici, contre la coutume, on voit un grand seigneur qui ne rougit pas d'aimer le peuple, un Autrichien qui ne craint pas de passer pour libéral. Le caractère de l'homme privé répond au caractère de l'homme politique. On le dit silencieux, réservé. En revanche, on vante sa bonté, la noblesse de son caractère ferme et sûr. Il aime avant tout son intérieur, la vie de famille. Il aime aussi la campagne, mais en poëte, sans se soucier de ce qu'elle rapporte. Un tel maître ne tourmente guère ses fermiers; quoique grand propriétaire, les questions d'engrais le laissent froid, il n'entend rien à la culture de la betterave. Son passé ne l'avait point préparé à la vie de gentilhomme fermier; avant son mariage avec Marie,

comtesse d'Attems, une fille du grand bailli de Styrie, il habitait Vienne, et fort en grand seigneur, si l'on entend par ce mot un homme qui demeure indépendant et ne s'incline devant personne. D'ailleurs peu riche, assez obscur, il ne fréquentait guère les nobles, ses alliés naturels, et montrait la même réserve à l'égard des bourgeois, toujours en garde dès qu'il s'agit d'un noble. On n'est pas impunément sincère dans un monde qui sépare la loyauté de l'honneur, ni loyal là où l'intérêt règne seul. Les bourgeois se méfiaient de lui, parce qu'officiellement il n'avait pas cessé de s'appeler le comte d'Auersperg ; les nobles, parce qu'il empruntait un nom roturier pour défendre les intérêts populaires.

On a peine à contenter tout le monde. Notre poëte resta chez lui, résista aux avances des hommes de parti, essaya de prouver que l'on n'est pas inévitablement perfide parce qu'on est noble, ni démocrate parce qu'on s'intéresse au peuple. Les *Promenades d'un poëte viennois* parurent chez l'éditeur Campe, vers 1832. L'auteur, qui désirait garder l'anonyme, avait signé son manuscrit d'un nom supposé, ajoutant qu'il se découvrirait en temps et lieu. Campe, bon juge en ces sortes d'affaires, comprit immédiatement que le livre

réussirait. J'ai dit que M. d'Auersperg n'était point riche lorsqu'il se fit connaître comme poëte. Plusieurs éditions avaient paru lorsque l'auteur, qui se croyait suffisamment recommandé par le succès de son livre, pensa pouvoir décliner son vrai nom et réclamer ses droits d'auteur. Il n'y avait pas là de quoi surprendre un éditeur, surtout un éditeur qui se piquait d'être libéral. Celui-ci, contre toute attente, perdit contenance, et poussa, dit-on, le respect des prérogatives nobiliaires jusqu'à refuser de régler. M. d'Auersperg s'en montra, j'imagine, plus surpris que désappointé. Mais Anastasius Grün se fit scrupule de mettre de nouveau la libéralité de Campe à l'épreuve, et cessa désormais de traiter avec lui.

II

Les *Promenades d'un poëte viennois* n'en restèrent pas moins son ouvrage le plus apprécié et le plus lu. C'est un recueil de poésies détachées, une suite d'esquisses destinées à peindre les misères du pays, et le caractère de ses hommes po-

litiques. En première ligne, on voit se détacher le portrait du trop fameux ministre qui gouverna pendant trente ans l'Autriche.

« C'est le soir; les somptueux appartements
« resplendissent sous les flammes des candé-
« labres, mille fois réfléchies par le cristal des
« glaces; on dirait un Océan de clartés à travers
« lequel voguent des formes tantôt majestueuses,
« tantôt légères. De nobles douairières, de belles
« jeunes dames flottent dans la lumière, s'étalent
« dans la pourpre et dans l'or.

« Le général roidi sous l'uniforme, le diplo-
« mate, instrument de concorde, défilent discrè-
« tement à travers leurs rangs; un seul, escorté
« par un petit nombre d'élus, attire tous les re-
« gards.

« Vous l'avez reconnu, l'homme qui tient le
« gouvernail de l'Autriche, celui qui, dans le
« congrès des puissances, agit pour elles, pense
« à leur place. Ici cependant comme il se montre
« doux, poli, affable! Grands et petits subissent
« le charme de sa parole, chacun se retire en-
« chanté.

« Les étoiles sur sa poitrine semblent pâlir
« sous sa lumière, et ses lèvres ne cessent point
« de sourire. Sourire enchanteur, le même lors-

« qu'il s'amuse à effeuiller la rose qui pare un « beau sein, ou lorsqu'il se plaît à morceler des « empires.

« Fascination singulière : sa parole semble « également séduisante quand il vante l'or d'une « tresse blonde ou parle de faire tomber des cou- « ronnes. Pour peu, on se surprendrait à envier « celui que l'ordre du tout-puissant ministre « exile à l'île d'Elbe, relègue dans les cachots de « Munkat.

« Si prévenant, si plein de courtoisie que l'Eu- « rope entière, en ce moment, le couvrirait d'hom- « mages ! Le laïque comme le serviteur de l'É- « glise, le prêtre comme le guerrier, s'unissent « pour vanter sa bonne grâce ! Et si pour comble « d'éloges on entendait ce que disent de lui les « dames !

« Arbitre de l'État, arbitre du conseil ! te voilà « justement d'humeur clémente, en veine d'affa- « bilité, te plaisant à répandre des grâces ! Eh « bien, encore un effort, un simple regard jeté « sur le client timide qui attend là-bas devant « ta porte, et brûle de recevoir une marque de « ta faveur.

« Modeste visiteur, sans doute ; son habit est « pauvre ; pourtant tu n'as rien à craindre de lui.

« Il est poli, intelligent, et ne cache aucun poi-
« gnard sous sa veste de toile. Regarde-le bien,
« c'est le peuple d'Autriche, et d'ici tu peux voir
« son air franc, son visage ouvert et loyal.

« Ne crains rien, il n'est pas seulement hon-
« nête, mais bien élevé, et si tu prêtais l'oreille,
« tu l'entendrais te demander : « Pourrais-je
« bien, monseigneur, prendre la liberté d'être
« libre ? »

Il écrivait ceci vers 1830, époque où le ministère de M. de Metternich commencait à perdre de son prestige. Le pays, accablé d'impôts, était las ; on commençait à se méfier du tout-puissant ministre qui, chargé des intérêts publics, excellait surtout à conduire les siens propres, et faisait dire au prince de Reuss : « *conservation de la monarchie signifie pour lui conservation de sa charge.* » Par *monarchie*, il fallait nécessairement entendre le maintien des abus passés à l'état de principes, l'injustice érigée en règle. Les exigences étroites d'une politique de cabinet et de famille, le sacrifice complet des intérêts populaires aux intérêts dynastiques, constituaient ce que, de mémoire d'homme, on appelait en Autriche « un gouvernement paternel. » Ce gouvernement paternel se montrait fort indulgent envers les pail-

lasses, escamoteurs et autres charlatans qui font métier d'amuser le public. Par contre, il fermait les écoles et congédiait les professeurs pour y installer des moines. C'était tout profit pour les aubergistes; les tavernes s'emplissaient à mesure que les écoles se vidaient, et l'argent retiré au savant allait tomber dans la poche du brasseur. Remarquez du reste que le gouvernement n'entravait pas l'essor des talents qu'il jugeait bien intentionnés et utiles. On n'osait point, il est vrai, écrire de chants patriotiques, mais on était libre de composer des odes en l'honneur du souverain; les libraires avaient défense de vendre des livres instructifs, mais on leur permettait de publier des ouvrages licencieux; on fermait la bouche aux gens qui osaient penser, mais on laissait parler ceux qui n'avaient rien à dire. Avant tout, on s'efforçait de réprimer tout progrès, on cherchait à prémunir les gens contre les dangers de l'esprit d'examen. La foule, menacée d'excommunication, se laissait faire; le poëte seul, moins craintif, osait braver l'arrêt des censeurs et parler haut.

« Le crucifix et les cierges décorent solennel-
« lement le tribunal. Tout à l'entour, le visage
« grave, sévères dans leurs longues robes noires,
« les magistrats et les juges attendent notre

« siècle, le coupable sommé de comparaître, « celui que l'on accuse de troubler les esprits et « de favoriser la révolte.

« Cependant le coupable ne paraît point. Il n'a « point le temps de venir. Il ne peut s'attarder « aux cérémonies de la justice, et tandis que vous « demeurez là deux heures à l'attendre, il marche « déjà depuis deux heures. Son représentant, « toutefois, comparaît et parle ainsi :

« Le siècle, calomnié par vous, est innocent; « cessez de le noircir. Son crime est le vôtre. Le « siècle est sans tache et pareil à une page « blanche. La feuille est intacte, mais vous la « souillez de vos caractères. Est-ce elle qu'il faut « accuser si l'écriture est mauvaise et soulève « des murmures? »

« Le siècle, traité par vous de coupable, a la « pureté transparente du cristal. La coupe est « pure, mais si vous voulez que le vin fortifie et « réchauffe, n'y versez point votre fiel. Le siècle « est sans reproche et peut se comparer à une « belle maison commode. Jadis, il y faisait bon « demeurer. Aujourd'hui, j'en conviens, on « dirait un hôpital d'insensés. C'est depuis que « vous y avez élu domicile. »

Sans doute, le poëte, ici, n'égale pas le patriote,

ou plutôt son talent est dans la noblesse des sentiments qu'il exprime. C'est qu'il est poëte moins d'imagination que de cœur, et ce mot renferme à la fois sa critique et son éloge. Heureusement les belles pensées sonnent rarement mal et d'ordinaire on n'est plat que lorsqu'on n'est point sincère. Ici, l'écrivain s'imposait d'autant mieux qu'il restait digne, et n'avait point recours à l'insulte. Avec beaucoup de modération il y voyait très-clair et n'avait garde de confondre les fourbes avec les dupes. Le premier d'entre ces dupes était, à ses yeux, l'empereur, homme excellent, pieux et régulier dans ses mœurs, un peu vétilleux, sans doute, et pusillanime, mais cependant fort respecté et digne de respect, très-consciencieux, attaché à ses sujets jusqu'à leur assurer par testament le bénéfice de ses prières. Toutes choses qui ne l'empêchaient point de mener l'État à sa perte ; comme il était excellent musicien, il choisissait ses conseillers intimes parmi les hommes les plus capables de faire son quatuor. Tel qu'il était on l'aimait, et parce qu'il parlait le pur allemand viennois, et parce qu'il était l'empereur.

III

Ce dévouement des Autrichiens à leur monarque n'a rien de servile, et ressemble à celui d'un enfant pour son père. A vrai dire, le peuple de ce pays est un enfant, un noble enfant incapable de calcul et dont la naïve générosité tout ensemble touche et fait sourire. Leur souverain est demeuré pour eux l'image amoindrie de Dieu. Ils l'entourent de respect; notre poëte a montré ce sentiment de vénération presque filiale, dans le principal épisode de son poëme intitulé : *Le dernier Chevalier*. Il est question de cet autre Maximilien d'Habsbourg, qui, plus heureux que son arrière-petit neveu, l'empereur du Mexique, devint l'allié de Charles le Téméraire et soumit les Flandres. La légende le représente comme fort beau, et n'ayant pas son pareil pour chasser le chamois. L'histoire ajoute qu'il s'entendait mieux encore à faire la chasse aux humains et s'attaquait de préférence à ceux qui lui résistaient le plus. Un César peut se montrer magnanime, on ne saurait lui demander d'être juste. Celui-ci se montra paternel envers

son peuple, clément envers ses adversaires; sans doute il ne comprenait pas qu'on pût lui résister, mais en retour il se croyait tenu de protéger ses sujets, de leur donner de la gloire. Sa vie n'est qu'une suite d'actions généreuses et de traits de bravoure : il se montre non-seulement énergique, mais noble; son attitude, à la fois féodale et fougueuse, décèle immédiatement le souverain qui se croit tel de droit divin, et veut se montrer digne de son droit. Un poëte, un gentilhomme devait tout naturellement s'éprendre d'une figure pareille. Elle devait encore plaire à l'Autrichien, attirer les regards du sujet fidèle, du pieux catholique pour qui le monarque est demeuré l'oint du Seigneur, et l'image même de Dieu. S'il est vertueux, tant mieux; pourtant ce qu'on attend de lui, c'est moins la vertu que la bravoure, moins la justice que la grandeur. Et c'est pourquoi le poëte, tout le premier, prendra plaisir à faire ressortir sa hardiesse et sa noblesse natives, à parler du prince féodal en homme féodal.

« Salut, fils du Tyrol, braves cœurs fidèles. Salut, « glaciers du Tyrol, piliers du ciel. Salut, vallées « profondes, antique berceau de la loyauté alle- « mande, salut à vous tous, torrents, ravins, par- « fum des montagnes, et liberté.

« Ainsi parle le téméraire qui là-bas, en vert « habit de chasse, brandit si fièrement l'arbalète, « et de son pénétrant regard d'aigle guette si « joyeusement le butin.

« Celui-là? C'est Maximilien d'Habsbourg, le « fier chasseur. Voyez comme la svelte silhouette « peu à peu s'élève et monte. Rochers, abîmes, « rien ne l'arrête : le chamois lui-même hésite-« rait à s'élancer aussi haut.

« Point d'obstacle pour l'habile tireur. Tou-« jours, toujours plus haut. Halte, pas plus loin, « le voilà arrêté. L'abîme devant lui, derrière lui, « et sur sa tête un mur, une paroi roide entre lui « et le ciel.

« C'est l'endroit où le vautour, lassé, s'arrête « dans sa course vers le soleil. L'aile refuse ses « services et le vertige le prend. Réunissez tout « ce que le Tyrol et la Styrie contiennent de por-« phyre, et c'est à peine si vous trouverez de quoi « bâtir un escalier qui descende de là au val-« lon.

« Oui, c'est bien là la muraille, la fameuse mu-« raille dont parlait la nourrice. On l'appelle la « cloison de saint Martin, et rien qu'à l'entendre « décrire l'œil se couvrait d'un nuage. A Maxi-« milien, aujourd'hui, à vérifier si la légende est

« vraie. Seulement, il n'y a point de risque pour « qu'il trahisse ce qu'il a vu là-haut.

« Le fils des Césars a pour trône un quartier « de roche. Quelques épines auxquelles il s'ac- « croche dans son vertige forment son sceptre. « Et quelle vue, sous ses pieds ! Un tableau si « étendu et si vaste, si vaste et si étendu que « son œil ne peut l'embrasser sans trouble, et se « ferme malgré lui.

« En bas, tout en bas, ce vert tapis, c'est la « superbe vallée de l'Inn. Ces fils semblables à « des rayures sur une tapisserie, c'est le fleuve, « ce sont les routes. Tout au bord les hautes « montagnes semblent des tombes fraîchement « couvertes, et parlent de mort.

« Le voilà qui porte le cor à ses lèvres. Le son « s'échappe aigu et strident, ébranlant l'air « comme la foudre. Un petit démon caché dans « les crevasses du roc l'imite en ricanant. C'est « tout : en bas, personne n'a entendu, le son ne « descend pas jusque-là.

« Et pourtant derechef il sonne du cor. « Et « pourquoi tout ce bruit, beau seigneur. Rien ne « sert là-haut, ni les sons du cor, ni les offres de « récompense. Et n'était, sire Maximilien, l'a- « mour de ton peuple, m'est avis que tu pourrais

« bien rester là-haut jusqu'au jour du jugement
« dernier, et que personne ne t'y viendrait chercher. »

« Silence, la foule en bas s'agite et fourmille.
« Ils ont vu, s'ils n'ont point entendu, ils ont vu
« Maximilien accroché aux fissures de la roche,
« suspendu entre terre et ciel. Déjà les cloches
« s'ébranlent, déjà s'élève l'encens des prières,
« déjà les pèlerins envahissent la nef des églises
« et des chapelles miraculeuses.

« Voici s'avancer la foule bigarrée des prêtres
« et des enfants de chœur. Le curé revêtu de son
« étole élève l'hostie. La foule agenouillée disparaît aux regards voilés de l'empereur; les rayons
« dorés de l'ostensoir seuls montent jusqu'à lui.

« C'est le sacrement de la dernière heure.
« C'en est fait, il faut partir. Être insondable, un
« signe de ta main, et tout est dit, et le jeune
« arbre plein d'espérance tombe foudroyé.

« Et tu frappes le vaillant architecte quand il ne
« songeait qu'à t'élever des temples, et tu brises
« le lévite au moment où il allait élever les mains
« sur son peuple et le bénir.

« Brise-toi donc, mon cœur, à l'instant où tu
« allais accomplir l'œuvre d'amour. Flétris-toi,
« ma main, dont les efforts demeureront à jamais

« vains. Quitte-moi, espérance, un ange seul
« pourrait me retirer de là, un ange envoyé par
« le ciel. »

« Il dit, et se met à prier. Et comme il prie en-
« core, une main se pose sur son épaule et le
« fait tressaillir. « Suis-moi, tu es sauvé, » dit
« une voix derrière lui.

« C'est la voix d'un mineur. Souriant, le front
« calme, l'homme lui prend le bras et l'emmène.
« Des échelles, des cordes tour à tour fournissent
« un sentier à travers le roc, et là où le prince
« glisse et chancelle, l'autre, d'une main sûre,
« le retient et l'arrête.

« Et là où l'abîme béant s'ouvre pour l'en-
« gloutir, le mineur porte l'empereur saisi de
« vertige, et lui prête l'appui de ses épaules, de
« ses fidèles épaules. Les princes n'ont rien à
« craindre, ainsi portés. Et c'est ainsi que, d'é-
« cueil en écueil, ils arrivent au port, dans la
« large vallée où le Tyrol entier salue le retour
« du maître.

« Et la vérité, peu à peu, devient légende, et
« le Tyrolien, habitué au voisinage du ciel, veut
« voir un ange dans l'homme qui a sauvé Maxi-
« milien. Un ange, certes, un ange gardien, bien
« connu des souverains comme des peuples. Il

« a son nom en langue allemande, et s'appelle « Fidélité. »

IV

Il est plus aisé d'annuler un souverain que de pervertir les masses, de corrompre un homme isolé que de corrompre un peuple. Les empereurs qui se sont succédé sur le trône du grand Maximilien n'ont pas tous hérité de son caractère; mais le peuple qu'il gouvernait n'a point changé, et la fidélité n'a pas cessé d'être proverbiale dans le Tyrol. C'est véritablement, comme l'a dit Musset, un pays vierge, et sa noble population a gardé les mœurs et les croyances antiques. Son aspect même s'accorde avec le caractère de ces croyances, et ses vallées, éternellement encaissées entre les neiges, rappellent les vieilles églises solennelles où la lumière est rare et n'entre que par le sommet. Les hommes qui habitent là passent leur vie sur les hauteurs, et ne connaissent point les agitations des passions mesquines. Le voyageur n'a rien à craindre d'eux et peut dormir tranquille sous leur toit. Bien mieux : un auber-

giste, là-bas, ressemble à un chef de famille, et l'on se sent abrité dans sa maison. Un jour, voyageant dans le Ziller-Thal, et manquant de monnaie, je payai ma dépense avec de l'or. L'or, toujours rare en Autriche, pénètre rarement jusque dans ces vallées écartées, et la belle pièce resplendissante attira tous les yeux. Les femmes, les premières, accoururent pour la tâter. L'aubergiste, cependant, songea tout d'abord à s'informer du cours de l'or. L'idée de profiter du surplus ne lui vint même pas, et son premier souci fut de me payer le change. Un pareil trait en dit beaucoup et explique en partie le dédain qu'ils témoignent pour nos lumières. Ils tiennent à leur culte, à leur souverain; l'aubergiste que vous venez de voir a ses idées arrêtées sur ce que nous nommons *le progrès*, depuis qu'un Prussien, de passage chez lui, a jugé à propos de décorer d'un bonnet d'âne une image sainte. Sans doute, de pareilles gens sont fort en retard sur notre civilisation, et l'on ne doit point s'étonner s'ils se distinguent plus par l'esprit de charité que par la régularité des mœurs. En somme, ils ne condamnent que les cuistres, et le poëte, tout le premier, semble partager la tolérance générale lorsqu'il raconte ainsi les escapades d'un curé trop gai:

« Messire Jost, le curé, possède un doux tré-
« sor. Il le soustrait avec soin à tout regard
« laïque, à tout œil indiscret. Ainsi dorment les
« perles dans leur écrin nacré, et les filons d'or
« cachés dans les profondeurs de la terre.

« Un jour qu'il s'en retournait le cœur satisfait,
« voici le cygne de l'étang qui se rengorge et
« dit : « Hé! hé! messire Jost dans les sentiers
« de Cupidon! Qui a fait le compte des baisers
« dérobés, des regards échangés? Par bonheur,
« la feuillée ne trahit point de tels secrets, et je
« ferai comme elle ! »

« Cependant d'autres langues sont moins dis-
« crètes. Par exemple, celle de l'hirondelle qui,
« nichée sous le toit, épie les passants. « Où le
« trésor demeure? Belle question! Dans la forêt
« épaisse, au fond d'une verte pelouse. Deux peu-
« pliers bruissent devant le perron, un jet d'eau
« lance sa gerbe avec un doux murmure. Des
« rideaux de soie verte s'agitent aux fenêtres, et
« laissent paraître de souriants visages roses. »

« C'est le tour du rossignol niché dans la cour
« du presbytère, entre les branches d'un tilleul :
« Voyez donc la belle image que sire Jost vient de
« rapporter entre les feuillets de son bréviaire.
« Comme il la contemple et la baise! Certes, l'i-

« mage en vaut la peine, et je comprends qu'il la
« garde pour lui. Malheureusement, les bavards
« abondent dans le pays. Maître cygne, dame
« hirondelle connaissent l'histoire, et ne se font
« pas faute d'en jaser. »

« Après tout, le grand mal ! A mauvais pro-
« pos, sourde oreille, tel est, sire Jost, ce que tu
« as de mieux à faire. Et puis, sire Jost, consi-
« dères que maint brave homme de la chrétienté
« en est là. D'ailleurs, les rossignols sont pour
« toi, mon révérend, et prendront toujours ton
« parti contre ceux qui t'accusent. »

Sans doute, le conseil est d'une morale assez accommodante, et ces mœurs sont peu sévères. Cependant elles ne choquent point, et l'on oublie d'éplucher les paroles en écoutant la chanson. Celle-ci touche comme l'écho d'une mélodie de Mozart. Comment ne pas absoudre celui que le rossignol amnistie? D'ailleurs l'Autrichien, chez le jeune prêtre, n'efface point l'Allemand, et sa faiblesse native laisse entrevoir la loyauté d'un sentiment sincère, et par là même excusable. Même indulgence quand le poëte gravit les Alpes, nous montre ces nids d'amours primitives qui, pendant six mois de l'année, servent de refuge aux pâtres et de berceau à des buissons « d'Al-

pen-roses humaines. » La vertu infaillible, la morale perfectionnée et prosaïque sont bonnes pour les pays où l'homme peut faire fortune au coin de son feu, et sans se déranger; il faut bien passer un brin de poésie aux gens qui gagnent leur pain au péril de leur vie, suspendus entre le ciel et l'abîme. Par la même raison, il ne faut point demander le culte d'un Dieu invisible aux paysans primitifs qui habitent le creux du vallon. Les regards ne vont pas bien haut, lorsqu'on demeure si bas, et ne s'élèvent guère au-dessus de la petite chapelle où les jeunes filles aiment à venir s'agenouiller. Celle-ci s'élève au fond d'un bois, au bord d'une source, et de là le nom de Notre-Dame de la Feuillée donné à la Madone qui l'habite. Elle a sa légende, comme ses sœurs, et je n'en connais pas de plus fraîche ni de mieux faite pour peindre ces mœurs.

« A Gratz, à l'auberge, on voyait jadis se ras-
« sembler joyeuse compagnie. L'aubergiste était
« le meilleur des compagnons, et versait le
« meilleur vin.

« Aujourd'hui, cependant, il n'a garde de
« rire, et le cliquetis des verres a cessé. Plus de
« bruit dans la grande salle. L'aubergiste s'est
« marié, et sa jeune femme, en larmes, se tord

« là-haut dans les angoisses du mal d'enfant.

« Debout auprès du lit, les mains jointes, le « pauvre homme implore celle qui a elle-même « été mère. « Notre-Dame ! Mère bénie du Sau« veur, n'abandonne point celle qui souffre. Aie « pitié, douce Madone, protége sa délivrance et « je fais vœu de t'élever un autel.

« Oui, le jour où l'enfant qui va naître pourra « marcher, et se baissera pour ramasser un « caillou, à l'endroit même, ô Marie ! où sa main « le laissera choir, je t'élèverai une chapelle. »

« Les ans s'écoulent, et, par le vallon qui re« verdit, un matin on voit passer l'aubergiste et « sa femme. Un mignon enfantelet, soutenu par « la main du père, s'essaye à marcher, pressé « contre sa mère.

« Là-bas, tout auprès du ruisseau, le voilà qui « se baisse pour ramasser une pierre. Il referme « les doigts et la tient serrée dans sa menotte. « La petite troupe, cependant, avance toujours, « et leur pèlerinage les mène à travers monts et « vaux.

« Ils avancent, avancent jusqu'à l'endroit où « le vallon se ferme, couronné par un dôme de « feuillage. Ici, ils font halte, ils entendent comme « un appel qui leur ordonne de s'arrêter.

« Les bruissements du feuillage et les mur-
« mures de l'eau, les chuchotements de la source
« et les balancements de l'herbe fleurie, tout
« leur dit de s'arrêter. L'appel, un rayon de
« lumière, pénètre droit au fond de leurs cœurs,
« et s'en retourne au ciel, renvoyé en accents
« d'allégresse.

« Et comme l'enfant voit ses parents, la prière
« aux lèvres, se prosterner sur l'herbe, le voilà,
« lui aussi, qui étend les bras vers le ciel, et laisse
« tomber la pierre.

« A cette place s'élève maintenant une petite
« église, et le pays la nomme Notre-Dame de la
« Feuillée. Pour le vallon, il fleurit et reverdit
« encore comme au jour où l'enfant laissa tomber
« le caillou.

« Voilà ce qu'en d'autres temps un aubergiste
« crut devoir faire à la gloire de Dieu et en l'hon-
« neur de Marie. Aujourd'hui, les petits-enfants
« de l'aubergiste ont voulu, cette fois en l'hon-
« neur de leur grand-père, joindre une auberge
« à la chapelle.

« Bonne pensée, certes. Que le rire et le cli-
« quetis des verres viennent donc désormais
« retentir mêlés au chant des psaumes et au tin-
« tement de la clochette. Que, dès ce jour, le

« tourbillon de la valse rapproche le noir bedeau
« de la servante rose. »

V

Rien de frais comme ces vers dans leur idiome natif; malheureusement la traduction leur enlève une partie de leur parfum agreste, et l'idylle printanière ne parvient au lecteur que décolorée et réduite en grisaille. Le trait, néanmoins, subsiste et suffit pour faire tomber le fameux rêve d'unité si longtemps et si chèrement caressé par tous ceux qui ne connaissent point l'Allemagne. Les faits, ici, parlent d'eux-mêmes et démontrent clairement l'impossibilité de réunir sous la même bannière un peuple d'artistes et un peuple d'ergoteurs, une nation protestante et une nation catholique. Ils ne s'opposent point à l'établissement d'un accord affermi par une bonne foi réciproque, et fondé sur certaines analogies de langage et de race. D'ailleurs l'union, le poëte a soin de le dire, n'est pas la destruction au profit d'un seul. L'alliance de tous contre un même danger, la concorde fondée sur l'équité, et une estime mutuelle,

tel est son rêve et le vœu qu'il exprime en face du cercueil de l'empereur François, celui-là même qui, le dernier d'entre les Habsbourg, porta la couronne et le titre de Charles-Quint.

« Laissez, laissez dormir le vieux rêve de « l'Unité allemande au fond du cercueil où vous « venez d'ensevelir le dernier César. La vraie « concorde, ô souverains confédérés, l'unité « véritable ne dépendent point de la largeur d'un « diadème.

« Venez donc tous, ô princes d'Allemagne, et, « vous tendant la main par-dessus ce drap mor- « tuaire, à la lueur de ces cierges funèbres, jurez, « jurez de demeurer unis.

« Car le jour où, debout devant la porte du « caveau impérial, le héraut d'armes brisa l'écu « du dernier empereur d'Allemagne, dix siècles « sortirent de leur poussière et firent entendre « ces paroles :

« Votre salut, sachez-le, ne repose point sur « le front d'un seul. L'image n'est point la « vérité, et c'est pourquoi je viens de briser le « symbole.

« Que Nuremberg, Aix-la-Chapelle et d'autres « continuent si elles le veulent à se disputer les « insignes de l'Empire saint. Laissez, laissez

« tomber en poussière le manteau de Charle-
« magne, et se rouiller son glaive.

« Princes et bourgeois, vous tous, libres Ger-
« mains, ceignez une épée neuve. Que l'antique
« pourpre des Césars aille à toutes les épaules
« qui savent la porter. Que les insignes de l'Em-
« pire aillent à tous ceux qui savent le défendre.

« Vos espérances, vos souhaits dépassent
« l'œuvre d'un seul. Unissez-vous donc, dès ce
« jour, pour y travailler de concert; que l'édifice
« ait pour base vos cœurs, que votre sang soit
« toujours prêt à venir recolorer la vieille pourpre
« germanique.

« Car tous, quel que soit votre nom et l'habit
« que vous portez, vous êtes appelés à mettre la
« main à l'édifice d'où dépend votre force, qui
« au trône, qui sur les marches.

« Prêtres, orateurs, professeurs, à vous la
« tâche de distribuer habilement la semence du
« bien, à vous la gloire de propager la concorde
« et l'amour.

« Et surtout que la grandeur de vos héros ne
« vienne jamais peser sur une nuque allemande,
« que les trophées de vos victoires ne viennent
« jamais raconter la défaite d'un peuple frère.

« Cessez, cessez enfin de mesurer par des

« calculs de marchands ce qu'un grand cœur « seul sait mesurer. Qu'en présence des poteaux « et des barrières qui marquent le nom de vos « États, on ne vienne plus remarquer combien « ces États sont petits, mais combien l'Allemagne « est vaste.

« Que le prince et le bourgeois s'entendent « pour bien agir. Que là où la foi vous sépare, « vous puissiez encore vous abriter sous un « même bouclier, celui de la patrie mère. Que « l'arbre de la libre pensée porte ses fruits dans « le Midi comme dans le Nord. Qu'enfin le vieux « dieu du Rhin ne vienne plus froncer le sourcil « aux chansons de la nymphe du Danube. »

Ce sont là de nobles paroles et qui méritent de rester en dépit des changements survenus dans la carte de l'Allemagne. D'ailleurs, le lecteur voudra bien remarquer que je n'ai pas voulu commenter des événements, mais faire connaître un caractère. Au rebours de ce qui arrive bien souvent, le poëte, ici, est tout entier dans l'homme, et l'on n'a pas besoin de séparer le premier du second.

L'ARCHIDUC

MAXIMILIEN[1]

L'ÉCRIVAIN.

Voici des pages écrites au jour le jour, sans prétention d'auteur, un journal de voyage tracé tantôt à bord d'une corvette, tantôt sur une table d'auberge. Ainsi faisait Jacquemont quand, en Asie, sous sa tente, il écrivait les lettres qui devaient sauver son nom de l'oubli. Le malheureux archiduc a sa place assurée dans l'histoire. Il en mérite une autre parmi les meilleurs des écrivains modernes. Ces pages, où se réfléchissent tant de souvenirs intimes et personnels, font de plus connaître l'homme privé. On y trouve la double mar-

1. *Aus meinem Leben.* Leipzig, 4 vol. Duncker et Humblot.

que d'un caractère très-sympathique et d'un esprit très-distingué, dons charmants, souvent unis, qui, dans une condition privée, font le bonheur de celui qui les possède et des personnes qui l'entourent, mais qui, dans une condition publique, ne suffisent pas à préserver l'homme des erreurs graves et des grandes calamités.

I

Le livre débute comme un conte de l'Arioste, comme une fantaisie de Shakspeare. Un prince de vingt ans, parent d'un puissant monarque, quitte un matin son pays pour aller courir le monde. Quelques amis seulement l'accompagnent. Il est aventureux, spirituel, et son caractère ferme et hardi ne redoute aucun danger.

« Je n'ai jamais su me mettre au pas, ni
« prendre un trot paisible. Aller au pas, c'est s'en-
« terrer vif, trotter est végéter, prendre le galop,
« cela seul peut s'appeler vivre. Le cavalier qui,
« dans une course effrénée, rase le sol, plane haut
« au-dessus de la terre. Il ne sent ni chaleur, ni

« fatigue. Il respire plus à l'aise, brave tout ob-
« stacle, hasarde sa vie contre un moment de
« plaisir, se sent à demi le maître du monde. »

On va loin à brûler ainsi le pavé, et les jours peuvent compter double. Le vaisseau qui porte Maximilien le conduit tour à tour en Espagne, en Italie, en Afrique. Tout d'abord le prince débarque à Naples, visite les côtes délicieuses de la mer de Sicile. On n'est pas pour rien un poëte et un Habsbourg. Celui-ci, malgré son incognito, voit pleuvoir devant lui les respects et les sourires. Tout se colore en rose sur son passage, et la nature elle-même s'embellit pour mieux le fêter.

« Aujourd'hui, nous avons visité l'île de Capri.
« Il m'a semblé voir le siége enflammé du soleil.
« Ce n'est plus là l'Italie, c'est mieux que l'Italie.
« La grandiose, la magnifique lumière rejaillit
« comme un torrent de feu de la dentelure des
« rochers. De leurs flancs sortent, comme d'un
« foyer incandescent, des buissons de cactus,
« d'aloès. A leurs pieds, mollement bercée par
« les flots bleus, expire l'Italie, la divine, celle
« qu'a chantée Pétrarque. On dirait un sonnet
« murmuré par des lèvres de fleurs. Capri, comme
« les bords du golfe de Lépante, semble une
« hymne enflammée, un poëme magique, où se

« réfléchissent toutes les ardeurs terrestres... Un
« chemin bordé de rochers nous conduisit jus-
« qu'au sommet jadis habité par Tibère. La mer,
« limpide et transparente, apparaît de là comme
« un grand œil tranquille. Mais cet œil, comme
« celui de l'homme, a ses profondeurs mysté-
« rieuses. On nous montra le rocher escarpé d'où
« l'on précipitait dans les flots les malheureux
« dont le tyran voulait se défaire; puis, plus
« loin, les débris d'une tour. Là, dit la légende,
« le sombre despote se plaisait à interroger les
« astres, ces augures rayonnants où les esprits
« sinistres découvrent des présages sinistres, et
« les esprits de lumière des rayons de lumière...
« De là, nous redescendîmes à Capri, où les portes
« d'une maisonnette s'ouvrirent devant nous. De
« magnifiques créatures entrèrent, et, agitant le
« tambourin au-dessus de leurs têtes, se mirent
« à danser la tarentelle. Un étourdissement, une
« ivresse. De ces femmes, l'une, voluptueusement
« belle, frappait par l'expression enflammée de
« son regard, et la sauvage hardiesse de son sou-
« rire de bacchante. Ses dents semblaient deux
« rangées de perles, et, tandis que je la regar-
« dais, quelqu'un chuchota à mon oreille une
« aventure amoureuse où se mêlait un nom au-

« guste... Cependant, d'autres enchantements « nous attendaient; des miniatures de barques, « en un clin d'œil, nous transportèrent au pied « d'un rocher. Une ouverture étroite perçait l'es- « carpement. Quelques coups de rame, et le « monde habité se fermait sur nous, et la barque « disparaissait, comme poussée par le souffle des « elves, derrière l'étroite cloison. Elle glissait, « portée par des lames d'azur, entre des profon- « deurs scintillantes, sous les vapeurs irisées d'un « dôme féerique. Des reflets argentés se jouaient « dans la pénombre bleuâtre, tintaient le cristal « des stalactites, caressaient les transparences du « marbre. C'est dans ce vaporeux réduit, sans « doute, que la naïade tient sa cour. Un moment « j'ai cru qu'elle allait paraître. Des frissonne- « ments couraient sur l'eau, une fraîcheur plus « délicieuse agitait l'air. Pourtant nous n'entre- « vîmes que les plis azurés de son voile. Cela suf- « fisait pour me ravir. J'éprouvais un bien-être « indicible, j'enviais le sort des bateliers qui glis- « saient, semblables à des poissons d'argent, dans « le pâle azur. Soudain, l'enchantement cessa, le « divin rêve vint se briser contre les écueils du « grand jour. Puis, comme si la réalité se mon- « trait jalouse de l'emporter sur le rêve, la lu-

« mière resplendissante célébra orgueilleusement
« son triomphe sur le crépuscule. Le cercle ma-
« gique s'élargit, et le torrent de la vie envahis-
« sant tumultueusement ma poitrine, je m'écriai :
« De par le Christ, le soleil est beau. »

Comment ne serait-il pas beau lorsqu'il éclaire l'aube d'une vie de poëte et d'un poëte fils des Césars ? D'ailleurs, la joyeuse vie que l'on mène à voyager ! Aujourd'hui la tarentelle, demain le fandango, hier le palais humide de la divine naïade, aujourd'hui les merveilles d'un palais mauresque, sans compter les hasards de la route, les enchantements du voyage, les mille tableaux charmants et pittoresques qui, tour à tour, se déroulent et se succèdent devant l'œil fasciné ou les sens émus. Comptez encore les scènes pathétiques ou burlesques, comiques ou sentimentales, où la vieille Espagne apparaît drapée sous le manteau de l'hidalgo ou sous les plis de la mantille.

« Vers onze heures, nous montâmes sur le
« petit vapeur qui conduit de Cadix à Séville. Une
« mer assez houleuse imprimait de violentes
« secousses à des myriades de barques, et ajoutait
« fort à l'originalité du spectacle. Les voyageurs
« n'y nuisaient point ; ici, des hommes vigoureux
« hissaient à bord une épaisse matrone ; là, une

« dame déjà atteinte des prémices du mal de
« mer, promenait autour d'elle des regards languissants et vagues. D'autres voyageurs,
« atteints par un jet d'écume salée, faisaient la
« grimace, essuyaient piteusement le bas de leur
« pantalon. Les animaux n'étaient pas moins
« dignes d'intérêt. Un ara aux vives couleurs
« mordillait ses barreaux; un autre, plus résigné,
« attendait son sort dans une pose méditative,
« pleine de philosophie. Tout auprès s'agitait
« une populace grouillante et caquetante de coqs
« et de poules, puis une nichée de petits chiens
« havanais, jolis mignons au poil soyeux,
« douillettement blottis au fond d'un panier doublé de ouate. Le tout se groupait confusément
« et dans le plus pittoresque désordre autour d'un
« pêle-mêle de bagages et de coffres. Je m'assurai
« d'un petit coin d'où je pourrais contempler à
« mon aise le monde de passagers avec lequel
« j'allais remonter le Guadalquivir. Tout d'abord
« je remarquai une grande et belle femme à la
« taille élancée, au regard sombre, à la chevelure d'ébène. Elle était couverte de bijoux, et
« portait la mantille traditionnelle sur une robe de
« satin bleu vif. Un éventail de laque complétait
« son costume, et elle s'avançait triomphante au

« milieu d'un essaim de petits dandys à mous-
« taches fines, à mains de femmelette, armés de
« cannes en jonc. En personne sûre d'elle-même,
« et qui trouve tout simple qu'on l'adore, elle
« alla s'asseoir à l'endroit le plus en vue, et là,
« trônant comme une Junon parmi les petits
« messieurs qui papillonnaient autour d'elle, se
« mit à distribuer des regards à droite et à
« gauche.

« Tout cela ne manquait pas de couleur locale,
« et nous prîmes ce groupe un peu étrange pour
« une troupe de comédiens s'apprêtant à donner
« des représentations à Séville. Nous nous trom-
« pions fort, et ma surprise fut grande lorsqu'on
« m'apprit que ma prima dona supposée était
« l'une des étoiles de la cour, et s'appelait la du-
« chesse de Médina-Cœli. »

Grande dame, sans doute, mais non pas telle que les peignait Vélasquez, et que la peut rêver un Archiduc. J'ai nommé le peintre de la grandezza espagnole : en voici le modèle vivant, fier et doux comme les lis qui l'encadrent.

« Un riche équipage de gala vint me prendre
« pour me conduire au palais de San-Telmo. Le
« poste sortit et présenta les armes; de magni-
« fiques grilles fleurdelisées s'ouvrirent et nous

« entrâmes sous une porte richement sculptée : « un suisse nous annonça en frappant de sa halle- « barde sur les dalles de marbre, et un cham- « bellan, en attente sous le portail, nous guida « le long d'un escalier dont les murs sont cou- « verts de tableaux. Un grand jeune homme « blond me reçut sur le degré le plus élevé de « l'escalier. Il portait le collier de la Toison-d'Or « sur son habit de ville, et le cordon bleu d'une « grand-croix espagnole. Le duc de Montpensier, « car c'était lui, me mena à travers deux salons « d'une grande magnificence, jusqu'à une troi- « sième pièce toute flamboyante d'or, et regor- « geante de couleurs. Là, se tenait une femme « royalement belle. Le feu de l'Espagne rayonnait « à travers ses cils sombres, étincelait dans son « regard plein de promesses, profond comme « l'éternité. Le teint mat, transparent comme de « l'ambre, éclairait des traits d'une régularité « antique, un visage pur comme une rose pâle « entre les masses ondoyantes d'une chevelure « d'ébène. Cette dame, image vivante de la grâce « altière, était la duchesse de Montpensier, « seconde fille de la reine Christine. Près d'elle « se tenait une petite infante, portrait miniature « de son aïeule française. »

II

Quand on possède le don de traduire ainsi ce qu'on ressent, on est bien près d'être artiste et même peintre. Que de choses dans ce mot, et quelle réunion de dons il suppose! D'abord, la netteté du coup d'œil qui saisit d'emblée l'ensemble d'un tableau, en écarte d'instinct tous les détails inutiles. Ensuite, l'art de grouper les personnages, la finesse du tact qui enseigne à ménager les effets. Avant tout, l'art de disposer la lumière, celui de laisser toute leur valeur aux physionomies. Ce n'est pas tout : le peintre devra découvrir l'âme transparente ou cachée sous le corps, l'homme intime sous le mannequin extérieur. La forme est nulle sans la pensée et le travail du peintre insignifiant s'il n'est guidé par les divinations du philosophe. Le sentiment de la forme uni au don de l'expliquer, cela seul, à mon sens, constitue un peintre de mœurs et fait le mérite des croquis que l'on va lire. Le prince est en Algérie.

« Nous fîmes halte à mi-chemin de Blidah,

« dans un village qui s'écroule à mesure qu'on le « bâtit, parmi des masures qui, par leur faux air « d'habitations de ville, forment un contraste « désagréable avec leur entourage rustique et « tout arabe. On fit boire les chevaux devant la « porte même de l'élégant restaurant. Pendant « ce temps, j'entrai dans le salon, tout tapissé de « gravures représentant les hauts faits du pre- « mier Napoléon. Vers onze heures, nous arri- « vâmes à Blidah, ville semi-française, semi- « mauresque. Les Français l'ont dotée d'une « grande caserne; les Arabes, de la tombe d'un « marabout, monument vénéré qui paraît à tra- « vers de superbes massifs d'arbres. Le géné- « ral C., sorte de colosse qui a de la bonhomie « dans les manières et ne manque pas de bon « sens, nous reçut, environné de son état-major, « et nous invita à déjeuner.

« Le général campe dans sa maison, plutôt « qu'il n'y demeure, et son véritable salon con- « siste en une tonnelle placée dans le jardin, « auprès d'une source ombragée de verdure. On « servit le déjeuner, plus copieux que choisi, et « j'assistai alors à une suite de scènes de trou- « piers, véritables épisodes de corps de garde. « Le ton de matamore y dominait; et tandis que

« ces messieurs s'étendaient largement sur leurs « prouesses, le colossal général, d'une voix ton- « nante, apostrophait les domestiques. Ces « domestiques, qui servaient en manches de « chemise, faisaient à l'envi sauter autour de « nous les bouchons du champagne. L'assistance « se composait des éléments les plus divers; c'était « à se croire dans le camp de Wallenstein. « Notons d'abord un major de Z.... qui parle « l'allemand, est parent de notre Feldzeugmestre; « il porte, en sa qualité de commandant de « Spahis, le spencer bleu à brandebourgs noirs, « et le large pantalon rouge, uniforme qui « s'assortit très-bien avec sa barbe teinte et sa « figure déteinte; imaginez un jeune vieillard « bouffi de prétentions soldatesques, un de ces « aventuriers élégants qui vivent de butin, font « marché de leur vie, sont satisfaits de la gagner « et de la passer au jour le jour.... Venait ensuite « un Fénelon, arrière-neveu de l'illustre arche- « vêque. Il parlait aussi l'allemand assez cou- « ramment, coutume qui, soit dit en passant, ne « date en France que du règne de Louis-Philippe, « où quelques familles l'ont mise en honneur.

« Ce Fénelon, entre autres histoires, raconta « qu'il avait apprivoisé un lion. Le lion le suivait

« comme un chien, et il le garda jusqu'au moment
« où un voyage l'obligea à s'en défaire. Il le
« donna à l'empereur, qui le fit mettre au Jardin
« des Plantes. Son voyage terminé, il alla à Paris
« revoir son lion et celui-ci de donner des signes
« évidents de plaisir. La scène, assez émouvante,
« se passait en présence d'un public nombreux,
« et les dames surtout poussèrent des cris de
« terreur quand, au mépris de la plus vulgaire
« prudence, notre spahis pénétra dans la cage
« de l'animal, et s'y livra à des exercices renou-
« velés de Van Aken, ou Van Ambourg. Rappe-
« lons encore un Corfiote pâle, à tignasse rousse,
« le modèle achevé d'un condottière, un homme
« qui fait parler de lui par sa bravoure. Son père
« a fait la guerre de l'indépendance; le fils tient
« de lui son sang brûlant de Palikare, et comme
« le métier chôme chez lui, il cherche à l'exploiter
« ailleurs, par exemple sous les drapeaux trico-
« lores levés par la France contre les libres tribus
« de l'Afrique. Il a gardé le regard du Grec, ce
« regard obliquement sournois qui vous trans-
« perce comme de l'acier; mais la langue, déjà
« assouplie aux habitudes françaises, chante à
« merveille l'hymne de l'amour-propre. Le roi
« Othon, ne pouvant plus récompenser le père,

« a décoré le fils, et sur sa poitrine brille l'ordre « du Sauveur. Le déjeuner, qui tira en longueur, « se termina par un cigare fumé dans le berceau, « et là, accompagné par le murmure de l'onde, « mon colossal troupier se mit à faire l'éloge « des couvents et autres fondations religieuses « établis à Alger, les désignant non-seulement « comme précieux à titre d'établissements de « bienfaisance, mais encore comme agents civi- « lisateurs, sans en excepter les maisons dirigées « par les jésuites.... Le soleil était dans son « plein quand, accompagnés d'un escadron de « spahis, nous quittâmes Blidah pour pénétrer « dans l'Atlas. La chaleur était intense; le com- « mandant se trouva pris de crampes d'estomac, « le maréchal des logis, superbe Français *bédoui- « nisé*, se cogna contre le pommeau de sa selle, « et se trouva mal. En somme, ils avaient tous « plus ou moins quelque chose, et moi-même je « commençai à ressentir les effets d'un soleil « tropical; laissant nos Français se soigner dans « un village de colons, nous poursuivîmes notre « route vers Médéah, où nous attendait le gé- « néral Yusuf... »

III

Ce petit tableau de mœurs militaires françaises me semble d'autant plus curieux qu'il se rencontre sous la plume d'un archiduc, et témoigne assez du manque de sympathie qu'il éprouvait pour notre caractère. On s'en aperçoit encore mieux à la façon dont il rend compte de sa visite au général Yusuf, et aux détails qu'il donne sur son intérieur. J'ai laissé le prince au moment où il se sépare de son escorte d'honneur. Après avoir décrit les paysages qu'il traverse, il quitte ces peintures pour la satire, et s'emporte contre les cuistres.

« Ils savent, dit-il, découvrir des villes comme « Tombouctou, et dressent des cartes ou le « désert s'agrandit en mesure de leur ignorance. »

Tout cela parce que les pauvres géographes, qui n'ont pas à leur disposition les ressources d'un archiduc, ont mis le désert où il fallait mettre l'oasis, des steppes où il fallait mettre des montagnes. Cependant ses colères sont passagères et ne sauraient tenir contre des spectacles comme celui-ci :

« Nous allions au trot, environnés d'une troupe
« de cavaliers indigènes. Figures de tigres, et qui
« semblent coulées dans le bronze. Les traits
« sont fins, l'ovale très-pur, mais le front est
« déjeté, le regard ardent étincelle comme des
« prunelles de bête fauve. Ces hommes, maigres
« et nerveux, paraissent insensibles à toute
« fatigue. Ils rasaient le sol, montés sur leurs
« petits chevaux sveltes, leurs blancs burnous
« flottant dans l'air, un nuage traversé de lueurs
« d'acier, et qui par instants se soulevait sous le
« geste d'un bras olivâtre. »

Après l'aigle subjugué, l'aigle primitif, après le bédouin, le vautour.

« Là où le fleuve s'étale au pied de l'Atlas,
« derrière des massifs d'un vert sombre, une
« volée de vautours dormait sur le sable. Les
« majestueux oiseaux ne firent pas mine de se
« déranger. A notre approche, cependant, ils
« s'envolèrent et longtemps encore nous pûmes
« suivre la noire nuée se détachant sur le bleu
« cru du ciel. »

Ces tableaux semblent empruntés à la palette de Fromentin. D'autres scènes, d'une touche plus fine encore et plus personnelle, peignent son arrivée chez Yusuf. Je reprends le récit à l'en-

droit où le musulman francisé fait les honneurs de sa nouvelle patrie au fils encore indépendant des Habsbourg.

« On amena de magnifiques chevaux, et d'in-
« nombrables cavaliers, arrivant sur nous à fond
« de train, accrurent notre cortége. Les Cheiks
« se distinguaient par leurs manteaux écarlates,
« brodés d'or. Des tribus de bédouins espacés
« sur les hauteurs agitaient de petits drapeaux,
« d'autres déchargeaient leurs fusils en poussant
« un cri aigu, guttural. Yusuf, en véritable fils
« de l'Orient, avait, pour nous mieux recevoir,
« fait appel à tout son district, et les peuplades
« guerrières, les longs défilés de cavaliers, toute
« cette magnificence nomade, déployée dans un
« cadre inondé de soleil, échelonnée le long des
« hauteurs ou dans les courbes des gorges, for-
« mait un tableau vraiment unique, et dont je ne
« pouvais me lasser. Nous laissâmes derrière
« nous un campement de bédouins et parvînmes
« sur la hauteur. Là, d'un tourbillon de poussière
« dorée, se dégagea bientôt la figure du général
« Yusuf; impossible d'imaginer un maintien plus
« chevaleresque et plus noble. Il montait un
« splendide pur sang arabe, et portait le cha-
« peau et l'uniforme de général. Le cortége fit

« halte : on me présenta un étalon blanc ma-
« gnifiquement harnaché, et de courir vers
« Médéah. »

Ici, deux mots touchant le passé du brillant général, ancien esclave, presque poignardé dans le sérail, fugitif, interprète des Français, aventurier héroïque et gardant sous son nouvel uniforme mainte trace de sa première éducation; Maximilien note la transformation du chef musulman en général français, du croyant en chrétien, du despote en mari. L'ex-bey de Bone s'est trouvé très-bourgeoisement engagé dans les liens du mariage, et l'époux légitime d'une Parisienne assez sémillante pour se passer de beauté. Le roman est à peu près celui-ci. Après diverses aventures avec la fille du bey de Tunis, Yusuf, alors gouverneur de Bone, crut devoir relever sa popularité en épousant la fille d'un musulman, très-honoré dans la ville, et qui y tenait un café. C'était un prétexte adroit pour se montrer à la fois Français et musulman, sujet fidèle et croyant fidèle. Mais il n'y a pas moyen de servir Dieu et le diable, et l'adorateur du Prophète ne tarda pas à s'apercevoir combien cette qualité nuisait à sa fortune. Par bonheur la pauvre Arabe mourut, et Yusuf put s'éprendre des charmes d'une Fran-

çaise, fille d'un fournisseur général de l'armée. Pour contracter cette union, il dut naturellement se faire baptiser, et « sa nouvelle foi, ajoute spirituellement l'archiduc, le lança à la fois dans le mariage et dans la Francomanie. » En d'autres termes, le tigre s'apprivoisa sous la main de la petite Parisienne; il devint Français, et si Français que ses nouveaux compatriotes eurent peine à soutenir la comparaison. Non pas sur tous les points cependant, car il eut le bon goût de demeurer Oriental par le maintien superbe, et la libéralité princière. Mais le cœur, comme l'esprit, étaient devenus bien français, et voici qui le prouve de reste :

« Aussitôt après le dîner, nous passâmes au « salon, déjà occupé par plusieurs Arabes de « marque. Entre autres, on me signala un jeune « marabout fort vénéré dans le pays, et qui passe « pour descendre du Prophète en droite ligne. « Impossible d'imaginer une figure plus intéres- « sante et plus noble. Ce jeune homme, qui a à « peine dix-neuf ans et possède déjà deux femmes « légitimes, se distingue par un maintien plein « de hauteur et ce calme majestueux que rehausse « si bien la beauté du costume oriental. Rien de « noble, de touchant comme l'expression profon-

« dément mélancolique qui règne sur ce visage
« imberbe et pâle, encadré dans les plis du bur-
« nous comme dans la blancheur d'un voile de
« nonne. Par moments, les yeux lancent des
« étincelles sur ces traits languissants, l'éclair
« du regard jette un feu sombre à travers les
« longues prunelles, et cette majesté et cette
« tristesse suffisent pour expliquer la vénération
« profonde que l'adolescent inspire à sa tribu.
« C'est le portrait achevé d'un illuminé arabe. Il
« est venu apprendre le français à Médéah; son
« frère le sait déjà. Comme je regardais le mara-
« bout, Yusuf se retourna vers lui et lui dit :
« N'est-ce pas que tu aimes bien les Français? »
« Le pauvre jeune homme s'inclina et posa la
« main sur son cœur. Yusuf se mit à rire, et s'a-
« dressant à nous : « Ils nous détestent, ces
« b.....; mais ils nous craignent : voilà tout ce
« qu'il nous faut. »

Le mot, appliqué à un ancien confrère en Mahomet, parut dur à l'archiduc, et sa simplicité tudesque s'en étonna. Je passe sur les réflexions qu'elle lui inspire, et je préfère finir par quelques détails sur Mme Yusuf, la lionne parisienne qui devait dompter ce lion.

« A la porte de son joli salon de réception se

« tenait Mme Yusuf, habillée dans le dernier « goût, une Parisienne de la tête aux pieds. C'est « une petite femme chétive, maigrelette, un de « ces êtres nerveux et frêles qui assurent leur « puissance par la mobilité capricieuse de leurs « manières et le charmant despotisme de leur ca- « ractère. Cela seul explique comment la frêle « petite personne est parvenue à captiver un « Yusuf. Après les politesses d'usage, elle se laissa « choir sur un divan magnifique, les petits petons « douillettement blottis dans une dépouille de « lion. »

Un dernier trait achève la peinture et jette un jour piquant sur les mystères de cet intérieur franco-mauresque.

« La conversation languissait; l'assemblée, « composée mi-partie d'Arabes, mi-partie de « fonctionnaires français et de leurs femmes, « commençait à devenir monotone, quand notre « hôte, poussé par le désir de nous être agréable, « proposa une échappée magnifique, le spectacle « d'un ballet exécuté par des danseuses maures- « ques. C'est chose scabreuse, je le savais, que « ces ballets. Pourtant, dans l'intérêt de la science « et comme touriste, je crus pouvoir me sacrifier. « Cependant Mme Yusuf ne parut pas apprécier

« ce dévouement, et l'idée que nous serions seuls
« dans un bâtiment séparé avec ces jongleuses
« parut surtout l'effrayer. Elle décocha à son
« mari un regard assez aigre, et, tournant au
« jaune citron, protesta que, malgré l'horreur
« assez naturelle que ces sortes de passe-temps
« lui inspiraient, elle nous céderait volontiers son
« salon, offrant de se retirer ailleurs avec les
« dames. Sans doute la pauvre petite femme es-
« pérait conjurer le diable en le rapprochant
« d'elle. Mais le mari, là-dessus, avait ses idées
« arrêtées, et répliqua avec beaucoup de dou-
« ceur : « Non, ma fille, c'est impossible; il faut
« faire convenablement les choses. »

II

LE CARACTÈRE ET L'ESPRIT.

I

Un dilettante, j'ai dit presque un artiste comme celui-ci, admire un tableau parce qu'il le trouve beau, non parce qu'il le trouve instructif ou moral.

De là son enthousiasme un peu exagéré pour les courses de taureaux, ses sorties violentes à propos des soi-disant philanthropes qui déclament contre la barbarie et ne sont pas même parvenus à empêcher la guerre.

« Jeux barbares, dites-vous, et indignes de « notre temps. Vous en parlez à votre aise, braves « gens, et en personnes dont tout le talent con- « siste à séduire la femme de son voisin, tout le « courage à viser des lièvres et des perdrix. « Hommes élégiaques, assez d'attendrissements. « Ici tombent des taureaux, chez vous s'avilissent « des êtres humains. Ici les nerfs se retrempent « à l'aspect des muscles tendus et bandés, là-bas « ils s'alanguissent dans le vide des entretiens « fades, dans le néant des galanteries malsaines. « Oui, dussiez-vous me traiter de barbare, je les « aime ces plaisirs d'un autre âge, plaisirs d'un « âge bardé de fer où des coutumes chevaleres- « ques engendraient des sentiments chevaleres- « ques, où la femme vraiment compagne de « l'homme ne s'évanouissait point devant une « goutte de sang. »

Le plaidoyer ne manque pas d'énergie ni même de vérité. Il suffisait de dire qu'un artiste a le droit d'aimer ce qui lui plaît, et que ses goûts

n'ont rien à démêler avec les appréciations de la morale. Néanmoins le lecteur devine pourquoi j'ai cité ce passage. Il ne connaissait jusqu'à présent que l'écrivain gracieux, excellent coloriste; il s'agit d'examiner aujourd'hui l'homme et le prince.

L'Autrichien et l'archiduc se trahissent tout d'abord à la vénération excessive que Maximilien porte aux choses du passé, au plaisir visible avec lequel il rappelle la mémoire de ses ancêtres. Ses jugements sur l'architecture, sur la science des jardins révèlent des goûts monarchiques, et, quoique très-instruit et par conséquent très-capable d'idées générales, il n'a qu'un goût médiocre pour les savants, et se méfie des découvertes de l'industrie. Mais on reconnaît encore le gentilhomme catholique à son attachement pour l'Église romaine, à son mépris pour les gens qui ne partagent pas ses convictions religieuses. « Que « cet aveu, dit-il, fasse ou non rire les esprits « *éclairés*, je n'en confesserai pas moins que, « quoique fils de mon siècle, et ne me comptant « pas parmi les *obscurantistes*, je crois à la vertu « d'une prière faite avec simplicité et ferveur. « Dieu ne saurait se montrer sourd aux suppli- « cations de l'infortuné qui invoque sa toute- « puissance. »

Certes la déclaration part du cœur et touche d'autant plus qu'elle semble une louange de la piété en général, sans distinction de croyance et de forme. Pourtant il n'en est rien, et ce que vous preniez pour un élan de ferveur est tout simplement un plaidoyer en faveur des processions et autres cérémonies catholiques. Évidemment le chrétien, ici, a les yeux d'un fils soumis de l'Église, le prince juge d'après son précepteur. Rien de plus naturel : un prince a le droit de déployer des sentiments monarchiques et donne mauvaise opinion de sa bonne foi s'il se montre démocrate. D'ailleurs, prince ou petit bourgeois, tout homme subit fatalement l'empreinte et les traditions de sa famille ou de sa race. Maximilien pourtant, tout en les subissant, les transforme ; une originalité véritable est comme un creuset où tout s'épure, même le grotesque et le vulgaire. Le mot de procession ne nous représente guère que des idées mesquines ; involontairement, nous songeons au nasillement des chantres, au surplis fané des prêtres. Ici, rien de tel : le catholique à son tour s'est effacé derrière l'artiste, et le croyant s'écarte devant le voyant fasciné et ému. Disons tout d'abord que le tableau a pour fond un ciel espagnol et représente un cortége de pèlerins à Madère.

« Derrière le long cortége du clergé, derrière
« la foule munie de cierges et de bréviaires, ve-
« naient les membres des différentes confréries,
« le défilé des pénitents bleus et gris. Ils mar-
« chaient pieds nus, le visage recouvert d'un
« masque, courbés ou chancelants sous des sup-
« plices volontairement infligés. Plusieurs mar-
« chaient deux par deux, liés l'un à l'autre par
« de grosses chaînes. L'un avait le front en-
« sanglanté par une couronne d'épines; un autre
« s'avançait courbé sous le fardeau d'une croix.
« On en voyait encore qui portaient entre leurs
« bras attachés sur le dos une lourde barre de
« fer, ou traînaient péniblement leur corps appe-
« santi par une ceinture en métal. Le dernier,
« comme pour renchérir sur tous les autres, fla-
« gellait impitoyablement ses épaules mises à
« nu. Le sang coulait de ses blessures, et une
« femme du peuple, arrêtée là, se mit à crier et
« à gémir, publiant à haute voix sa parenté avec
« l'homme. Cependant les chaînes s'entre-cho-
« quaient avec un bruit sinistre, et les tragiques
« figures, se traînant comme des ombres à tra-
« vers les splendeurs éblouissantes du paysage,
« semblaient, au milieu des chaudes émotions
« de la vie, un cortége d'âmes agitées par la dou-

« leur et secouées par le remords. Les pénitents « étaient suivis de l'officiant, enveloppé dans un « nuage d'encens, et entouré du clergé et des « dignitaires. Il portait, entourée d'un riche pe- « plum, l'image royale, la bannière vénérée de la « madone qui a choisi ces verdoyantes hauteurs « pour y établir les magnificences fleuries de son « trône. Peu à peu la procession pénétra plus « avant dans la forêt; les bannières, papillo- « tantes dans la chaude lumière, s'enfoncèrent « dans l'ombre, des nuages d'encens sortirent des « arbres, et le chant des psaumes, comme le re- « tentissement des chaînes, acheva de s'éteindre « dans le bruit d'une cascade. »

Il faut être artiste, artiste allemand, pour sentir ainsi la profonde poésie des pays catholiques, pour rendre de la sorte le mystique accord qui règne entre les splendeurs du pays et la violence du culte, entre la forme de la croyance et la forme de l'autel. Maximilien, comme la plupart de ses compatriotes, incline à confondre le sentiment religieux avec l'amour du pittoresque, et le besoin de prier avec celui de rêver. A tout prendre, il avait une imagination de romantique et d'homme du Nord. Il est peintre par le sentiment de la couleur et de la forme; mais, poëte par la sensibi-

lité profonde et la tristesse innée, il se complaît aux descriptions colorées ou pittoresques, il retombe à tout moment dans la note humoristique et même sentimentale. Avant tout, il aime à rêver, à se nourrir par les pensées *d'au delà*. Ses mémoires abondent en méditations vagues, et le lecteur pourra en juger d'après le morceau suivant, écrit sous l'impression d'une visite au cimetière de Naples :

« [1] Le soir était calme et pur, le soleil s'abais-
« sait à l'horizon ; nous avions devant nous Naples
« et sa mondaine magnificence, ses palais, ses
« musées, ses villas couronnées de verdure et de
« fleurs, sa physionomie sensuelle et joyeuse;
« les flots dorés du golfe baignaient les rives
« enchantées de Castellamare, et au milieu des
« bois d'orangers apparaissait la poétique Sor-
« rente, la ville aux belles femmes. Une va-
« peur violette enveloppait le Vésuve; la riche
« et fertile *campagna* se déroulait à nos pieds,
« et tout autour de nous, au milieu du par-
« fum des fleurs, du bruissement des cyprès et
« des lauriers, des voluptueuses caresses de la

1. J'emprunte ce passage à l'élégante traduction de M. Jules Gaillard : ***Mémoires de Maximilien.*** **Librairie Internationale, Paris, 1868.**

« brise du soir, parmi les fastueux monuments de « marbre la mort étendait son empire. — A quoi « tend votre agitation sensuelle, joyeux Napoli- « tains! où allez-vous ainsi en dansant? Vous « allez tous au tombeau : et les myrtes ont beau « répandre leur parfum, la rose épanouir ses « brillantes couleurs, le nérium et le laurier fré- « mir harmonieusement, le marbre resplendir et « étaler des inscriptions orgueilleuses... la tombe, « la froide tombe est le sinistre terme du pèleri- « nage terrestre.

« La paix soit avec vous ! » Telle était la pensée « qui semblait s'exhaler de l'humble cellule du « frère capucin. Quelques pots de basilic, un cla- « vecin démodé, une cage avec son petit hôte « solitaire, composaient l'ornement de cette de- « meure; mais à travers l'ogive gothique, le re- « gard pouvait s'étendre sur la voluptueuse pers- « pective. Une pareille cellule dans le silencieux « jardin de la mort, avec la vue sur le vaste « monde dans la pourpre du soir et sur la mer « infinie, fait penser à un cœur qui s'est conservé « simple et pur sur ses hauteurs sereines, en dé- « pit des tentations du monde qui l'environnent. « Le beau moine et sa cellule me rappelaient deux « charmants tableaux que j'ai vus autrefois : l'un

« représente un petit oiseau folâtrant naïvement « aux pieds d'un bon religieux; dans l'autre, le « Sauveur même du monde presse les touches « d'un orgue, et l'on croit entendre la puissante « mélodie retentir à travers les fenêtres gothiques « au loin dans la campagne. Mon cœur, lui aussi, « était inondé de mélodies ineffables. Il n'y a « qu'un instrument pour rendre de pareilles vi- « brations, c'est la harpe éolienne avec ses ac- « cords pleins de mélancolie et de douce langueur. « Ah ! que ne peut la pauvre âme humaine, in- « sensée et malade, s'exhaler ainsi dans la mort ! »

II

Il y a là un débordement d'imagination germanique, une profondeur de sensibilité nerveuse qui surprennent. Sans doute il avait une disposition naturelle à la tristesse, et l'on s'en aperçoit à la plupart des réflexions qui accompagnent ses récits. Une sorte d'inquiétude le poursuivait jusqu'au milieu du bonheur. « Que j'eusse été heureux aujourd'hui, écrit-il, si tout ce bonheur n'avait été gâté par la pensée qu'il ne pouvait

durer ! » Notez que *ce bonheur* se réduit à la contemplation d'un beau site, à quelques moments de rêverie intime passés sur la terrasse de Buon-Retiro. Comme la plupart des artistes, il était plein de contrastes et passait en un clin d'œil de la tristesse à la gaieté, de l'excès de la mélancolie à l'excès de la verve bouffonne. Dans l'une de ces crises, il s'amuse à poursuivre une autruche captive dans une cour, et « rit aux larmes » en voyant l'animal harcelé par lui se venger sur son chapeau ; une autre fois, il organise une cavalcade d'ânes et étonne les passants par des exercices de voltige et autres tours de force équestres exécutés sur le dos de l'ami *longue-oreille*. D'autres traits font ressortir des goûts un peu fantasques, le montrent faisant grand cas des nains, des nègres ; même il prétend regretter l'usage qui jadis autorisait les grands à entretenir un fou de cour et autres monstruosités domestiques. Évidemment c'est pousser l'amour du pittoresque jusqu'à l'extravagance. Cela lui arrive quelquefois, entre autres le jour où ayant rencontré une sorte de crétin qui contrefaisait le chant des oiseaux, il l'emmène à l'Alhambra pour lui faire jouer le rôle du rossignol ; cette fois, à la place d'un instrument aveugle, il a mis la main sur un

mauvais plaisant qui imagine de lui donner une leçon et substitue le cri du paon au chant de Philomèle. Inutile d'ajouter que l'Altesse accepte la leçon en homme d'esprit, c'est-à-dire sans se fâcher, et se promet d'être plus sage à l'avenir. A part ces excentricités d'artiste, ou ce qui est tout un, ces caprices de grand seigneur, il était simple, enjoué comme un enfant et, bien qu'il jugeât l'étiquette inséparable de la majesté des cours, il ne comprenait rien à ce sentiment de fausse dignité qui pousse les hommes à se guinder, à confondre la tenue avec la roideur. De toute façon il se croyait libre d'en faire à son idée, et manifestait volontiers cette indépendance. « Nous avions, écrit-il pendant son séjour dans « l'île de Madère, fait une longue course et n'é- « tions pas à bout de fatigues. On servit le dé- « jeuner sur l'herbe, un déjeuner fort confortable « et arrosé de vin d'Espagne. Pendant la collation « j'attirai près de nous, au grand scandale de « mes amis, quelques petits pâtres, des enfants « faits à peindre, en simple chemise et d'une « malpropreté pittoresque. Je les gratifiai de « quelques miettes du festin, et je les embrassai « malgré les cris d'horreur de mes compa- « gnons. »

Tout cela témoigne d'une bonhomie charmante et d'un caractère très-aimable. Il n'en avait pas moins les goûts d'un raffiné, et ses descriptions comme ses jugements trahissent le sentiment inné des élégances mondaines. « Ce brave homme, » dit-il à propos de je ne sais plus quel financier enrichi, « s'était mis en quatre pour me recevoir. « Un simple trait le peint. Depuis le moment de « mon arrivée jusqu'à celui de mon départ, c'est- « à-dire pendant près de cinq heures, l'hymne « national autrichien n'a pas cessé de résonner « sous les fenêtres. » Évidemment les parvenus lui déplaisent, et cette répugnance s'étend jusqu'à ceux du règne végétal. « Quel dommage, » dit-il en parlant d'un beau jardin, « que l'on n'ait pas « jugé à propos d'en exclure les dahlias. Variée « comme l'est cette fleur, elle manque absolu- « ment de parfum, et me rappelle sans cesse « l'image d'une femme belle et sotte, bref, celle « d'une *parvenue.* » En somme, il a l'entente innée de toutes les délicatesses, et le petit morceau suivant, à propos d'un cabinet de toilette mauresque, le prouve bien.

« L'acte de la toilette comporte je ne sais quelle « sensation de volupté rêveuse, chez les femmes « surtout. Une sorte d'assoupissement délicieux

« s'empare du corps, comme pour le préparer « aux fêtes à venir; la chevelure défaite et livrée « à des mains étrangères lui verse le magnétisme « de ses parfums. Qu'est-ce donc lorsque, comme « il arrive ici, le sol, transformé en cassolette, « lance des spirales de vapeurs embaumées, « l'enveloppe d'odorants nuages? »

III

L'on ne tarirait pas si l'on voulait citer tout ce que le livre contient de traits piquants ou vifs, de pages éblouissantes ou originales. Pourtant son jugement ne porte pas toujours sur des sujets frivoles, et l'on est tout étonné, par exemple, de le voir entrer dans des détails extrêmement précis sur le système des prisons, sur les inconvénients du régime cellulaire, etc. Tout ce qu'il dit là-dessus est fort sensé, et témoigne d'un esprit judicieux, solide, parfois même pratique. Mais ce ne sont que des traits isolés, et l'on n'en saurait conclure un talent bien prononcé pour les affaires. En résumé, il a l'esprit romanesque plutôt que positif, et moins capable de proclamer

de grandes vérités que d'inventer de jolis paradoxes. Les lignes suivantes tracées au retour d'une promenade où il a vu beaucoup de moulins à vent, montrent comment il maniait la plaisanterie.

« Rien de plus ennuyeux, de plus monotone « que ces machines étendant leurs longs bras en-« dormis à travers les platitudes du paysage. Cir-« constance frappante, Leipzig et Berlin possèdent « aussi des moulins à vent. Je conseillerais au « voyageur qui en aperçoit un de ne pas faire « comme Don Quichotte, et de ne pas lui courir « sus pour le percer d'un coup de lance, mais « bien de rebrousser chemin à l'aspect du « monstre. En somme, il y a certains signes in-« faillibles auxquels un voyageur ne saurait se « tromper. Vous voyez, je suppose, une ville « avec de hautes coupoles et de sombres clochers. « Entrez de confiance, car vous trouverez ample-« ment de quoi satisfaire vos goûts de curieux ou « de touriste. Avez-vous affaire au sucre, au « café, au coton? Donnez la préférence aux villes « où toutes les maisons se ressemblent, où pas « un toit ne dépasse l'autre. Cependant, si vous « voyez une avant-garde de tuyaux lançant « des jets de fumée noire, de hautes cheminées « s'élevant à droite et à gauche, n'avancez pas,

« fuyez comme devant les moulins. Entre nous,
« ceci est bien pire. Vous êtes tout simplement
« sur le seuil d'une ville de fabrique; vous alliez
« faire connaissance avec la plus désagréable des
« sœurs, celle qui tue à la fois le cœur et l'esprit,
« et rabaisse l'homme au niveau d'une ma-
« chine. »

Ce n'est qu'une boutade, je le veux bien, mais une boutade assez significative dans la bouche d'un homme qui se vante d'être de son siècle et sera un jour appelé à jouer un rôle politique. Ses qualités privées ne semblaient pas mieux l'y préparer. Il avait le cœur excellent, fort accessible à l'amitié, aux attachements tendres. Ses mémoires témoignent d'une vive tendresse pour les siens, en particulier pour son frère l'Empereur François-Joseph, celui dont le nom revient le plus souvent sur ses lèvres. Lorsque l'Empereur se fiança, Maximilien, alors en Albanie, célébrait justement la fête de son frère sur la frégate dont il avait le commandement. Il ignorait encore ces fiançailles, et la nouvelle le toucha d'autant plus que, pour mieux fêter l'Empereur, il avait, ce jour-là, fait chanter à ses matelots des vers de circonstance qu'il avait lui-même composés.

« J'étais bien ému, » dit-il en rappelant cette

scène, « et combien plus l'eussé-je été si j'avais « pu me douter qu'avec la fête de l'Empereur je « venais aussi de fêter le jour le plus important « de sa vie, celui où mon cher frère, environné « de tous les siens, comblé des vœux même des « absents, a fait choix d'une compagne, s'est « assuré l'aimable femme dont il attend le bon- « heur ! Réflexion faite, toutefois, il valait mieux « l'ignorer. L'éloignement, en un pareil moment, « m'eût paru trop cruel, et véritablement fendu « le cœur. »

Ces lignes témoignent d'un grand fonds de bonté tendre, et sa sensibilité ne se dément pas quand il s'agit des étrangers. Ses subordonnés, ses matelots, sont pour lui l'objet d'une sollicitude constante, et toute distinction de grade ou de rang s'efface à ses yeux en présence d'une souffrance humaine. Un jour, faute d'un prêtre pour assister un matelot mourant, il va chercher son livre d'heures, et lui lit les dernières prières; une autre fois, à Venise, il s'agenouille sur la tombe d'un inconnu qui demande au passant l'aumône d'un *ave*.

Tout cela est touchant; avec tant de sentiments bons et fins; et avec tant de facultés brillantes et vives, il eût été heureux s'il était resté simple

prince à côté du trône. On se laisse aller à reconstruire cette destinée de prince telle que tout d'abord elle paraissait s'annoncer. Il épouse une première fiancée. Quel dommage que la mort n'ait pas respecté cette charmante jeune vie qui eût fait la sienne si douce! Bonheur complet, paisible, dont son esprit semble se complaire à évoquer l'image devant des tableaux comme celui-ci. Il était à Madère, et il raconte une de ses promenades :

« Nous venions de quitter le presbytère, et
« d'entrer dans le bois, un magnifique bois de
« châtaigniers où le sol est couvert de lierre et
« de fougères. Sur le versant d'une autre mon-
« tagne, s'étend un océan de feuillage, sombre
« et murmurant comme dans une forêt d'Alle-
« magne. Heimbach se présenta aussitôt à mon
« esprit : je croyais entendre le doux langage de
« nos bois, c'était comme la patrie autrichienne
« qui me parlait de loin. Au milieu de cette ra-
« vissante solitude s'élève une villa, l'ancienne
« habitation du consul anglais. A l'entrée du
« jardin, une voûte de feuillage recouvre un frais
« ruisseau qu'on traverse sur un pont rustique
« jeté entre deux murs de roche. Un pareil nid
« s'élevant d'un océan de verdure, ou perdu sur

« quelque île séparée du reste du monde, et « néanmoins peuplée d'un monde de bonheur, « de bonheur intime, tel est mon rêve, et l'image « sur laquelle volontiers je m'arrête. La vie, je « ne l'ignore point, n'offre point le vrai « chez-« soi ; » on ne s'y sent jamais complétement à « l'aise. Celle que j'imagine, pourtant, me paraît « encore la plus propre à modérer les désirs im-« puissants, les rêves chimériques... Oui, c'est « arrêté : autant du moins que cela se peut dans « les rêves. Un jour, je reviens ici planter ma « tente ; j'achète cette maison et puis je chante « mes chansons, et me précipite dans la verte « forêt pour y mieux exhaler mes allégresses de « poëte.... »

Sept mois plus tard, à ce même endroit, sa fiancée devait venir et mourir. Cette mort changea-t-elle quelque chose dans la destinée du prince ? Eut-elle part aux malheurs qui vinrent aboutir à la catastrophe du 19 juin? Mieux vaut ne pas le croire, et supposer que son caractère, comme son esprit, le prédestinaient d'avance à servir de victime aux calculs intéressés et aux passions viles. Tel qu'on l'a vu, et qu'il vient de se révéler, il semble, il est vrai, fait pour régner, mais sur le pays des romans,

dans les paisibles domaines où l'intelligence et le talent seuls gouvernent. Mais l'homme ne fait point sa destinée, il la subit; qu'il la subisse le front levé, c'est tout ce qu'on peut attendre de lui. Maximilien lui-même paraissait s'en douter un jour qu'il disait dans un accès de tristesse :

« Lancé au loin sur la grande mer, seul sous « des cieux inconnus, je me suis senti pris du « mal du pays. Les miens, jusqu'à présent, « m'avaient fait la vie trop douce, la jeunesse « trop belle. Il est bon que tout cela finisse, et que « l'homme, livré à lui-même, apprenne à souffrir. « Salomon l'a bien dit : « rien ne dure ici-bas, » « et c'est là, j'imagine, le dernier mot de toute « sagesse. »

III

LE CRITIQUE D'ART.

Un précédent article a fait connaître l'esprit et le caractère de Maximilien; on a vu le prince mettre sa vive imagination au service d'idées an-

ciennes, rajeunir des sentiments aujourd'hui démodés par un style et un tour d'esprit tout modernes. Néanmoins je n'ai pas tout dit sur lui. Ce prince, cet écrivain était, en outre, un critique distingué, parfois même original. Sans doute il manque un peu de méthode, et ses jugements ne reposent pas toujours sur des arguments bien serrés. Mais ce défaut même a son charme et leur donne parfois un attrait d'imprévu. On ne peut nier qu'il soit homme de goût, même d'initiative.

I

Dès 1851, il semble deviner quelques-unes des théories qui font loi aujourd'hui en critique :

« Au sortir de l'église où nous venions d'en-
« tendre la messe, des sentiers pierreux et des
« fourrés pittoresques nous conduisirent jusqu'au
« sommet du promontoire, d'où l'ensemble du
« pays se déploya devant nous en manière de
« carte géographique. Je compris aussitôt la na-
« ture du sol et le caractère du pays. De tels
« points de vue viennent éclairer d'un jour subit
« tous les renseignements que le voyageur a pu

« recueillir. Un ensemble surgit : ce qui n'a pas
« été vu se devine, et l'imagination frappée de-
« vient comme une immense épreuve photogra-
« phique où paraissent mille particularités d'es-
« pèce et de mœurs. Ici le tableau d'une beauté
« sereine, presque antique, éveillait des idées
« non de civilisation, mais de force, des images
« qui n'étaient point gracieuses, mais puissantes.
« Des premiers plans formés d'herbages, de
« grands roseaux, puis les montagnes décrivant
« leurs ondulations bleues derrière la langue ar-
« rondie d'un cap, enfin la mer, splendide miroir
« qui émerge d'une coupe enguirlandée de ver-
« dure, et va se perdre dans l'immensité scintil-
« lante, tout cela forme un de ces paysages
« transparents et chauds de ton comme les pei-
« gnait le Poussin, fonds dorés et vaporeux où
« l'on se plaît à placer des scènes mythologiques
« ou bibliques, un Thésée lancé sur les traces
« d'un sanglier, une Nymphe fuyant devant un
« serpent, un Abraham offrant l'hospitalité à un
« ange. »

D'autres traits établissent mieux encore sa parenté avec les maîtres de la critique actuelle. Ainsi, selon lui, il n'est point de beau absolu ; il estime, avec un des critiques contemporains,

que *le bonheur et la tristesse, la raison saine et le rêve mystique, la force active ou la sensibilité fine, les hautes visées de l'esprit inquiet et le large épanouissement de la joie animale, tous les grands partis pris à l'endroit de la vie ont leur valeur*[1]. Tel est, du moins, le sentiment qui perce à travers mainte analyse consacrée à la peinture et notamment dans ce passage relatif au musée de Florence : « L'aspect de la tribune, « dit-il, présente une perfection d'ensemble sin« gulière, un rare accord philosophique. Tous les « âges, toutes les époques s'y trouvent repré« sentés. Les écoles les plus diverses, les efforts « les plus contradictoires s'unissent pour former « cet ensemble et concourir, chacun à sa ma« nière, à la formation du grand tout qui s'ap« pelle l'art, et résume l'histoire de l'esprit hu« main. » Cela ne laisse aucun doute sur les opinions du prince et le classe, une fois pour toutes, en dehors des bavards qui vantent l'idéalisme sans toutefois pouvoir l'expliquer, et prêchent le culte du beau, parce qu'il est plus aisé de prêcher que de peindre. Maximilien sent vivement la beauté et toute beauté. Mais s'il sait apprécier

1. H. Taine, *De l'Idéal dans l'art*, p. 14.

telle beauté qui exprime un état particulier de l'âme ou des sens, il n'en accorde pas moins la préférence à celle qui réside dans la pureté des formes et porte l'empreinte de la sérénité antique. « L'art « moderne, dit-il, peut créer de belles parties, ra- « rement un bel ensemble, et l'Acropole seule pré- « sente ce triomphe de l'harmonie plastique qu'on « nomme le Parthénon. » Une autre fois, vantant la beauté du fameux vase des Médicis : « Quelle « fête pour les yeux, dit-il, que de travailler ou « de se reposer en présence d'objets semblables ! » L'artiste l'emporte évidemment ici sur le grand seigneur ; l'amateur brocanteur s'efface derrière l'homme qui, dans le recueillement de l'atelier et parmi le désordre des modèles doucement éclairés, a senti se former le rêve de la beauté parfaite. Ce rêve, peuplé d'images flottantes, serein comme celui d'une nuit d'été, prend corps devant les plus pures créations de la statuaire, et tout d'abord devant la Vénus de Cléomènes, un rêve d'amour incorporé dans le marbre, un poëme divin sorti des flots limpides de la mer. « Là, le marbre cesse « d'être marbre, les mains délicates semblent « pénétrées de vie, le sein respire, soulevé par « un souffle printanier, le buste se penche mol- « lement et timidement en avant : le pied droit

« se soulève légèrement et la déesse achève de « sortir de l'onde pour ne plus glisser désormais « que sur des roses. » Une autre description, non moins pénétrée et sentie, peint le groupe de Niobé, « l'immortelle tragédie où, comme dans la ven- « geance de Latone, la plus grande des douleurs « humaines s'est pour ainsi dire figée dans la « pierre, conservée vivante sous les entraves du « marbre. » L'image est juste, et ce qu'il dit à propos du groupe des lutteurs vient encore développer sa pensée.

« C'est, dit-il, la reproduction exacte, l'image « hardiment conçue de la beauté virile telle que « la comprenaient les Grecs. On se sent reporté « au temps des jeux olympiques, vers cette jeu- « nesse du monde où le corps ne succombait pas, « comme aujourd'hui, sous le débordement des « forces intellectuelles, où l'homme n'était com- « plet qu'à condition d'être sain et vigoureux. « Les lutteurs viennent d'entrer dans l'arène, ils « s'étreignent, et les corps étroitement embrassés « fléchissent sous l'effort des muscles. Cepen- « dant la lutte est indécise, l'assistance haletante « les contemple et se demande quel sera le vain- « queur. Tous deux sont d'une force herculéenne; « les yeux brillent, les muscles se tendent, ils

« roulent enlacés dans le sable. Un moment la « poussière les dérobe aux regards; mais ils re- « paraissent bientôt. L'adversaire terrassé tente « un dernier effort; il va se relever, mais l'autre, « plus adroit, le saisit par l'épaule, et le tenant « ployé sous son genou nerveux, attend ainsi la « couronne. »

II

Le *poncif*, voilà à quoi mène l'amour outré du classique. L'idée est bonne, le sentiment n'y est point, et le prince, ici, s'est contenté de copier un souvenir d'écolier, de décrire une académie contenue dans son cahier de dessin. Il faut remarquer pourtant qu'une statue est plus difficile à décrire qu'un tableau; les mots rendent mal la vie mystérieuse que le génie imprime dans ses marbres. La peinture, art plus grossier, s'en accommode mieux et prête davantage à la représentation écrite. D'ailleurs, Maximilien possède avant tout le sentiment de la couleur, et maintes fois ses images ont les tons justes et nuancés d'une palette chargée.

« La plupart des villes que je traverse font

« tache dans mon esprit, y laissent le souvenir « d'une couleur. Ainsi Venise s'y reflète en rose, « un beau rose pourpré comme la teinte de cer- « tains marbres; Cadix, par contre, est blanche; « Grenade, verte, d'un vert éclatant et soyeux « comme la pulpe d'une belle étoffe ; Constanti- « nople, d'ici, me semble toute d'or; Rome se revêt « d'une pourpre violacée; Munich prend le bleu « tendre du myosotis. La seule Carthage se co- « lore d'une nuance fausse, blême, aride comme « la couleur de ses sables. »

Ses descriptions ont fait juger de son talent de coloriste, et l'on a vu avec quelle facilité son imagination docile lui soumet le trait à copier, l'effet à traduire. La plume, entre ses doigts, se transforme en quelque sorte en pinceau. Un jour, essayant de rendre l'effet d'un décor mauresque, il écrit : « C'est de l'écume d'argent colorée par les « reflets de l'arc-en-ciel. » Une autre fois, à propos de la « lumineuse » Palerme : « On dirait « d'une conque d'or qui nage pleine de fleurs sur « la mer. » Ses aptitudes de peintre se trahissent encore à la façon dont il juge les maîtres vénitiens et décrit leurs tableaux.

« Pour bien comprendre ces maîtres, dit-il, il « faut avoir visité les palais de Venise, contemplé

« la sereine magnificence de la ville des mers,
« étudié de près l'imposant mélange de noblesse
« et de beauté, de sérieux passionné et d'ardeur
« profonde qui se réfléchit sur leurs toiles, et leur
« donne un si grand caractère. C'est l'Orient re-
« gorgeant de couleurs uni au sérieux de la vieille
« Europe, c'est la volupté mariée à la force.
« Titien, Paul Véronèse, Paris Bordone, les deux
« Palma, sont les interprètes vivants du livre d'or,
« aristocratique registre dont chaque page porte
« l'image d'un *Nobile*, l'empreinte d'une fine et
« dédaigneuse figure patricienne. Sans doute, je
« n'ai jamais mieux goûté ces chefs-d'œuvre
« qu'au souvenir de ces promenades où les molles
« nuits de Venise me trouvaient errant le long
« des lagunes avec les plus nobles restes de sa
« fière aristocratie. Une perle de même famille
« est la *Flore* du Titien, admirable créature
« aux formes molles et voluptueuses, à la fois
« fière et enivrante. C'est bien là un corps de
« déesse. La tête est petite ; le visage, à l'ovale
« doucement arrondi, repose paisible entre les
« ondes dorées de la chevelure. La transparente
« chemise découvre les contours d'un sein éblouis-
« sant, et la main potelée et distraite s'entr'ouvre
« pour laisser tomber des fleurs. De là, sans

« doute, le nom de *Flore* donné au chef-d'œuvre. « A tout prendre, il n'exprime guère le sens du « tableau ; à coup sûr ce n'est pas là l'inoffen- « sive déesse, mais bien plutôt quelque fille de « doge, impérieuse et superbe, quelque fière pa- « tricienne éclose dans la pourpre, et dont la « main se plaît moins à cueillir des fleurs qu'à « les effeuiller... »

La description, comme le tableau, a fière allure, et semble imbue de vie. L'artiste, tout à l'heure, avait dépassé l'amateur. Ici le penseur, à son tour, dépasse l'artiste et, dans la somptueuse figure étalée sous son regard, a vu se soulever un coin de la Renaissance. Selon lui le Titien est l'historien de ce qu'il appelle l'ère mythologico-chrétienne; pareillement il estime dans Murillo le peintre attitré de l'Espagne, l'homme qui le mieux a compris le caractère de ses types populaires.

« De tous les Murillos qui ornent la cathédrale « de Séville, je préfère l'enfant Jésus, et le petit « saint Jean. Ce sont de vrais enfants du peuple, « d'énergiques et fortes natures revêtues de chairs « souples et fermes. Comme Raphaël et Van « Dyck sont les peintres de l'aristocratie, Murillo « me semble le peintre du peuple. Ses modèles « manquent, j'en conviens, de grâce idéale; mais

« en revanche ils ont la force, ils possèdent une « rare puissance de vie. Et pourtant ses saints et « ses madones eux-mêmes prouvent que, par « instants, il savait deviner le surnaturel, s'éle- « ver jusqu'à l'invisible. Son saint François en « extase est vraiment un beau tableau, touchant « et bien senti. Le saint, en robe de bure, prie, « agenouillé devant l'Enfant Jésus, qui le bénit, « entouré d'une gloire de petits anges. La tête « du saint est belle; l'Enfant Jésus, seul, me « semble un peu maniéré. Un autre Murillo d'une « naïveté saisissante et qui, par là même, me « semble délicieux, est la Vierge livrant le divin « Enfant aux caresses de saint Félix. Le maintien « penché de la madone, l'élégance de sa forme à « demi perdue dans les nuages, avant tout, la « limpide pureté de son regard pénétrant, ont « une grâce touchante qui ne se peut décrire. « Elle fait songer à ces fleurs délicates et parfu- « mées qui s'entr'ouvrent à l'ombre. Et pourtant « ce n'est là qu'un ange de lumière, une enfant « merveilleusement attrayante. La suave fille des « nues n'a pu enfanter le Sauveur. Il fallait la « forte, la divine, l'immortelle madone qu'a « imaginée Raphaël pour donner un Dieu au « monde. »

III

La nuance est finement marquée, et rentre dans le cadre d'idées que j'indiquais tout à l'heure. Pourtant il ne faudrait pas s'y tromper : le prince n'est point un théoricien qui expose un système, mais simplement un homme du monde qui écrit pour son plaisir, et ne se range sous aucun drapeau particulier. On a vu combien il admirait le Titien. Néanmoins il ne s'aveugle point sur ses défauts, et ose appeler ses Vénus indécentes. En somme il a l'imagination impétueuse, mais saine ; il aime le nu, non point les nudités, et, pour justifier sa remarque, appelle l'attention sur les têtes insignifiantes et plates qui terminent leurs corps imbibés de volupté. « Ces corps sont beaux, « dit-il, mais non point animés du souffle de la « déesse. » Il n'aime pas davantage l'apoplectique ampleur et la grosse santé rougeaude qui plaisent tant à Rubens. L'art, selon lui, a mieux à faire qu'à glorifier la prospérité de la chair, et ne doit point se rendre complice d'un mouvement grossier ou brutal. Il n'aime pas non plus tel

genre de peinture qui tend simplement à faire ressortir l'habileté du dessinateur, ce tableau, par exemple, où sous prétexte de lui montrer le « Massacre des Innocents, » Daniel Volterre le fait assister à une représentation d'acrobates, et cet autre tableau où on mène le spectateur à l'amphithéâtre sous prétexte de lui montrer un martyre. Ces restrictions faites, il rend justice à l'habileté du peintre, et tout en premier à la merveilleuse puissance d'exécution qui caractérise le génie de Rubens.

« Nul autre, dit-il, ne s'entend comme lui à « remuer la couleur, à infuser la vie aux masses. « Quel mouvement dans sa *Bacchanale!* Le luxe « des chairs, l'opulent étalage de la vie animale ici « sont à leur place, et par là même ne déplaisent « point. Cet amour de la santé surabondante « s'explique en partie par le choix de ses deux « femmes, et leurs portraits indiquent comment « il préférait ses modèles. D'ailleurs rien de plus « intéressant, selon moi, que les portraits de « Rubens. C'est mieux que des portraits, ce sont « des études psychologiques, et il vous en apprend « long sur l'homme. Ame et corps, tout y est. « Le personnage représenté fait saillie sur la « toile, deux traits de pinceau ont suffi pour fixer

« le regard souriant ou profond. Et puis quelle « bonhomie, quelle vérité dans ces visages ! Le « plus souvent, il représente de bonnes gens, de « braves bourgeois flamands tout ronds et tout « simples; on se sent à l'aise avec eux, on vou- « drait leur parler. »

Inutile d'ajouter que je donne ces remarques pour ce qu'elles valent, et sans prétendre les imposer. Justes ou contestables elles témoignent d'un esprit qui ose sentir par lui-même et qui n'emprunte rien à personne. Commment avouer que l'on n'admire pas toujours le grand Michel-Ange? Maximilien va bien plus loin; il trouve à redire au tombeau des Médicis, qui passe pour son chef-d'œuvre; il ose blâmer les colossales figures qui le décorent et, par leur taille gigantesque, prêtent naturellement à l'ode. « Je trouve, « dit-il, ces figures froides, grotesques, déjà « entachées par le souffle de la décadence. » Il n'est pas plus respectueux quand il juge les patriarches de la peinture allemande.

« Le roide Albert Durer, le rose et blond Kra- « nach m'inspirent une sorte de vénération mêlée « d'envie de rire, comme le ferait, par exemple, « l'aspect d'un vieillard par trop décrépit. Albert « Durer surtout me frappe comme le représentant

« de la légitimité dans l'art, un personnage plein
« de dignité noble, et qui appelle la confiance.
« Ses œuvres résument l'attrait du style gothique;
« elles font naître tel état de rêverie naïve, et
« pourtant sérieuse, que provoque l'ombre des
« vieilles voûtes, ces mille fantaisies audacieuses
« où la pierre transformée en dentelle, en feuil-
« lage, en ogive, s'illumine de teintes sanglantes
« et éveille l'image d'un monde surnaturel. »

Certes, tout cela est un peu décousu, parfois vague, et ces pages contiennent maint jugement téméraire, et même contradictoire. C'est peut-être là leur principal intérêt. Les tâtonnements d'un noble esprit font plaisir; on aime à voir un naturel d'artiste se débattre contre les barrières du préjugé, et l'énergie de la sensation originale se frayer violemment sa route à travers le courant des idées adoptées. Malheureusement ici, l'issue de la lutte est demeurée douteuse, et l'écrivain obscurci par le prince n'a pu dire son dernier mot. Aussi bien ceci n'a qu'un intérêt secondaire, et de curiosité pure. Un livre, comme un homme, n'a d'importance que par la valeur des questions qu'il soulève, et c'est à d'autres à continuer celui-ci.

ESQUISSES

LE BOHÉMIEN.

..... Nous sommes au fond de l'Allemagne, en Bohême, dans un pays barbare où l'on n'apprécie guère la musique de parade, dans une terre primitive où les théâtres, remplis de gens attentifs, ne servent point de succursale à l'établissement matrimonial de M. de Foy, ni les églises d'auxiliaire au journal des modes. J'y suis allé, on peut m'en croire. Chose encore plus invraisemblable, on y rencontre de très-grands artistes, dont personne ne connaît le nom, qui font leur récolte la sébile à la main, sans employer les ressources de l'affiche ni

placer des billets de concert. Il est vrai que le pain, en ce pays bizarre, est plus rare que le talent, et qu'un pauvre diable ne croit point se déshonorer en avouant qu'il a l'estomac vide. L'homme que j'ai vu était aussi primitif que possible, et songeait à dîner, parce qu'il avait faim.

Néanmoins, à part sa mauvaise pelisse, rien ne dénotait en lui le mendiant; même, quelque extraordinaire que cela puisse paraître, je n'hésite pas à dire que sa tenue me sembla supérieure à celle de bien des artistes; car, pour être un musicien de carrefour, on n'en est pas moins sujet aux vanités humaines, et j'en ai vu plus d'un, pour mon compte, qui pouvait rivaliser sur ce point avec le plus célèbre ténor. Mon homme différait encore en ceci des ténors célèbres, qu'il faisait de son mieux pour contenter son public et gagner les gros sous qui composaient sa recette. Cela fut visible du premier coup, à l'air simple et calme avec lequel il alla s'asseoir devant son instrument. Pauvre instrument ! Imaginez une petite harpe couchée, un diminutif de clavecin dépouillé, un je ne sais quoi de bâtard entre l'harmonica et l'épinette, que l'on fait aller avec des marteaux, et qui tout ensemble vous apitoie et vous fait rire. Mais, ce jour-là, je venais de loin,

je me sentais morfondu, et partant peu disposé au rire, j'entends à la raillerie. D'ailleurs, on manque d'esprit quand on a les pieds mouillés, et on fait moins le délicat à l'auberge qu'à l'Opéra. Or, ceci se passe dans une auberge, et quelle auberge encore ! Il fallait trois heures pour y monter, et par des chemins de chèvre : terrains glissants ou bourbeux, sentiers envahis par les broussailles ou creusés dans la roche, quartiers de basalte ou fondrières. Mais d'en haut, quel coup d'œil ! la moitié de la Bohême étalée devant vous, avec ses forêts et ses roches ; on croit voir un cadavre gigantesque, un squelette encore formidable sous les plis sombres de son linceul. Par places, et semblables à des nervures livides, se tordent de maigres filets d'eau ; des veines d'un bleu métallique chatoient à travers les ténèbres des gorges, ou s'enlacent à travers les sinuosités du sol stérile et houleux. Mais le lugubre paysage, ce jour-là, se dérobait sous une masse compacte de vapeurs ; il pleuvait depuis le matin, et nous n'étions que quatre dans la salle au moment où le musicien se disposa à nous donner un concert. Triste auditoire, vraiment ! Un monsieur âgé, deux demoiselles mûres ; le monsieur âgé dormait, assoupi sur un journal ; les demoiselles

mûres s'égayaient en s'entretenant de leurs migraines et de leurs maux de nerfs. Au premier accord, le vieux monsieur, réveillé en sursaut, s'écria : « Le diable l'emporte ! » Les deux demoiselles, plus modérées, parlèrent simplement de le renvoyer. Pour moi, l'homme, j'ignore pourquoi, m'intéressait; d'un mouvement instinctif, je m'approchai de lui, et me mis à l'écouter. Il n'y avait pas de quoi, soit dit entre nous. Essayez d'imaginer un thème italien se déroulant à travers un tintamarre de vieilles ferrailles, une cavatine amoureuse égarée sur l'accompagnement le plus inattendu et le plus ridicule. J'allais m'éloigner, lorsque je me sentis retenu par un regard étincelant et moqueur. Je compris alors que ce que je venais d'entendre n'était qu'une charge; j'avais devant moi l'un de ces Bohémiens de pure race qui, de fondation, détestent les Italiens et leur musique : « Musique de bavards grossiers, disent-ils, et de déclamateurs emphatiques. » Ils s'en vengent par des caricatures.

Cette satisfaction donnée à ses antipathies, mon musicien baissa la tête et parut réfléchir. Puis, regardant si je l'écoutais encore, il commença un autre morceau.

Cependant la fatigue de la marche m'alour-

dissait un peu; je m'assis à l'angle d'un canapé vacant derrière moi. Du petit instrument s'échappait un rhythme monotone, une sorte de fredonnement confus, qui me disposait au rêve. Peu à peu, mes idées se brouillèrent et j'oubliai à demi les sons pour songer aux choses qu'ils exprimaient. C'était, en vérité, un rêve étrange; et je ne distinguais pas bien le musicien réel de l'homme fantastique que j'imaginais. Je croyais voir dans l'obscurité humide d'un cachot une forme chétive; une vieille chaîne liait les pieds du misérable et son visage morne offrait une ressemblance exacte avec celui du musicien. Tout à coup, je vis le prisonnier tendre l'oreille, écouter; sa figure perdit son immobilité, et, à en juger par le jeu de sa physionomie, comme par l'expression suppliante de ses yeux, il paraissait soutenir quelque entretien muet avec un personnage invisible et lui demander une grâce. Soudain ses traits s'éclairèrent, et j'assistai à la plus bizarre des scènes. Quand un homme demeure insensible aux prières d'un autre homme très infortuné, on le blâme, et pour mieux exprimer ce blâme, on dit de l'autre « que son malheur attendrirait jusqu'aux pierres. » Je crus assister à ce miracle. Le prisonnier venait d'élever la main droite, et, de ses doigts étendus,

pressait le mur comme pour lui arracher des sons. Le plus parfait des instruments ne saurait rendre ce qu'alors j'entendis. Imaginez un concert unique, un enchevêtrement de notes plaintives, voilées, tendres, une suite d'accords rauques, douloureux, déchirants, le tout pourtant savamment modulé, et tel que le plus grand compositeur ne saurait l'écrire. C'est ainsi que s'exprimeraient les misères humaines, si tous leurs sanglots réunis s'exhalaient en un seul chœur. Symphonie étrange, et dont en vain, plus tard, je m'efforçai de retrouver quelques fragments. Les principaux motifs, cependant, ne me semblaient pas inconnus, et je cherchais vainement d'où provenaient ces souffles plaintifs, quelle chanson contenait ces notes suppliantes, d'où s'échappaient ces cris désespérés ou attendris. Je rouvris les yeux au moment où le musicien frappait son dernier accord. « Vous connaissez ces airs populaires? » me demanda-t-il. Il riait d'un mauvais rire, en parlant de la sorte, et, derrière ses lèvres entr'ouvertes, on voyait briller l'émail de ses dents aiguës et blanches. Mais presque aussitôt il reprit son air habituel, un peu flegmatique et un peu triste, et me tendit la sébile où je déposai un petit écu, tout ce que j'avais sur moi

de monnaie. Sa figure ne s'émut pas ; il m'adressa un salut humble et presque machinal, le même qu'il adressa aux autres voyageurs, lorsque ceux-ci lui eurent donné leur gros sou. Cependant, comme il repassait devant moi, il s'arrêta et parut avoir quelque chose à me dire. Sa physionomie était singulière, et les mots semblaient sortir avec peine de sa poitrine gonflée. Enfin il s'enhardit et, tandis que deux grosses larmes s'amoncelaient sous sa paupière jaune : « Vous ne m'avez pas assez payé, dit-il, donnez-moi votre main ! »

II

UN SAVANT.

C'était mon oncle. On le disait dogmatique, despote, difficile à vivre, un véritable savant allemand, au physique et au moral.

« Surtout ne t'avise point d'habiter chez ton
« oncle, m'avait dit mon père comme je partais,
« vous vous quitteriez à tout jamais brouillés. »

Il est certain que l'on ne se sent pas pris d'une folle envie de lui sauter au cou, quand on le voit pour la première fois. Je n'ai jamais vu de laideur plus bizarre, ni mieux faite pour tenir les yeux à distance. Imaginez un visage déchiqueté par la petite vérole sur un corps chétif et grêle, de petits yeux gris perçants, des allures tranchantes, le parler bref, l'air impérieux et décidé d'un homme qui sait ce qu'il vaut et ce qu'il peut exiger d'autrui.

Il habitait toujours l'ancienne maison sombre au fond d'une rue étroite, et bien que je ne fusse pas venu là depuis l'enfance, je la reconnus sans peine à son air de vétusté, à l'apparence délabrée de la porte cochère, avant tout au marteau de la porte, un massif anneau de fer passé dans la gueule d'un mascaron grimaçant, et tout taché de rouille. L'intérieur vaut le dehors : un vestibule humide et sombre, un escalier voûté, où l'on trébuche entre des dalles disjointes, un corridor d'une nudité monastique, encombré de vieilles paperasses et de vieux livres. Là, tout petit, je faillis un jour tomber à la renverse, en voyant mon oncle apparaître sur le seuil de sa chambre habillé comme un portrait de famille, sa petite tête impérieuse dominant l'une de ces énormes fraises que les ministres luthériens portent encore dans quelques anciennes villes de la Saxe, et notamment à Leipzig.

Car mon oncle est professeur à la faculté de théologie; de plus, il est helléniste consommé et amateur passionné de musique, trois qualités qui s'accordent à merveille chez lui. Quoique fort pieux, comme son état le comporte, il n'est pas tendre de son naturel, et personne ne s'entend mieux à railler les jeunes candidats qui prennent

un ton dévot, larmoyant, évangélique, pour venir débiter devant lui leurs homélies. Dernièrement, il a indiqué à l'un d'eux un remède pour le rhume de cerveau, lui conseillant très-sérieusement de ne point sortir tant qu'il ne serait pas guéri.

Un autre détail le peint mieux encore : jamais on n'a pu le décider à accepter la dignité de docteur, si commune en Allemagne. Il est vrai que les docteurs foisonnent à L..., et qu'en revanche tout le monde sait de qui l'on parle quand on dit : « M. le magister. » Entre nous, je ne le crois pas tout à fait détaché des vanités humaines, et voici pourquoi : Je ne l'avais pas vu depuis quinze ans, et, arrivé pendant son absence, j'étais à la fenêtre comme il rentrait ; je l'ai reconnu sur l'heure à son port impérieux, aux négligences excessives de son costume, et à son vieux parapluie noir à manche de corne, compagnon inséparable de ses sorties. « Voici mon oncle ! » — me suis-je écrié devant la vieille servante. En effet, il n'y a que lui qui puisse marcher et s'habiller ainsi. On lui a répété ce mot : il n'a rien répondu ; mais je l'ai vu sourire, et il s'est retourné vers la servante pour lui ordonner de préparer ma chambre et de faire prendre ma malle à l'hôtel.

Décidément mon oncle n'est pas l'homme que

l'on me dépeignait; il a même pour moi des attentions délicates, et, chose inouïe de sa part, il m'a offert de puiser à mon gré dans ses livres. Pourtant il a ses manies, et tant pis pour ceux qui ne savent pas s'y accommoder. Ainsi défense expresse de servir les repas avant qu'il ait sonné. Que le rôti brûle ou non, peu lui importe; il vit en anachorète et ne s'en soucie guère. Mais malheur à la cuisinière si le potage n'est point servi au moment précis où il franchit le seuil de la salle à manger. Le majestueux : « *j'ai failli attendre* » de Louis XIV peut seul donner l'idée du non moins majestueux « *j'ai sonné* » de mon oncle.

Autre échantillon de ses manies. J'ai dit que mon oncle était amateur passionné de musique, vieille musique, s'entend; régulièrement, le vendredi, il reçoit à souper un théologien pauvre; celui-ci, pendant la moitié de la soirée, doit jouer à quatre mains avec lui. La séance dure une heure et demie, montre en main, et rien ne saurait décider mon oncle à perdre une note de sa ration accoutumée de musique. D'ailleurs, une fois au piano, il ne vit plus que pour la musique, et j'en ai eu un exemple frappant l'autre jour. Comme nous jouions je ne sais plus quelle symphonie de

Bach, un orage a éclaté, et un coup de tonnerre épouvantable est venu ébranler les vitres de son cabinet de travail. Lui, cependant, toujours calme, a continué son Andante, et j'ai fait comme lui.

Évidemment le vieux sang saxon coule dans ses veines. Cette roide enveloppe de savant méthodique cache un homme bon autant qu'énergique; la conscience et le cerveau maîtrisent les nerfs et les faiblesses. Il voyait fort souvent un autre savant, musicien comme lui, et tous deux avaient pris jour pour se livrer à leur passe-temps favori. Au commencement, tout alla bien; puis, un beau jour, quelques fausses notes vinrent troubler leur concorde. Peu à peu l'amour-propre s'en mêla, une erreur de mesure provoqua un échange de mots aigres, et ils s'accusèrent réciproquement de manquer d'oreille. Le reproche était grave; la brouille devint forte, et ils cessèrent de se voir.

Ceci se passait peu de jours avant le vendredi saint, jour de réconciliation et de pénitence pour tout bon chrétien. Le jeudi, comme on croyait mon oncle très-absorbé par la préparation de son sermon, il sonne, donne ordre de porter une lettre. Le soir même, les deux adversaires se réconciliaient, et le lendemain on les vit communier en-

semble à l'église paroissiale. Pourtant ils ne font plus de musique ensemble ; il ont compris qu'il leur serait plus aisé de se supporter en Jésus-Christ qu'en Beethoven.

III

UNE ALLEMANDE.

M. Denner était un musicien distingué : il joue finement, quelques-unes de ses compositions sont délicates, on peut le ranger entre Chopin et Mendelssohn. Sa santé n'était pas bonne, la vie l'avait usé vite. Il y a six ans, il avait quarante ans et en paraissait cinquante. Je l'ai vu alors aux eaux de Gastein, il y était aimé, et on avait raison. Ce n'était pas un musicien vulgaire, il n'avait pas de vanité, et rien ne lui était plus désagréable que de gros compliments; même les applaudissements le gênaient. Il avait cessé de paraître en public, et ne jouait plus que dans un petit cercle, chez la comtesse Doma, une vieille amie. Il jouait deux ou trois fois par soirée, et on faisait silence après le morceau. Alors il se levait lentement et allait

se coucher dans une sorte de bergère au coin du feu, jouant avec un éventail, en regardant la flamme tremblante des bougies qui vacillait dans les torchères. La conversation se faisait à voix basse à l'entour, il écoutait le froissement des soies, le frôlement léger des robes ; parfois il s'assoupissait, et deux jeunes femmes le regardaient avec une sollicitude presque tendre, comme des mères qui voient la rougeur aller et venir sur les joues d'un enfant malade.

Une après-midi, il vit entrer dans sa chambre mademoiselle de Raab, une Allemande de vingt-six ans, une de celles qu'en souriant le soir il appelait « ses mamans. » Je l'ai vue. Elle est bien belle, blanche, grande, le port le plus noble ; c'est un beau cygne. Elle ne voulut pas s'asseoir et resta un demi-quart d'heure debout contre la cheminée, sans dire une parole. Il remarqua que son visage était contracté comme par un effort de volonté extraordinaire, et qu'elle tenait les yeux fixés sur le parquet.

— Au nom de Dieu, ma chère demoiselle, quel malheur vous est-il arrivé, en quoi puis-je vous servir ?

Elle lui fit signe de la main qu'elle avait encore besoin d'une minute ; puis elle lui dit avec une

voix monotone de statue : « — Je vous connais depuis longtemps. Vous êtes triste, souffrant, je voudrais vous soigner. Je suis libre, je n'ai jamais aimé personne, voulez-vous être mon mari? » — Il ne comprenait pas, et se leva pour la regarder en face; à ce moment, elle défaillait. Elle repoussa sa main et s'appuya contre le mur, puis sortit d'un pas égal, en lui disant : « Réfléchissez, vous répondrez dans huit jours. »

Elle a été obligée de rompre avec sa famille et d'abandonner presque tout son bien. Avec une pension qu'on lui faisait, elle a promené son mari dans toutes les eaux d'Allemagne, à Nice, et sur les côtes d'Italie. Le doux soleil du Midi, les parfums des arbres verts, le spectacle de la mer riante l'ont ranimé pour quelques mois; mais l'épuisement était trop grand. Ils sont venus à Paris et se sont logés là à la portée du monde élégant et pensant. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut oublier les très-grandes douleurs, une mort prochaine; la conversation distrait, toujours quelque idée vive voltige devant les yeux, on l'oublie un quart d'heure, l'autre quart d'heure passe de même.

Ses forces ont décliné vite, il ne peut plus qu'à de rares intervalles prendre part à l'entretien; le moindre effort l'épuise, et c'est à peine si, par

moment, il trouve encore plaisir à écouter l'élève ou l'ami qui lui joue ses *lieder* préférés. Il aime mieux qu'on rie; une histoire gaie, un dessin amusant lui plaisent plus que toute autre chose.

Parfois, si le temps est beau, il sort, soutenu par sa femme ou bien couché au fond d'une petite voiture traînée par un domestique. L'autre jour, je l'ai rencontré auprès du lac Saint-James, un endroit retiré et charmant, où les malades ont à volonté du soleil et de l'ombre. Elle marchait à ses côtés, comme toujours, et il la contemplait avec un sourire placide et touchant, comme un homme heureux de savourer les dernières gouttes de la vie. Sans doute, il s'éteindra en l'écoutant, comme on s'endort au murmure d'une source, ou bien aux sons d'une musique douce. Ses joues sont bien creuses, son regard est bien éteint, il ne peut plus durer longtemps. Elle se contient beaucoup; elle veut ne lui rien laisser perdre de la douceur de son sourire et de la sérénité de son regard. Elle soigne beaucoup sa toilette; elle veut qu'il emporte d'elle une image aussi noble et aussi belle qu'au premier jour. Ce n'est point par coquetterie, c'est pour qu'il soit heureux. On voit ce soin dans une quantité de petites choses. Elle a une espèce de

serre tiède pleine de fleurs qui n'ont qu'une odeur faible, où il passe les jours de pluie. Une sorte de petit traîneau le monte et le promène dans la maison sans qu'il ait besoin de faire effort. Elle ne souffre pas qu'un domestique le serve; elle-même lui fait sa chambre. Cette conduite lui vaut l'admiration générale; ses parents eux-mêmes, las de crier anathème, disent aujourd'hui qu'il faut être une Raab pour se faire estimer ainsi *en dépit de tout*. Une femme qui m'a conté ce dernier trait n'est point de leur avis : « Le beau mérite, dit-« elle, de se dévouer à celui qu'on aime; made-« moiselle de Raab n'a été que trop heureuse, on « peut l'envier. Je ne trouve pas qu'il y ait de « quoi l'admirer! » Cela est vrai. — Elle fait en ce moment *ce qui lui plaît le plus*.

IV

LA SONATE DE BEETHOVEN.

Quel temps maussade ! Les bois assombris disparaissent sous un voile humide, on aperçoit à peine le mince filet d'eau qui s'aligne entre les saules de la prairie, comme derrière une haie de fantômes. Las de regarder sans rien voir, j'ai pris un livre, le dernier ouvrage d'un écrivain vanté. Mais mon esprit, terne comme le temps, erre à l'aventure et sans plaisir parmi mainte peinture magnifique ; il ressemble à un voyageur qui, devenu étranger dans sa patrie, parcourt silencieusement les rues de sa ville natale et n'y trouve plus personne pour lui dire : « Entre, assieds-toi, ta place t'attend. »

Est-ce l'ennui ? est-ce la fièvre ? Des images confuses et tristes se pressent devant mes yeux

fermés, et des traits depuis longtemps oubliés surgissent du fond de ma mémoire comme pour me reprocher cet oubli.

En ce moment, je suis dans la Forêt-Noire, dans une petite ville d'eaux où j'achève de me guérir. On n'y rencontre guère de malades graves ; ceux qu'on y envoie sont des gens nerveux qui ont besoin, comme moi, de trouver un prétexte pour laisser vagabonder leur pensée et ne point broyer du noir. Ce soir, pour me distraire, je vais faire un tour au Kursaal. On y est bien gai, si j'en juge par le bruit répété des éclats de rire. Rien de surprenant, il n'y a que des intimes. Daniel Vlady, un Vénitien, le comte Avène, et leur victime, ce pauvre baron Rack, qui passe sa vie à interroger les somnambules, et voit partout du surnaturel. Il vient d'être comique sans le savoir, et si j'en juge par la physionomie narquoise du gentilhomme vénitien, son histoire était bien plaisante.

— Vous avez beaucoup perdu, me dit le comte, mais je vais vous dédommager ; et il entama une autre histoire bien plus merveilleuse, celle d'une dame excellente épouse, très vertueuse, prude même, et qui, tout d'un coup, sollicitée par le fluide, quitte à minuit son mari endormi

pour se rendre à l'appel nocturne d'un monsieur qui a valsé deux fois avec elle, mais dont les moustaches ont une grande puissance magnétique.

— Les moustaches sont elles obligatoires? dit Daniel Vlady, le visage tourné vers Mme R..., une fine Polonaise pâle, et qui n'a pas sa pareille pour jouer Chopin.

Elle foudroie l'impertinent d'un regard sublime et pur. Cependant le baron Rack, profitant du silence, reprend son thème favori, et, avec un accent affreux, débite le récit de ses expériences magnétiques. Voici venir l'histoire d'une demoiselle très-bonne pianiste, et qui n'étudierait que pendant son sommeil. Cette ténacité finit par exaspérer Daniel Vlady.

— Vous devriez la prier de venir nous jouer une sonate de Beethoven, lui dit-il.

La conversation redevient générale; on passe en revue les artistes, on loue le talent de plusieurs amateurs, on loue surtout celui de Louise, mademoiselle S.., fille d'un général qui est ici, — elle a passé deux mois dans son lit avant de venir, — qui relève à peine de la grave maladie qui a failli l'emporter.

Du jeu de Mlle S.., on passe aux roulades de

Mlle B..., quand s'arrêtant soudain, au beau milieu d'une remarque assez maligne, la comtesse R... pousse un cri, fait un geste d'épouvante, étend le bras vers le piano qui résonne sous les doigts de je ne sais quel virtuose invisible.

Chose singulière ! personne ne songe à bouger. Moi-même, comme pétrifié, j'écoute, le regard fixé sur Daniel, qui semble ne rien voir.

— C'est du Beethoven, dit-il à voix basse, l'*Andante* de la sonate en *ut dièse* mineur.

Il est vrai, je crois reconnaître l'étrange frémissement des arpéges, l'accent étouffé et lugubre du chant qui le traverse, monotone et solennel. Pourtant, circonstance bizarre, je ne me souviens pas l'avoir jamais entendu jouer ainsi. On dirait des soupirs humains plutôt que des notes de musique ; et la lugubre mélodie se déroule comme une plainte suprême à travers un bruit étouffé de sanglots. Rêvai-je, suis-je devenu fou ? Il me semble que ma vue se trouble, que les objets disparaissent noyés dans le vague d'une ombre malsaine. Autour de moi, cependant, que l'air est lourd ! comme on a peine à respirer ! Les derniers sons de l'hymne lugubre se sont éteints comme un frémissement de harpe éolienne. — On écoute seul, à présent, et le bruit étouffé d'une démarche

pesante accompagne le son plaintif des voix qui s'éloignent...

— C'est singulier, on aurait juré que c'était ici même, dit Mme R.. en essayant de sourire. Puis, s'adressant à Daniel, elle lui demande ce qu'il pense de ce musicien invisible.

— Rien, sinon qu'il doit être fort de l'intimité de Beethoven pour le traduire ainsi, répond celui-ci. Sur ces mots, il allume son cigare et s'en va.

— Diable d'homme ! Qu'est-ce qu'il a voulu dire, reprend le Vénitien en le regardant s'éloigner. Le baron seul n'a rien dit, et sourit de l'air mystérieusement béat d'un homme honoré de la confiance des esprits supérieurs, et qui ne veut point les trahir.

Je regagne ma chambre, et, tout en montant l'escalier, je remarque l'air effaré du domestique qui porte ma bougie. Néanmoins je ne songe guère à lui demander pourquoi, préoccupé comme je le suis par ce qui vient d'arriver. Impossible de m'endormir. Au petit jour, mes yeux se ferment et le sommeil me gagne, lorsque je me sens subitement éveillé par la voix de mon domestique. Il s'arrête devant ma porte, et cause à voix basse avec quelqu'un : « Une belle affaire ! pourvu que

l'on ne se doute de rien dans la maison. » C'est tout ce que je puis entendre. Pour le coup, je suis sûr de ne plus dormir. Je me lève, un peu fiévreux, et j'ouvre ma fenêtre afin de respirer l'air froid du matin. Chose étrange, à cette heure matinale, un cheval hennit sous ma fenêtre, et l'on est en train de l'atteler à l'une de ces voitures étroites et longues qui servent à transporter les morts. Au même moment, les portes s'ouvrent, deux hommes paraissent, chargés d'une bière ; un vieillard, soutenu par un domestique, monte péniblement dans le haut cabriolet, et le fouet du postillon retentit dans l'air avec un sifflement sec.

L'équipage parti, je sonne; je demande l'explication de ce que je viens de voir, assurant que l'on peut compter sur mon silence. Sûr de ma discrétion, le domestique oublie ses scrupules, et me confie qu'une personne vient de mourir hier soir, subitement, à l'hôtel.

— Monsieur comprend, me dit-il, combien il est nécessaire de cacher ces sortes d'événements aux autres baigneurs. D'ailleurs, c'était d'autant plus facile, que la personne en question venait d'arriver. La pauvre chère demoiselle, ajoute cet homme, avait pour habitude de venir tous les ans, et je la connais bien. Elle jouait joliment du

piano, et l'an dernier tout le monde a pu l'entendre à un concert de bienfaisance dans le Kursaal.

— Comment l'appelez-vous ? demandai-je sous l'empire d'une sensation bizarre, et qui me donnait froid dans le dos.

— Mademoiselle S..., une belle personne, vraiment, et ce monsieur que vous avez dû voir monter dans la voiture, et qui pleurait si fort, c'était son père, le vieux général.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

HENRI HEINE.

FRÉDÉRIC HEBBEL.

VIE ET AVENTURES DU VERT HENRI.

LE TYROL AUTRICHIEN.

UN POETE LIBÉRAL EN AUTRICHE.

ANASTASIUS GRUN.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. P. Bourdier, Capiomont fils et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

